

# AXE &

1939 - 1945

[www.axeetallies.com](http://www.axeetallies.com)

A & A

HORS SÉRIE n° 6

par J.-J. Langendorf

# ALLIÉS

UN M

# GOEBBELS

## L'INCENDIAIRE

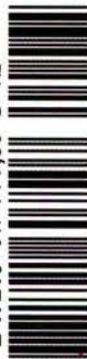
LE MAÎTRE DE LA PROPAGANDE

SES DEUX PASSIONS : LE CINÉMA ET LES FEMMES

UN SEUL DIEU : HITLER

France métro : 7,50 € - Belgique et Lux : 8,50 €  
NCAUS : 920 XPF - POLY/S : 1000 XPF - CAN : 12,75 \$ cad

L 17216 - 6 H - F : 7,50 € - RD



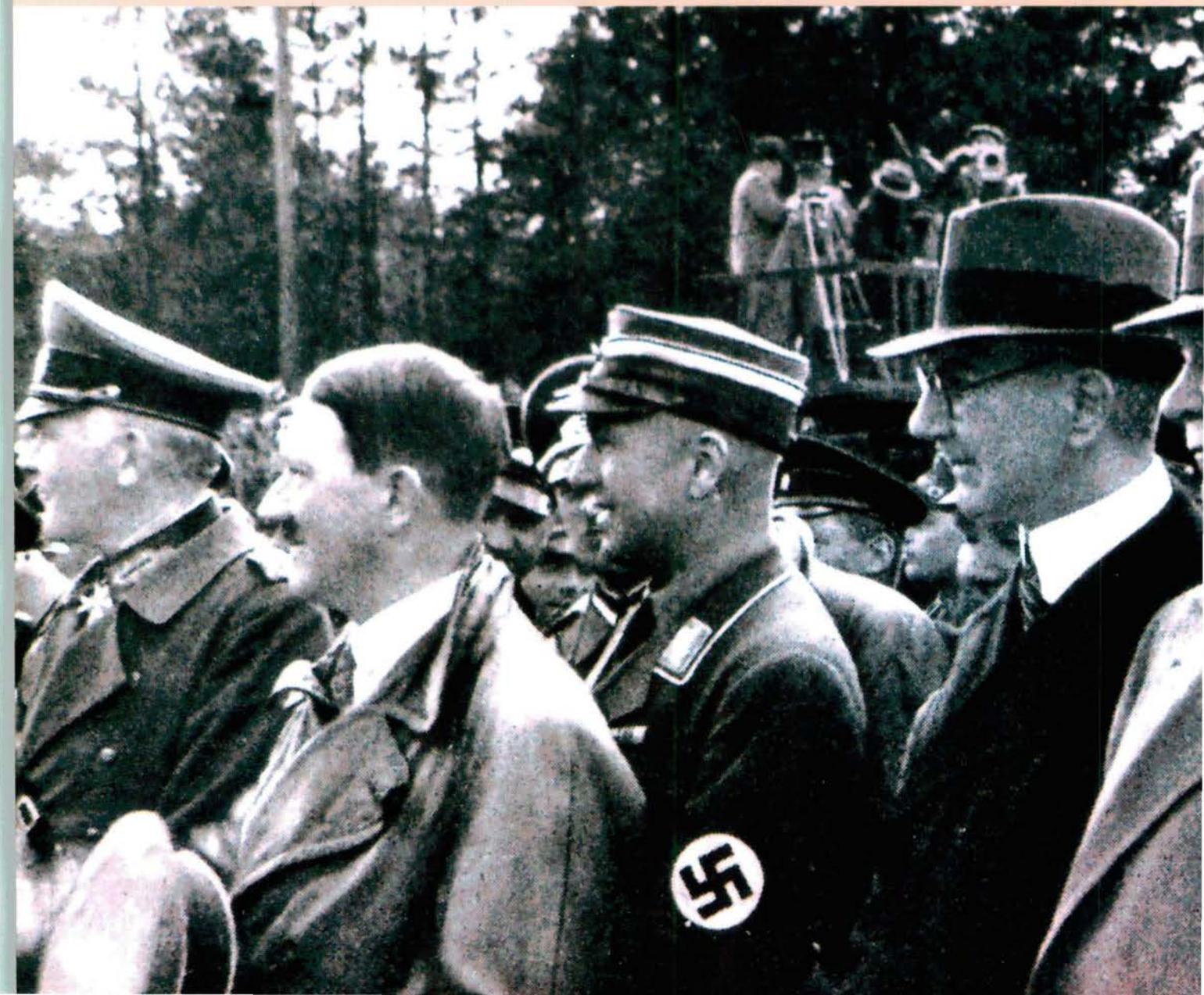
**P**armi tous les complices d'Hitler, Joseph Goebbels a été le plus dévoué, le plus exalté et le plus doctrinaire. Son verbe a aidé Hitler à construire sa figure mythique et les nombreux paravents du national-socialisme. Goebbels a véritablement contribué à l'édification du III<sup>e</sup> Reich.

Durant les années vingt et jusque en mai 1945, il a été l'homme de tous les combats : la lutte contre les « Rouges » durant les années fiévreuses de Weimar, les autodafés, ce crime contre la culture, la Nuit de cristal contre les juifs, la haine contre les Russes et enfin, la guerre totale. Goebbels n'a jamais été un militaire mais il a eu cette incroyable capacité de tuer avec les mots grâce à des discours d'une violence inouïe, une foi et un dévouement inébranlables dans le régime nazi et dans son Führer, qu'il comparait à un messie venu sauver l'Allemagne. Tour à tour dompteur ou ensorceleur, Goebbels s'est élevé au dessus du lot dans l'appareil nazi.

Chef de la propagande du Reich, son unique but était de contrôler les masses, de rendre hommes et femmes dépendants du nazisme. Il a été la voix du régime, « *ordonnateur du III<sup>e</sup> Reich* » (G. Knopp), son vecteur de diffusion dans les esprits, sachant utiliser tous les outils modernes ou traditionnels (presse écrite, radio, cinéma). Jusqu'à la fin, Goebbels a exhorté le peuple à se battre et à mourir pour le Reich avec ce mot d'ordre : « *Il faut aller jusqu'au bout, et même au-delà* ».

En vous souhaitant bonne lecture,

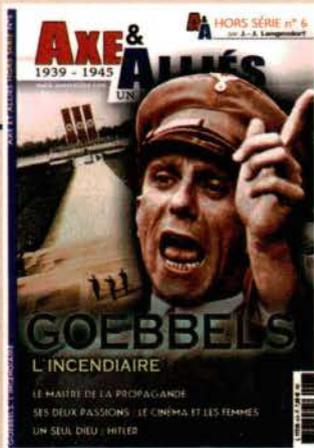
**Boris LAURENT**



# JOSEPH GOEBBELS

## AXE & ALLIÉS HORS SÉRIE N° 6

Berlin, 1934.  
Goebbels enjoint les SA  
à rentrer dans le rang  
peu après la Nuit des  
longs couteaux.



DR

Hitler, Goebbels et von Blomberg assistent  
à un défilé en compagnie de personnalités  
civiles. Goebbels imagine des mises en scènes  
soignées destinées à impressionner les foules. Il  
s'imposera très vite comme le véritable maître  
de la propagande du III<sup>e</sup> Reich.

4 Goebbels : la fuite en avant

6 La route du pouvoir

6 Le parcours intellectuel de Joseph Goebbels

12 Entre nationalisme et socialisme

20 La marche vers la victoire

28 La prise du pouvoir

36 Goebbels et l'antisémitisme

40 La nazification de la culture

40 L'orateur et l'homme des médias

48 Le cinéma et les arts mis au pas

54 Goebbels et les femmes

62 Maître de la propagande  
et héraut de la guerre totale

62 L'homme de tous les combats

68 Le temps des victoires

74 *Totaler Krieg!*

Un numéro rédigé par  
**Jean-Jacques Langendorf**

Jean-Jacques Langendorf est historien, maître de recherches à l'institut de stratégie comparée (Paris) et président de l'*Institut für vergleichende Taktik* (Wien-Leipzig). Membre de la Commission française d'histoire militaire, il a publié *La SS : un Etat dans l'Etat* et *Face à la guerre : l'armée et le peuple suisses* (avec Pierre Streit).

DIRECTEUR DE PUBLICATION  
Théophile Monnier

RÉDACTEUR EN CHEF  
Boris Laurent  
laurent@axeetallies.com

RÉDACTRICE GRAPHISTE  
Shan Deraze

RÉALISATION DU SITE  
Bertrand Lhoyez

AXE ET ALLIÉS est une publication  
des Éditions du Paladin,  
SARL au capital de 20 000 €  
625, route d'Aix, 13510 Eguilles  
www.axeetallies.com  
contact@axeetallies.com

PRINCIPAUX ACTIONNAIRES  
Théophile Monnier, Histoire  
& Collections, François Vauvillier

VENTE EN KIOSQUE : MLP

DIFFUSION POUR LA BELGIQUE  
Tondeur Diffusion,  
9, av. Van Kalken  
B-1070 Bruxelles.

IMPRESSION : ISTRÀ  
2, av. de la 2<sup>e</sup> Division Blindée  
67303 SCHILTIGHEIM Cedex

N° ISSN : 1964-8855

COMMISSION PARITAIRE  
0312K88794

© éditions du Paladin

Image de couverture © BPK,  
Berlin, Dist RMN / Heinrich  
Hoffmann

Printed in France  
Imprimé en France

Reproduction interdite  
sans accord écrit préalable.



# Joseph Goebbels

*« Hitler a appelé. Il veut venir me saluer. Dans un quart d'heure il sera là. Grand, sain, plein de vie. Je l'aime beaucoup. Il est bien trop bon avec nous ».*

Ainsi Joseph Goebbels relate-t-il dans son Journal sa rencontre avec Adolf Hitler lors d'un meeting du parti nazi le 8 avril 1926. Le lien qui va se renforcer au fil du temps et unir les deux hommes jusqu'à la mort, prend véritablement naissance durant ces années dites « de combat » alors que le NSDAP tente de percer dans une république de Weimar qui n'en finit plus d'agoniser.

Dès le départ, Goebbels s'impose dans le parti comme un tribun de choc. Son parcours intellectuel lui fait aimer les mots et les formules faciles, les slogans qu'il transforme en armes dévastatrices. Il aime aller au contact de l'adversaire, le défier sur son propre terrain

dans des joutes verbales violentes, n'hésitant pas parfois à faire le « coup de poing » et à s'exposer. Les salles surchauffées le motivent, l'exaltent et le poussent à se déchaîner dans des harangues de plus en plus rudes, dures, sans concessions et au final, criminelles.

Un seul exemple montre le pouvoir qu'il peut exercer sur les foules : le discours sur la guerre totale tenu au *Sportpalast* de Berlin en février 1943 ; l'ambiance y est alors explosive et Goebbels ensorcelle littéralement la foule en transe. A défaut de redresser la situation désespérée d'un Reich sur le chemin de l'inexorable chaos, il maintient le moral des Allemands à coup de slogans, de promesses, de menaces et de mensonges. Goebbels, qui « méprise profondément cette canaille qu'est l'homme », parvient à se jouer de celui-ci. C'est là son « don ».

Joseph Goebbels assiste à une fête en compagnie de dignitaires de la SA et de la SS. Avant de devenir le dévoué Docteur, Goebbels se heurte à Hitler qu'il surnomme le « petit bourgeois » alors que ce dernier voit en Goebbels un « bolchevique ».



# La fuite en avant

Rastenburg, Prusse-Orientale au « repère du loup » le 22 juillet 1944, quelques heures seulement après l'attentat manqué contre Hitler. Goebbels arrive de Berlin pour voir le Führer. C'est lui, du siège de son ministère à Berlin, qui a désamorcé la tentative de putsch.



© Life

Berlin, mars 1938. Goebbels fait un discours à la veille de l'Anschluss, soit le rattachement de l'Autriche à l'Allemagne pour la formation du Grand Reich. Zélé et fanatique, il se fait le relais des exigences hitlériennes.

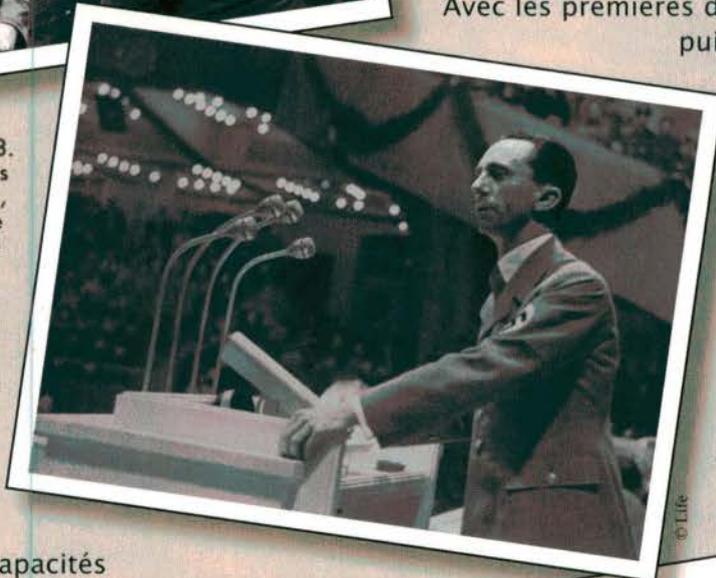
Très vite, Goebbels devient une pièce maîtresse au sein du parti grâce à ses capacités intellectuelles, son sens de l'organisation et bien sûr de la propagande. Hitler doit en grande partie sa victoire de janvier 1933 à Goebbels qui, après des débuts teintés de méfiance, lui voue maintenant un véritable culte. Le Führer est désormais un modèle auquel il est totalement soumis. Goebbels bâtit le mythe du Führer et devient son relais après du peuple allemand.

Goebbels lors d'un défilé des *Deutsches Jungvolk*, membres des *Hitlerjugend* âgés de 10 à 14 ans, mis en scène par le ministre de la Propagande.

Devenu chef de la propagande, le Docteur Goebbels va s'attacher à contrôler les esprits, martelant cette maxime devenu son cri de guerre : « *Le Führer a toujours raison* ». Pour cela, il va mettre en coupe réglée tout ce que l'Allemagne compte de médias et museler les journalistes de la presse écrite et de la radio, dont il démocratise l'utilisation pour les besoins de la propagande. A travers ces outils, Goebbels va diffuser des messages guerriers et antisémites et justifier la politique nazie d'agression et d'extermination. Himmler dira même qu'il a été le véritable instigateur de la Solution finale ! Il va également mettre les arts au pas, condamner l'art « dégénéré » et financer des films à la gloire de l'Allemagne ; rien n'échappera au palais de la Wilhelmplatz, si ce n'est le sens des réalités.

Avec les premières défaites militaires puis l'effondrement de

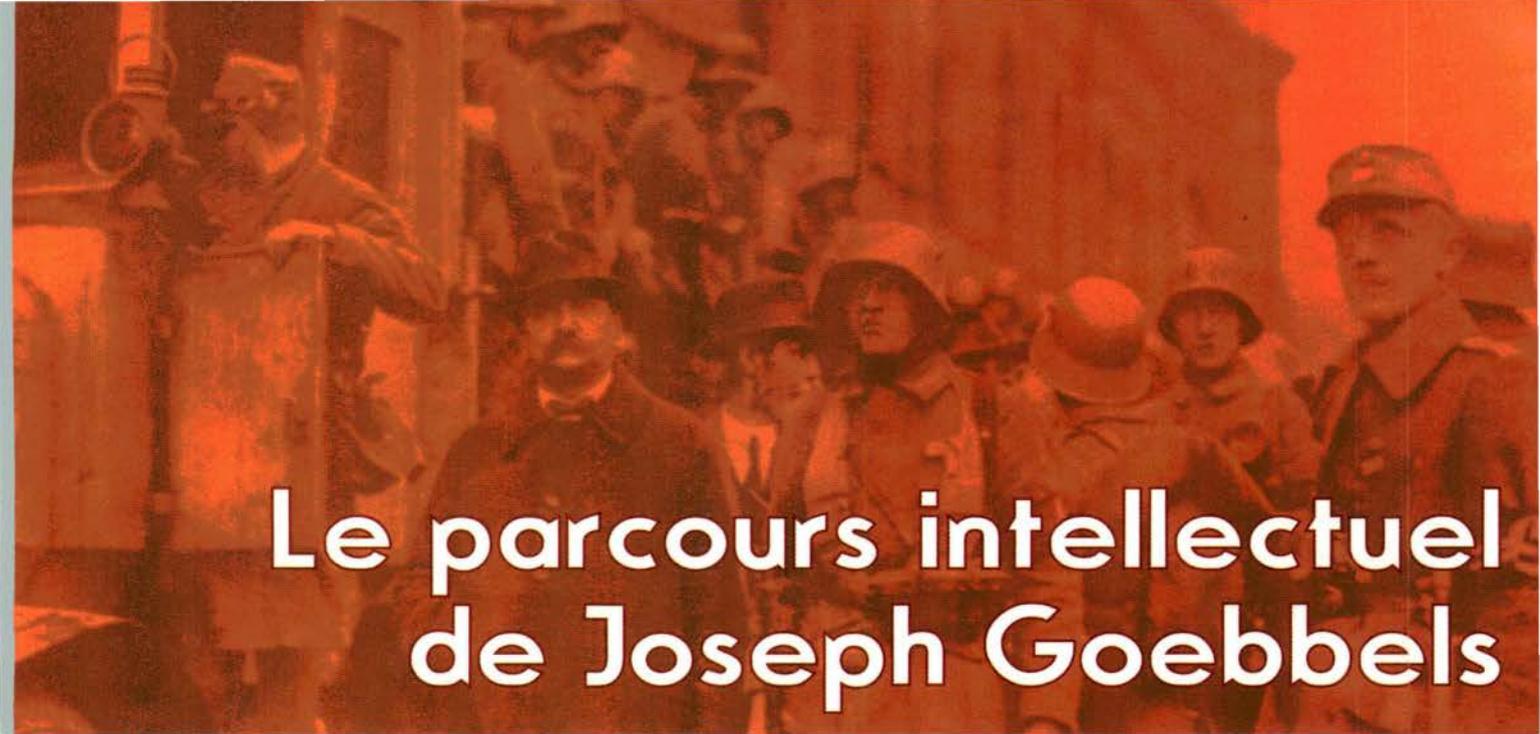
l'Allemagne, Goebbels va peu à peu s'enfermer dans ses contre-vérités et ses propres mensonges. Cette fuite en avant, dont il a pleinement conscience dès le début, le mènera avec sa famille jusque dans le bunker d'Hitler, dont ils ne sortiront jamais vivants.



© Life



DR



# Le parcours intellectuel de Joseph Goebbels

**G**oebbels ! Un nom qui va devenir célèbre et qui incarnera, à côté de celui d'Adolf Hitler, une des faces que certains qualifieront de démoniaque, du III<sup>e</sup> Reich. Mais, en amont, un nom répandu dans la région d'Aix-la-Chapelle, de Gladbach, de Cologne, un nom bien rhénan et bien banal. Et pour Joseph Goebbels, également, une jeunesse banale, sage, ennuyeuse.

## Une jeunesse banale

Joseph Goebbels est né le 29 octobre 1897 à Rheydt, une ville industrielle de 30 000 habitants sans charme, dans une famille tout aussi dépourvue de charme. Son père, Fritz Goebbels, qui vient d'un milieu paysan, est contremaître dans une petite fabrique de mèches. Il y travaillera toute sa vie et finira fondé de pouvoir. Sa femme, Maria Katharina Odenhausen, fille d'un forgeron maréchal-ferrant, lui donnera trois garçons, le dernier étant Paul Joseph Goebbels et, plus tard, deux filles dont l'une ne survivra pas.

La famille est profondément catholique, avec « la foi du charbonnier ». Avec le salaire d'ouvrier, puis de comptable, du père, elle est loin de vivre dans l'opulence. Socialement, elle se meut dans une zone intermédiaire située entre le prolétariat et la petite bourgeoisie, appartenant à ce que les Allemands appellent le « *Stehkragenproletariat* », « le prolétariat en col dur ». A force d'économies, de travail à domicile, de sacrifices — des harengs avec des pommes de terre à l'eau servis le dimanche étaient considérés comme un banquet — la famille parvient à s'acheter une maisonnette et, luxe suprême, un piano, un simple instrument de musique, mais aussi un symbole d'ascension sociale.

Le petit Joseph est le préféré de ses parents, non seulement en raison de sa vive intelligence, mais aussi à cause de ses infirmités. Il est de santé chétive, petit, malingre, avec une grosse tête — adulte il ne dépassera jamais les 50 kilos — et il est affligé d'un pied bot. Si sa mère ne cesse de prier pour que Dieu le maintienne en vie, il est aussi l'objet de la commisération des adultes et de la moquerie de ses

Toutes les images de cet article sont DR

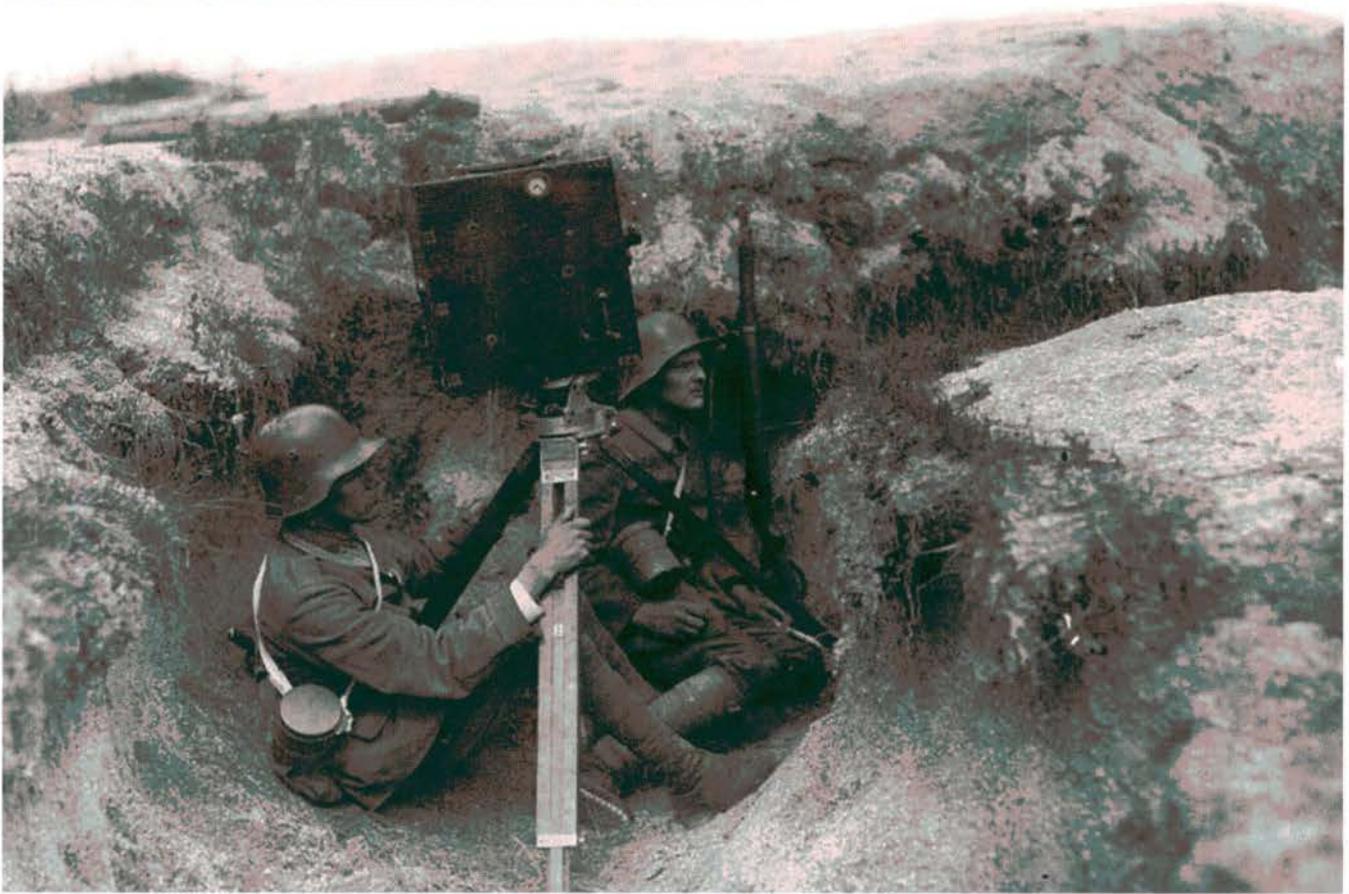
# La route du pouvoir

Homme-lige d'Hitler après des débuts tumultueux, Joseph Goebbels mettra toute son énergie au service exclusif de celui en qui il voit un nouveau messie. Tribun de choc ne redoutant aucun adversaire et tenant des propos d'une violence inouïe, il s'imposera comme une pièce indispensable dans la hiérarchie nazie.

Berlin 1933. Goebbels, nouvellement nommé ministre de la Propagande, prend un bain de foule. Le sombre docteur triomphe après les années de luttes et d'incertitudes. En quelques jours seulement, il met au point un ministère très efficace.



Des fantassins allemands tournent un film pour les besoins de la propagande, en 1917. A la différence d'un grand nombre de dignitaires nazis, Goebbels ne connaît pas l'horreur des tranchées. En 1914, pris dans la fièvre ambiante suite à l'entrée en guerre de l'Allemagne, il essaye d'être mobilisé. Atteint d'une malformation à la jambe, il est immédiatement renvoyé par le médecin.



camarades. Très vite, il s'isolera et commencera à mépriser l'humanité. On trouve dans son *Journal* des remarques significatives à ce propos : « *La vie est une saleté* », « *Le monde est ignoble et nauséabond* », « *J'ai appris le renoncement avec un mépris insurmontable pour la canaille humaine* », etc. Goebbels va compenser tous ces défauts physiques en brillant intellectuellement.

## Les années universitaires

Ce que son corps ne peut lui donner, c'est sa tête qui va le lui offrir. A l'école, il est toujours parmi les premiers de la classe, il dévore les classiques allemands et nourrit une véritable passion pour le latin, lui qui vit dans cette province rhénane profondément romanisée dans l'Antiquité. En outre, il dispose d'une plume agile.

Bien entendu, avec ces dons, et en particulier ceux de latiniste, ses parents souhaitent en faire un prêtre. S'il ne l'est pas devenu, c'est parce qu'un jour un curé qui s'était entretenu avec lui, lui aurait dit : « *Tu ne crois pas en Dieu* ».

En pleine guerre, en 1917, dans une Allemagne de plus en plus soumise à des restrictions, il passe son baccalauréat avec d'excellentes notes. Un de ses professeurs lui déclare : « *Vous avez du talent mais vous*

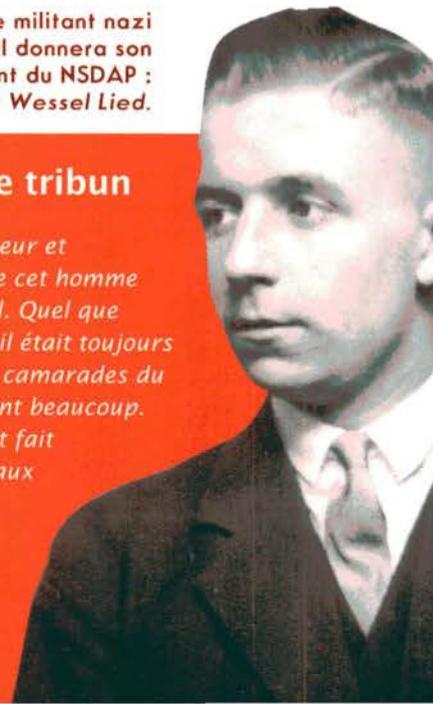
*n'êtes pas un orateur !* ». En avril 1917, il s'inscrit à l'université de Bonn pour y entreprendre des études de philologie classique, de littérature allemande et d'histoire. Il les finance en donnant des leçons privées avant d'obtenir un prêt sans intérêts d'une association catholique, qu'il remboursera par la suite avec retard et avec la plus mauvaise volonté.

Horst Wessel, jeune militant nazi tué lors d'une rixe. Il donnera son nom au célèbre chant du NSDAP : le *Horst Wessel Lied*.

## Goebbels, le tribun

« *Le talent d'orateur et d'organisateur de cet homme était exceptionnel. Quel que soit le problème, il était toujours à la hauteur. Les camarades du Parti l'appréciaient beaucoup. Les SA se seraient fait couper en morceaux pour lui* ».

Horst Wessel,  
1926.



**Joseph Goebbels durant l'un de ses nombreux discours à Berlin à la fin des années vingt. Énergique, déterminé, Goebbels excelle très tôt dans les discours publics. De l'avis de tous les témoins, ses auditoires sont fascinés.**



Comme tout bon étudiant allemand, il adhère également à une société d'étudiants, « *Unitas Sigfriedia* » et, se présentant toujours comme un catholique pratiquant, il fréquente les Jésuites. Une de ses collègues étudiantes le caractérise ainsi : « *Il avait un air fanatique, un peu comme Savonarole* ».

Durant les années de guerre il va changer plusieurs fois d'université. En 1922, il soutient à l'université d'Heidelberg sa thèse de doctorat, qu'il dédie à ses parents et qui porte sur un sujet littéraire allemand, *Wilhelm von Schütz dramaturge. Une contribution à l'histoire du drame de l'école romantique*. Il s'agit en l'occurrence d'un dramaturge dépourvu de tout talent, et par là d'intérêt, qui déjà à l'époque de Goebbels était totalement oublié. Celui qui chercherait dans ce travail purement académique des signes prémonitoires de l'avenir, risque d'être déçu. Tout au plus pourra-t-il se rabattre sur une citation provenant des *Démons* de Dostoïewski : « *Dans la vie des peuples le savoir et la raison n'ont toujours joué qu'un second rôle subalterne, et il en sera toujours ainsi ! C'est une toute autre force qui modèle les peuples et qui les pousse en avant sur leur chemin avec une puissance inexplicable qui commande et qui contraint [...]* »

Durant ses études, Goebbels va définitivement perdre la foi, ce qui, en même temps, l'éloignera de sa famille. Dans une lettre à son père, il lui demande de le maudire, lui « *le fils perdu qui a abandonné ses parents et qui fait fausse route*. » Son père lui répond et lui pose deux questions : « *As-tu écrit, ou as-tu l'intention d'écrire des livres qui ne sont pas conciliables avec la religion catholique ? Entends-tu exercer une profession qui n'est pas convenable pour un catholique ?* » Goebbels ne fournit pas de réponse mais le temps, et son destin, vont se charger de le faire pour lui.

## Un sombre romantique

Un homme va exercer à cette époque une grande influence sur l'étudiant : un certain Richard Flisges, qu'il avait, semble-t-il, connu dans son adolescence et qu'il retrouve durant ses études. Le personnage est une sorte de Goebbels inversé. Il est grand, il est beau, il a fait la guerre, il a été blessé plusieurs fois, il est décoré. Mais, comme tant d'autres, il n'est plus capable de réintégrer la société civile. Lecteur de Marx et d'Engels, il admire Walter Rathenau, l'homme d'Etat, le philosophe, l'industriel.

Goebbels l'admire et lit ce qu'il lit, entre autres les romanciers russes mais aussi le *Berliner Tagblatt*, un quotidien antimilitariste, favorable à la jeune république de Weimar. C'est d'ailleurs à ce journal que Goebbels enverra ses premiers articles, aux titres significatifs : « *La socialisation* », « *La pensée chrétienne* », « *Sociologie et psychologie* » qui lui seront tous retournés.

Toutefois, au bout de deux ans, Goebbels prend ses distances avec son ami dont il ne supporte plus le nihilisme, l'amertume, le communisme et la haine de l'Allemagne. Flisges deviendra ouvrier et sera tué dans un accident de mine en Bavière en juillet 1923, « *à mi-chemin entre le communisme et le national-socialisme* », dira plus tard Goebbels.

Durant cette époque, autour de 1922 et 1923, Goebbels écrit beaucoup : de la prose, de la poésie, des essais, des pièces de théâtre, des drames, dont l'un d'eux sera joué en 1927 à Berlin par le « Théâtre national-socialiste d'essai », à une époque où, il est vrai, Goebbels est *Gauleiter* du parti dans la capitale.

Les titres des poèmes montrent bien dans quelle direction — un romantisme sombre — s'oriente l'art de Goebbels, avec : « *Dans un cauchemar je traverse la sombre forêt* », « *Le chant funèbre du peuple* », « *Dors, petit enfant, dors* », etc... Quant aux drames, ils se nourrissent de grands sujets, comme le Christ, Judas ou le destin du peuple allemand.

Il écrit également un roman, *Michael Voorman. Le destin d'un homme à travers son Journal*, qui sera publié

Goebbels porte une admiration particulière à Walter Rathenau, industriel d'origine juive dont la famille est liée à la fondation de l'industrie AEG, et ancien partisan de la guerre totale durant la Grande Guerre avant de se ranger en faveur de la république de Weimar. Rathenau est assassiné le 24 juin 1922 par des nationalistes allemands.

ultérieurement, à une époque où Goebbels est devenu un homme puissant dans la maison d'édition du parti national-socialiste, sous le titre simplifié de *Michael* et avec un contenu modifié. Trois personnages occupent le centre du livre : Michael, son amie Hertha Holk et un étudiant russe, Wienurowsky. Michael est bien entendu Goebbels, Hertha Holk, son amie de l'époque, Anka Stahlherm, et l'étudiant russe, Richard Flisges. Une histoire compliquée, maladroite, sentimentale et « dure » en même temps, qui mélange les genres, à travers un découpage incertain et un style médiocre. Ne retenons que le rôle que Goebbels-Michael s'attribue dans ces pages : c'est un jeune paysan (et souvent Goebbels s'est désigné comme fils de paysan, ce qui ne correspond pas à la vérité), ce qui lui permet de présenter une description de la nature passablement « kitsch ». Il part pour la guerre et la description qu'il propose du front, où il n'est jamais allé, est tout aussi « kitsch », aussi bien que ses considérations idéologiques concernant la femme, la paysannerie, la guerre ou le destin.

En 1923-1924, les troupes françaises et belges occupent militairement la Ruhr afin de hâter le paiement de la dette de guerre que la république de Weimar tarde à payer. L'Allemagne plonge dans une période noire qui affecte particulièrement le jeune Goebbels.



## La tragédie allemande

Sa « carrière » d'écrivain, avortée avant d'avoir commencé, se déroule devant le décor tendu et agressif de la « tragédie allemande », de tout un peuple humilié par le Traité de Versailles, qui erre dans les ténèbres de la misère, politique et matérielle.





**Novembre 1923, les nationalistes menés par Hitler tentent de prendre le pouvoir en Bavière lors du célèbre putsch de la Brasserie. Il suit avec une grande attention le procès d'Hitler et appelle de tous ses vœux un Guide pour l'Allemagne.**

A cette époque, cet adjectif prend tout son sens pour Goebbels qui cherche du travail et n'en trouve pas, que ce soit comme journaliste, comme metteur en scène, comme lecteur dans une maison d'édition. Finalement, il devra se contenter d'un poste subalterne de comptable dans une banque de Cologne, avec un salaire de misère. Il ploie sous la honte, à double titre : il dépend à nouveau de ses parents, dont l'inflation a mangé les petites économies, et il est contraint de travailler, lui qui à cette époque se considère comme un communiste, dans ce qu'il nomme « le temple du matérialisme ».

Des idées noires le tourmentent. « *Le corps et l'esprit sont malades* » note-t-il dans son *Journal*. Les événements politiques l'accablent : l'inflation démentielle, l'occupation de la Ruhr par les Franco-Belges, les querelles des partis. Au bout de six mois, il quitte

la banque et se retrouve chômeur. Dans la presse, il suit le procès intenté à Hitler et ses amis à la suite de leur putsch raté de Munich. Il confie à son *Journal* : « *Il nous manque en Allemagne un homme fort. L'Allemagne appelle cet homme, comme la terre en été appelle la pluie [...] Seigneur, fais un miracle pour le peuple allemand ! Un miracle ! Un homme !!!* »

En août 1924, il se rend à Weimar pour assister au congrès du « *Deutschvölkische Freiheitspartei* » qui n'est que le camouflage du « Parti national socialiste des travailleurs allemands », le parti d'Hitler, interdit à la suite du putsch de Munich. De retour chez lui il fonde, avec un ami, un parti analogue et commence sa carrière d'orateur. En une année, il prononcera devant diverses assemblées 189 discours.

Il veut à la fois, comme il dit, « *réveiller l'âme du travailleur allemand et la modeler comme de la cire* », car il se considère comme un apôtre chargé d'une mission. Ses talents d'orateur sont indéniables, ses discours sont bien construits et il recueille l'approbation des masses ouvrières, qu'il méprise d'ailleurs totalement. « *90% du prolétariat allemand, écrit-il dans son Journal le 27 septembre 1924, n'est qu'un paquet de merde.* » Et pourtant un démon le poussera à se battre pour lui. ■



## Un génie de la propagande

« *Il était sans doute le plus intelligent de tous ces gens. C'était un universitaire, son vocabulaire et sa façon de s'exprimer l'indiquaient clairement. A la différence de Göring, de Himmler ou de Bormann, il avait la capacité de prendre un certain recul par rapport au quotidien. Ce n'était ni un égocentrique ni un lâche. Il disait à Hitler ce qu'il pensait, même lorsqu'il estimait que la guerre touchait à sa fin. Et Hitler l'écoutait toujours. Pour moi, Goebbels était un génie de la propagande.* »

Albert Speer, 1979.

# Entre nationalisme

# et socialisme

Lancé dans le journalisme, Goebbels suit de près les faits et gestes d'Adolf Hitler, qu'il considère initialement avec la plus grande méfiance. Les deux hommes vont très vite s'affronter sur la question de la place du nationalisme et du socialisme au sein du programme du parti nazi.

**S**i l'Allemagne connaît de terribles difficultés qui affectent Goebbels, au niveau personnel, les efforts de ce dernier vont finir par être récompensés.

## Les leçons d'un échec

En octobre 1924, il devient, avec un salaire mensuel de 100 RM, l'unique rédacteur de *Völkische Freiheit*, le journal fondé deux semaines plus tôt, de la *nationalsozialistische Freiheitsbewegung Großdeutschlands*. Il y publiera de nombreux articles sur des sujets essentiellement politiques, comme « National et Social », « La catastrophe du libéralisme », « L'intelligence nationale », « Le problème du chef », etc. Il en profite aussi pour s'en prendre violemment aux hommes politiques de la république de Weimar. Il traite ainsi le ministre des Affaires étrangères, Gustav Stresemann, d'« acteur génial du commerce berlinois de la bière en bouteille. »

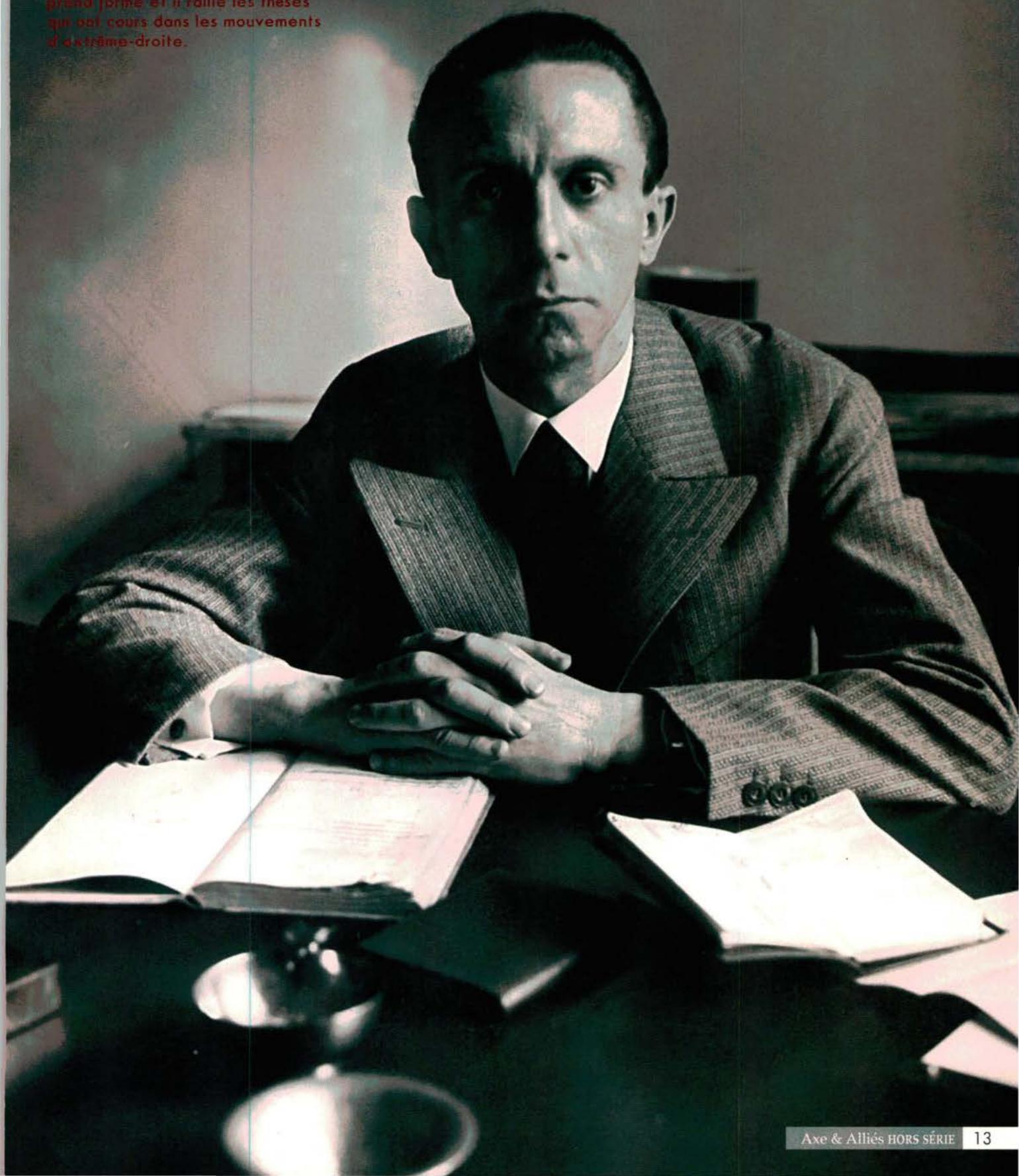
On relève aussi, dans certaines de ses chroniques, les premiers traits antisémites. A propos de l'acteur Jackie Coogan, qui joue dans le *Kid* de Charlie Chaplin, il relève : « Le gamin juif Jackie Coogan, alias Jakob Cohn, a été reçu par le pape. Comme les journaux l'annoncent, le Vatican a fait une forte impression sur le petit galopin mosaïste. Et maintenant le pape lui aussi a vu le petit Cohn. »

C'est en 1924 que Goebbels qualifie pour la première fois Adolf Hitler de « Führer ». Le terme est largement utilisé dans les milieux d'obédience *Völkisch*.



© Life

En 1921, Goebbels devient Docteur en philologie. Mais son ardent désir de reconnaissance va devoir attendre car il ne parvient toujours pas à percer dans le monde de l'édition. Il travaille dès lors dans une banque mais exécra son emploi dans ce « temple du matérialisme ». Dès cette époque, son antisémitisme prend forme et il rallie les thèses qui ont cours dans les mouvements d'extrême-droite.

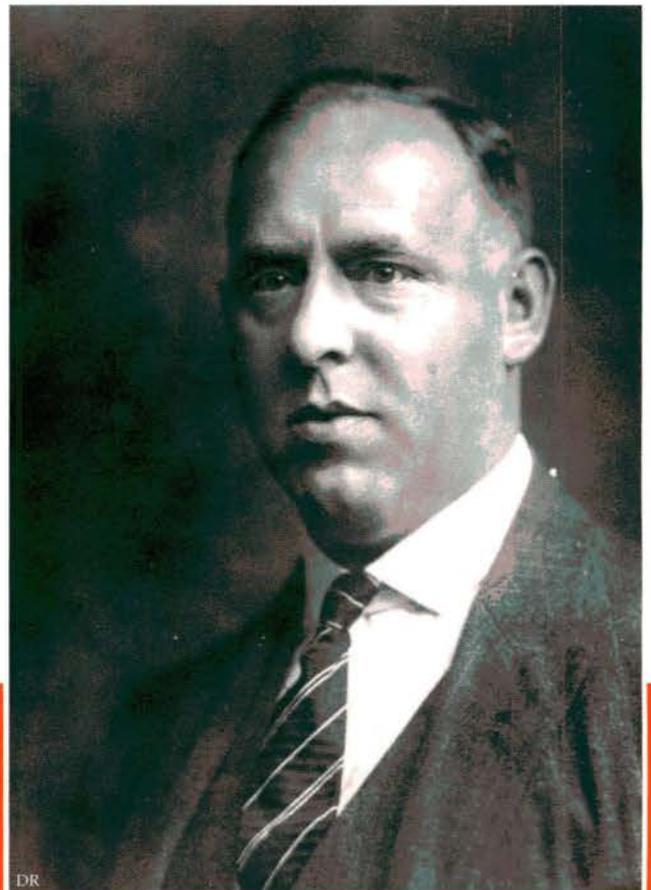




Gustav Stresemann (à droite) devient l'une des cibles privilégiées de la plume acérée du Docteur Goebbels, qui lui reproche une politique de concessions aux Alliés. Surtout, Goebbels comme beaucoup d'Allemands d'extrême droite, ne tolère pas sa politique de rapprochement avec la France.

Lors des élections au Reichstag de décembre 1924, la *Nationalsozialistische Freiheitsbewegung* subit une défaite écrasante. Contrairement à ce qu'on pourrait imaginer, Goebbels s'en réjouit : « la bataille est perdue, l'ennemi a gagné sur toute la ligne. C'est une leçon qui doit nous pousser à serrer les rangs, à nous réorganiser et à apprendre à vraiment combattre ». Le 20 décembre 1924, Hitler quitte la prison de Landsberg, où il a eu le temps d'écrire *Mein Kampf*. A cette occasion Goebbels, qui avait toujours traité la personnalité Führer en termes généraux, sans fournir de nom, devient plus précis. Le 1<sup>er</sup> janvier 1924, il écrit : « A Adolf Hitler ! Nous te saluons, Adolf Hitler, Führer. Il y a en nous une grande joie et une grande attente car nous te savons à nouveau parmi nous... Tu es là, invocateur dans la lutte, tambour de la renaissance de la foi et de la ferveur allemandes. »

Aussitôt sorti de prison, Hitler ne laisse aucun doute sur ses intentions. Il va se remettre à la tête du parti national socialiste, entretemps à nouveau



Gregor Strasser est l'une des figures importantes du nationalisme allemand, durant les années vingt. A sa sortie de prison, Hitler le nomme responsable de la propagande du parti nazi déguisé car interdit. Strasser se dit fidèle à la ligne imposée par Hitler. Pourtant, il s'impose comme le leader de l'aile gauche du parti.

*« Le peuple allemand est un peuple asservi. Sous la loi internationale, il vaut moins qu'une colonie de nègres au Congo. On nous a pris nos droits souverains. Nous sommes juste assez bons pour le capital international.*

*Par conséquent, nous exigeons une lutte contre cette condition honteuse et misérable, et que les hommes dans les mains desquels nous avons mis notre destin utilisent tous les moyens pour briser les chaînes de l'esclavage ».*

Joseph Goebbels, *Der Angriff*, 25 juillet 1927.

**Das deutsche Abendblatt in Berlin**  
 Herausgeber: Dr. Goebbels  
 Berlin  
 Nummer 25  
 Montag, den 30. Januar  
 7. Jahrgang 1933  
 Preis 15 Pf.  
 Abonnement 15 Pf.

autorisé en Bavière, et le refonder. Cette décision ne va pas demeurer sans conséquence pour Goebbels. La *Nationalsozialistische Freiheitsbewegung* se scinde et *Völkische Freiheit* cesse de paraître en janvier 1925.

## Tensions au sein du Parti

Mais cette fois, Goebbels n'est pas au chômage. Le député de la Basse Bavière au Reichstag, Gregor Strasser, un pharmacien de Landshut, a décidé de son côté de refonder le parti en Allemagne septentrionale et occidentale, avec son frère Otto. Un de ses principaux collaborateurs, Karl Kaufmann, qui avait entendu un des discours de Goebbels, propose à son patron de l'engager comme dirigeant du *Gau* de Rhénanie Nord. En même temps, il sera chargé de diriger un bimensuel, les *Nationalsozialistische Briefe*, qui fonctionne comme organe de la « communauté de travail nord-ouest ».

Bien que Strasser et ses gens ne cessent de proclamer leur fidélité au Führer, il existe cependant une profonde divergence entre eux sur l'interprétation à donner au national-socialisme. Faut-il insister sur le « national », comme le font Hitler et ses fidèles bavarois, ou sur le « socialiste », comme le veulent les frères Strasser ? A cette époque-là, leur anticipa-

talisme convient parfaitement à Goebbels, qui se défie de la clique munichoise de Hitler.

Gregor Strasser est antisémite, mais à sa manière. Ce n'est pas le juif en soi qu'il déteste, mais le rôle que celui-ci joue dans l'économie. Il refuse de suivre la nouvelle ligne d'Hitler, qui prône la conquête légale du pouvoir et qui est prêt à collaborer avec des « modérés », conservateurs ou monarchistes. Pour lui, l'instrument du combat doit être la grève, l'émeute, l'attentat, aboutissant à la révolution sociale.

Goebbels qui, comme Strasser, est partisan de supprimer l'« esclavage capitaliste », est totalement séduit par lui. Il note : « *Un splendide gaillard, massivement bavarois avec un merveilleux humour. Il raconte beaucoup de tristes choses sur Munich. Sur la gestion bordélique de la centrale. Hitler est entouré par des gens qui ne conviennent pas.* »

Goebbels s'aventure idéologiquement toujours plus loin. Il exige la nationalisation de l'industrie lourde, et demande qu'on « allume le grand feu du désespoir national et socialiste. » Bientôt, il réclamera l'exclusion d'Hitler du parti, tout en proclamant que partout l'esprit socialiste s'est mis en mouvement et que les hommes ont perdu la foi en Munich, c'est-à-dire en Hitler.

Le 14 février 1926, il assiste en compagnie de Strasser, à Bamberg, à un discours d'Hitler, qui exige la destruction du bolchevisme et l'éradication



Karl Kaufmann est l'un des membres fondateurs du NSDAP. Apprécié par Hitler, il est nommé Gauleiter de la Ruhr en 1926 avant d'être Gauleiter de Hambourg en 1928. Kaufmann repère Goebbels lors d'un discours public ; il est impressionné par les talents d'orateur de cette forte personnalité.

**Goebbels dans son exercice favori : le discours de rue. Ses propos vociférés à « pleins poumons » rassemblent de plus en plus de sympathisants. En désaccord avec Hitler, il demande son exclusion du parti.**

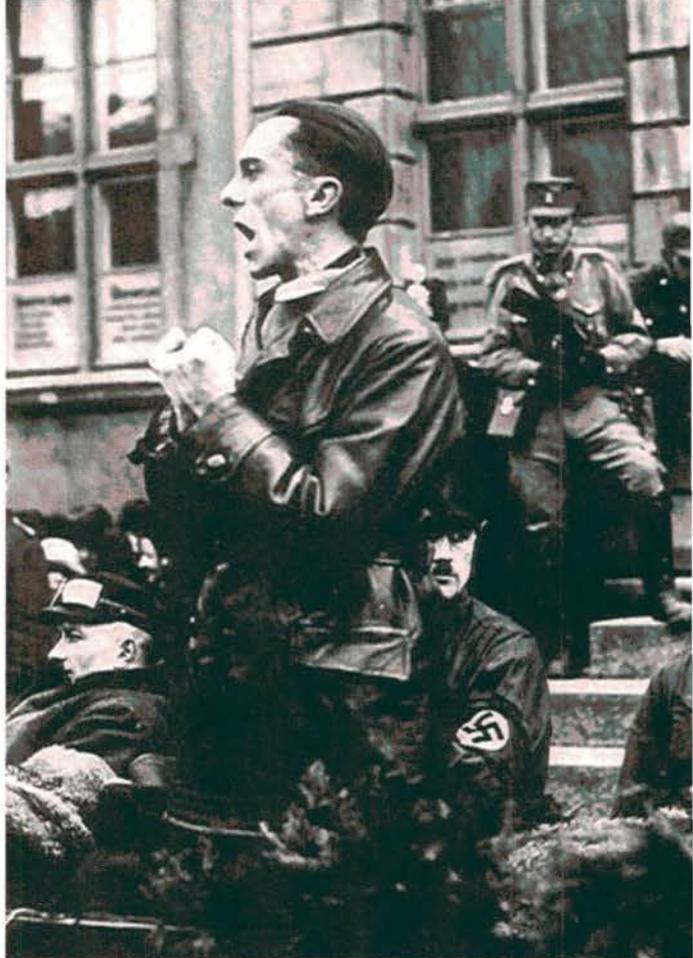
des tendances socialistes dans le parti. Goebbels n'en croit pas ses oreilles : « *Je n'arrive plus à prononcer un mot. C'est comme si on m'avait assommé !* » Il note dans son *Journal* : « *Quel Hitler ? Un réactionnaire. Maladroïtement nébuleux et incertain. Question russe : complètement à côté.* » Les relations entre Hitler et Goebbels, qui ne se sont jusque-là rencontrés qu'une seule fois en juillet 1925, ne vont cesser de se tendre. En public, Goebbels exige l'exclusion du parti du « *petit bourgeois Hitler* ». De son côté, ce dernier considère Goebbels comme un « *bolchevique* ». Mais les nationaux-socialistes sont puissants, ils ont l'argent et de nombreux adhérents. Strasser, avec ses thèses anti-capitalistes, se sent de plus en plus isolé.

## Le choix Hitler

Avec son instinct d'arriviste, Goebbels comprend que le moment est venu de changer de camp. Et Hitler, qui est au courant des prouesses oratoires de Goebbels, comprend aussi, au même moment, que les talents du jeune « *Doktor* » pourront lui être utiles. Du 7 au 9 avril, il le rencontre à Munich, en compagnie de responsables d'autres *Gaus*. Le 8 avril, Goebbels parle durant deux heures et demi au *Bürgerbräukeller*, l'immense salle d'une des grandes brasseries de la ville. Lorsqu'il a terminé, Hitler, les larmes aux yeux,



© Life



lui donne l'accolade. Le lendemain, il lui explique qu'il est partisan du nationalisme et qu'il refuse le socialisme tel qu'on l'entend en général. Il ne lui faut pas longtemps pour convaincre Goebbels qui constate : « *Il a tout médité. Je m'incline devant le plus grand, devant le génie politique* ».

Une nouvelle visite aura lieu à Berchtesgaden à la fin du mois de juillet. Cette fois Hitler travaille Goebbels au corps et ses ultimes résistances cèdent. Désormais, il appartient corps et âme au futur dictateur, pour toujours, sans aucune défaillance. « *Dans le profond désarroi une étoile a brillé. Je me sens lié à elle jusqu'à la fin.* » Et il tiendra parole.

Bien entendu, Strasser et ses compagnons se détournent de lui. La rupture est consommée lorsque, fin octobre 1926, Hitler nomme Goebbels *Gauleiter* de Berlin-Brandenburg. Désormais, pour Goebbels, Strasser n'est plus qu'un « *révolutionnaire à la grande gueule* » et ses compagnons de route « *des rats* ».

Lorsqu'il débarque à Berlin début novembre 1926, Goebbels peut se montrer rétrospectivement satisfait de son année. Les foules commencent à voir en lui un grand orateur, ses articles sont lus mais, surtout, le Führer l'a distingué et choisi parmi des milliers d'autres pour lui confier un poste de confiance, dans une région de première importance stratégique : la capitale du Reich et sa province.

**Hitler fait un discours entouré de ses SA ou Sections d'Assaut. Souhaitant apaiser les milieux conservateurs et la grande industrie, il élabore un programme nationaliste et promet de combattre le bolchevisme. Goebbels est ulcéré. Les tensions entre les deux hommes sont vives.**



Goebbels lors d'un rassemblement de SA et de SS. Sentant le vent tourner en faveur d'Hitler, Goebbels délaisse progressivement les frères Strasser, de plus en plus isolés dans le parti. La faction révolutionnaire est effet de plus en plus minoritaire et Hitler parvient à imposer sa ligne au sein du NSDAP.

Pour commencer, Berlin produit sur lui une impression détestable car pour le socialiste bolchevique repent, elle n'incarne plus la capitale du prolétariat prêt à renverser la ploutocratie. « On ne peut voir dans Berlin qu'une tête d'hydrocéphale, gonflée à l'extrême, une accumulation répugnante de barbes bleues, de pédérastes, de gangsters, une ville qui serait bien inspirée de disparaître de la surface de l'Allemagne. » Et d'autres appréciations du même acabit vont se multiplier. Mais quelques semaines plus tard, et là nous retrouvons bien le pirouettant Goebbels, il encense Berlin, « la ville de

toutes les villes », « le cœur puissant et infatigable du Reich », « La patrie, qu'il ne veut plus jamais perdre. »

Les tâches qui attendent le nouveau Gauleiter dans la capitale sont redoutables et auraient pu faire reculer tout autre que Goebbels, prêt à affronter sa tâche avec un mélange d'inconscience, d'idéalisme, de brutalité et de cynique énergie. Son arrivée dans la capitale se déroule sous de néfastes auspices, entre autres en ce

Photo prise en 1923 dans la Bürgerbräukeller de Munich par le célèbre photographe Heinrich Hoffmann lors d'un meeting du NSDAP. Goebbels y fait de nombreux discours qui enflamment les foules. Hitler lui-même semble particulièrement intéressé par les talents du « Doktor ». C'est à cette époque que le Führer confie à Goebbels qu'il fait le choix définitif du nationalisme.



Les SA sont la force brute dont Hitler a besoin pour dominer la rue. Goebbels imagine des rassemblements au cœur des quartiers tenus par les communistes. Aucune zone ne doit échapper aux nazis.



© Life

qui concerne Strasser. Le 9 novembre, il arrive intentionnellement en retard à une cérémonie organisée pour les victimes du putsch de Munich, car c'est une bonne façon de se faire remarquer, d'autant plus qu'il débarque dans une splendide voiture de luxe. Otto Strasser l'apostrophe : « *Que vont penser nos adhérents si vous arrivez dans cette fastueuse voiture ? Ce sont tous de pauvres diables !* » « *Vous semblez ne rien comprendre à la propagande, mon cher docteur, réplique Goebbels. Vous pensez que j'aurais dû arriver en taxi ? Vous avez bien entendu entièrement raison, j'aurais dû prendre deux taxis, le deuxième pour ma serviette. Ce qui compte, c'est de faire illusion !* »

## Prendre le contrôle de la rue

La stratégie mise au point par Goebbels est simple. Il s'agit de conquérir le prolétariat et de contrôler la rue. « *Nous sommes 600, dit-il, nous devons être 600 000 dans six ans.* » Pour y parvenir, il fait organiser des manifestations et prononcer des discours, sans jamais se lasser. Goebbels discerne parfaitement que ce n'est pas l'écrit, donc les écrivains ou les journalistes, qui pourront mouvoir les masses, mais l'orateur, donc lui-même.



DR

Quant au contrôle de la rue, il implique l'emploi systématique de la violence. Des camarades tués, du sang versé, constituent la meilleure propagande. Et Goebbels ne doute pas qu'il y en aura, car le parti communiste n'est pas disposé à abandonner le prolétariat et la rue. « *Berlin a besoin de sensations, comme le poisson d'eau* » proclame-t-il. Le bal peut commencer !

Le 25 janvier 1927, il organise une manifestation de masse à Spandau ; quelques jours plus tard, à Cottbus, 700 S.A. berlinois rossent tout ce qu'ils rencontrent. Il y a deux blessés graves. « *En avant, par-dessus les tombes* », proclame Goebbels. Mais tout cela est encore trop limité et n'attire pas suffisamment l'attention. Il faut frapper un grand coup ! Le 11 février, il organise un meeting à Wedding, un quartier rouge de Berlin, où le parti communiste règne en maître. Bien entendu, la manifestation dégénère et se transforme en bataille rangée. Les chaises volent, on s'assomme à coups de chopes. 83 communistes restent sur le carreau. Goebbels jubile. Voilà de la propagande !

Le 20 mars, dans un faubourg de la capitale, nouvelle manifestation. Les nationaux socialistes, qui rentrent par le train, tombent sur la fanfare de la « ligue des anciens combattants rouges », ce que Goebbels avait prévu. On se bat dans le train et sur le quai de la gare de Lichterfelde, une vingtaine de communistes contre 700 nationaux-socialistes. Cette fois, on dénombre six blessés graves. « *Le sang, voilà notre ciment* » décrète le Gauleiter.

## Le Führer

« *Il nous a appris la vieille fidélité allemande, et il nous faut maintenant rester à ses côtés jusqu'à la victoire ou la ruine. Remercions le destin de nous avoir envoyé cet homme, le barreur des moments de tempête, le guide de la liberté, l'apôtre de la vérité, le guetteur, le héros, le symbole de la conscience allemande.* »

Joseph Goebbels à propos d'Hitler, 1924.



© Life

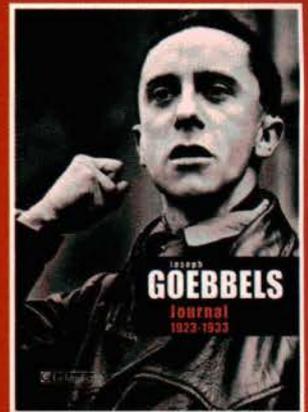
**Suite à une rencontre avec Hitler à Berchtesgaden, Goebbels se sent indéfectiblement lié au Führer. Hypnotisé, il sera de tous les combats et suivra Hitler jusqu'au bout du III<sup>e</sup> Reich, dans les ruines de Berlin.**

Bien entendu, presque chaque jour, il s'adresse à la foule. Le 4 mai 1927, un incident lui fait perdre contenance. Il s'en prend à la presse et traite un journaliste de « *saloperie de porc juif* ». Un homme d'âge mûr sort alors de la foule, s'avance vers la tribune et lui lance : « *Vous ressemblez vraiment à un éphèbe german !* » Interloqué Goebbels le fixe, la bouche ouverte. Les coups pleuvent sur l'homme qui gagne la sortie. Il s'agit d'un pasteur connu, entre autres, aussi pour son alcoolisme. Mais c'est là la goutte qui, chez les bourgeois, fait déborder le vase. Comment oser s'en prendre à un homme de Dieu. Passe encore pour les communistes... Le lendemain, le chef de la police de Berlin interdit le NSDAP à Berlin, puis au Brandebourg et défend à Goebbels de prendre la parole, pour une durée de onze mois.

C'est un coup dur pour le *Gauleiter* et pour l'orateur, d'autant plus qu'une opération journalistique dans laquelle il s'est lancé va se solder par un échec. A partir de juillet 1927, il publie un journal (qui paraîtra jusqu'en 1933) qui tire à 2000 exemplaires : *Der Angriff*, (*L'Attaque*), avec de l'argent emprunté aux camarades. Son slogan proclame : « *Pour les opprimés, contre les oppresseurs* ». L'entreprise n'est pas seulement idéologique, elle est aussi dirigée contre Gregor Strasser et son *Berliner Arbeiterzeitung* (Le journal berlinois des travailleurs) car, les mois précédents, les relations entre les deux hommes se sont tendues à l'extrême. ■

## Le Journal de Goebbels

Nos lecteurs auront constaté que nous nous sommes souvent référé au *Journal* (ou aux *Journaux*) de l'homme politique. Avec ses 7000 pages manuscrites et ses 43000 pages dactylographiées, il s'agit d'une des entreprises les plus considérables jamais réalisées dans le genre.



DK

Cependant, un tel *Journal* ne constitue pas une entreprise unique dans le III<sup>e</sup> Reich : Franz Halder, le chef d'état-major de l'armée de terre a tenu un *Journal de Guerre* ainsi que Hans Franck, le gouverneur général de la Pologne.

Goebbels le commence en octobre 1923 et le continuera jusqu'à la fin de la guerre. Sentant la fin approcher, il demandera à une photographe d'en prendre des microfilms sur plaques de verre. Immédiatement après la fin des hostilités, les Soviétiques en saisiront des éléments dans le bunker de la Chancellerie à Berlin, et des officiers américains en découvriront d'autres parties. Les Soviétiques en remettront une partie à la République démocratique allemande qui la vendra à la République fédérale. Au cours des années, des fragments seront édités, mais d'une manière insatisfaisante.

En 1992, l'historienne allemande Elke Fröhlich découvrira la totalité des mini-plaques de verre dans des archives moscovites et pourra ainsi se lancer dans l'édition complète de ces *Journaux*, qui paraîtront en quatorze volumes pour les années 1923-1941 et en quinze volumes pour les années 1941-1945, plus un index.

Il s'agit bien entendu d'un document exceptionnel pour la connaissance biographique de Goebbels mais aussi pour celle des hommes du III<sup>e</sup> Reich et des conditions politiques de l'époque, la dernière partie du *Journal* étant d'ailleurs plus officielle que la première, qui est très personnelle. Goebbels, totalement sincère en l'occurrence, s'y livre entièrement, avec ses adorations (Hitler), ses aversions (les juifs), à travers des propos qui sont souvent d'une extraordinaire violence et d'une grossièreté parfaite mais aussi, parfois, d'une sentimentalité douceuse.



# La marche vers la victoire

*« Hitler est là. Il presse ma main. Il est encore sous le choc de son discours. Nous bavardons encore une demi-heure. Il parle avec esprit, ironie, humour, sérieux, ferveur, passion. Cet homme a tout pour être un roi. Le tribun-né. Le futur dictateur ».*

Goebbels, 1925.

**A**ux commandes de *Der Angriff*, Goebbels lance de violentes campagnes contre les prétendus ennemis de l'Allemagne. Personne n'échappe à sa plume acérée.

## Garder le moral malgré tout

Dans ses éditoriaux hebdomadaires, Goebbels s'en prend, entre autres, violemment aux juifs, aux réactionnaires, aux « criminels bolcheviques », et publie également des caricatures d'une extrême violence. Dans un premier temps, *Der Angriff*, qui est effectivement très mal conçu, périclité avec seulement quelques centaines d'abonnés. Un nouveau rédacteur expérimenté va sauver le torchon, qui finira par s'avérer rentable.

Goebbels va également s'efforcer de tourner l'interdiction de parole et de réunion à laquelle il est soumis, en créant une « Ecole politique », qui se présente comme une université privée et dans laquelle lui et ses amis peuvent s'exprimer. En agissant ainsi, il imite la S.A. interdite qui, pour rester à la surface, ne cesse de fonder de nouvelles associations : la société d'épargne « Fric-Fric » qui, dissoute, devient le club de joueurs de quilles « Toutes les neuf », le club de natation « Haute vague », la société de pêcheurs à la ligne « Ecrevisse de vase », etc.

La S.A., comme Goebbels d'ailleurs, tient ses réunions dans la campagne des environs de Berlin,

qui ne tombe pas sous le coup de l'interdiction. Il n'en reste pas moins que dans cette période de stagnation, le moral n'est pas très élevé. Goebbels s'ingénie à inventer de nouvelles « combines » pour tenter de le relever. Ainsi, il envoie ses hommes sur les grandes avenues de Berlin pour y pratiquer, comme il dit, « un nouveau sport », qui consiste à gifler les passants juifs, « impertinents et arrogants ».

## Une formidable agitation

Les interdictions qui touchent Goebbels, le parti et son *Gau* sont levées au mois de mars, à la veille des élections de 1928 au Reichstag. Goebbels, qui est candidat aussi, se lance à corps perdu dans la campagne. Le résultat de ces élections est loin d'être triomphal pour les nationaux-socialistes qui, avec 3% des suffrages, remportent douze sièges. Pour Goebbels, cette élection présente toutefois de nombreux avantages. Pour la première fois de sa vie, il touche un salaire correct de 750 RM, peut emprunter gratuitement les chemins de fer et, surtout, jouit de l'immunité parlementaire. Ce dernier point est important car, à cette époque, il est l'objet de plusieurs procédures judiciaires pour diffamation et diverses actions violentes. En outre, il a déjà été condamné en première instance à diverses peines de prison et à des amendes. L'immunité a donc pour lui, en attendant sa levée, un effet suspensif.



Goebbels utilise tous les moyens à sa disposition pour faire parler du parti nazi et d'Adolf Hitler, allant même jusqu'à provoquer les communistes au cœur des quartiers qui leur sont traditionnellement acquis, et ne ménage pas sa peine ni ses forces pour faire parler du NSDAP. Avec son journal *Der Angriff*, il lance de véritables assauts de plumes dévastateurs.

Pour les élections au Reichstag de 1928, Goebbels fait un discours fleuve au célèbre Sportpalast de Berlin où 35 000 personnes s'entassent. A l'extérieur, des communistes tentent de saboter le meeting ; c'est la cohue, une échauffourée éclate. En voyant cette mêlée, Goebbels exulte.



Le 30 septembre 1928, Goebbels s'adresse à une foule de 35 000 personnes dans le Sportpalast de Berlin. Ceux qui n'ont pas trouvé de place se battent à l'extérieur avec des communistes. Goebbels exulte : « 23 blessés, dont 3 grièvement. Espérons que le plus grièvement touché s'en sortira. Dans la salle, une formidable agitation. Finalement, je parviens à reprendre la salle en mains. Tout se déroule selon le programme. Hymne allemand. Fin ! Dehors, noir de monde. On chante, on crie, on hurle et jubile. Combat ! La joie fait battre le cœur. Je vais voir un blessé, horrible. Mais j'assume. En avant ! Que volent

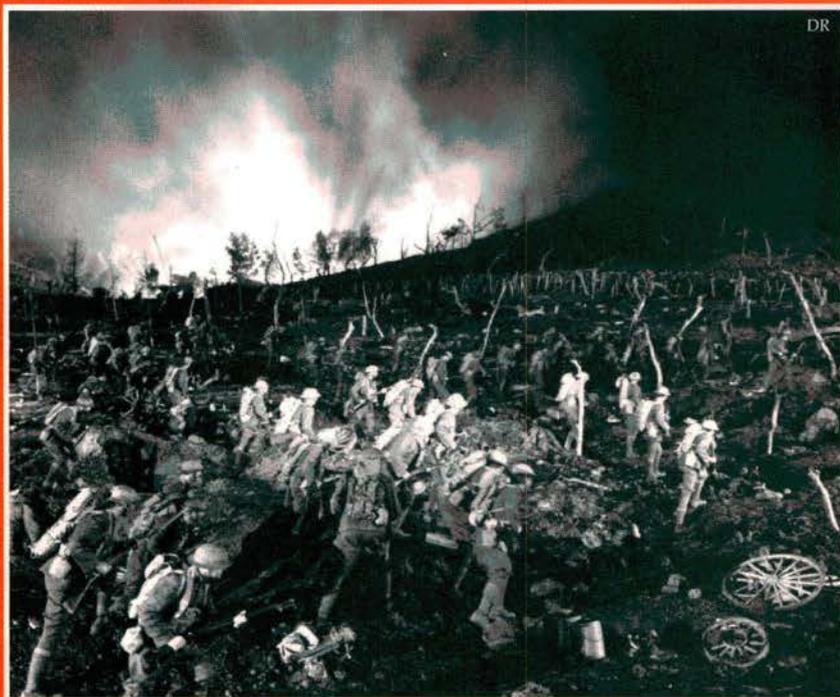
les pierres. » Effectivement, les pierres volent, mais aussi en direction de Goebbels. Le 22 septembre, à la gare de Görlitz, alors qu'il s'entretient avec un passant, un homme s'approche et crie « En avant prolétaires ! C'est Goebbels, l'assassin des ouvriers. » puis il le frappe sur l'épaule. Goebbels se retourne et voit un pistolet, le coup part mais le manque. Il se réfugie dans sa voiture. Une pierre atteint le visage de son chauffeur qui démarre, puis s'évanouit.

Lors de ses discours, Goebbels ne se sépare plus de son escorte composée de SA. Il mène son propre commando dans les rues de Berlin pour semer le désordre et provoquer les communistes.



## A l'Ouest, rien de nouveau

Le 5 décembre 1930, la seconde représentation du film tourné d'après le roman de Erich Maria Remarque *A l'Ouest rien de nouveau*, qui exalte le pacifisme et l'antimilitarisme en évoquant la guerre de 1914-1918, va permettre à Goebbels de jouer une des « mises en scène » qu'il affectionne. Il répartit ses gens dans la salle, où il se trouve lui-même. Au bout d'une dizaine de minutes, les gens de Goebbels se déchaînent. Des bombes puantes sont jetées, des souris blanches lâchées, qui font fuir les spectatrices dans des glapissements hystériques. Dans la rue, au moins 10 000 personnes manifestent devant le cinéma. En dépit des efforts entrepris par la UFA, la société distributrice, y compris un certain nombre de coupures, le film disparaît des écrans. Une nouvelle victoire de Goebbels !

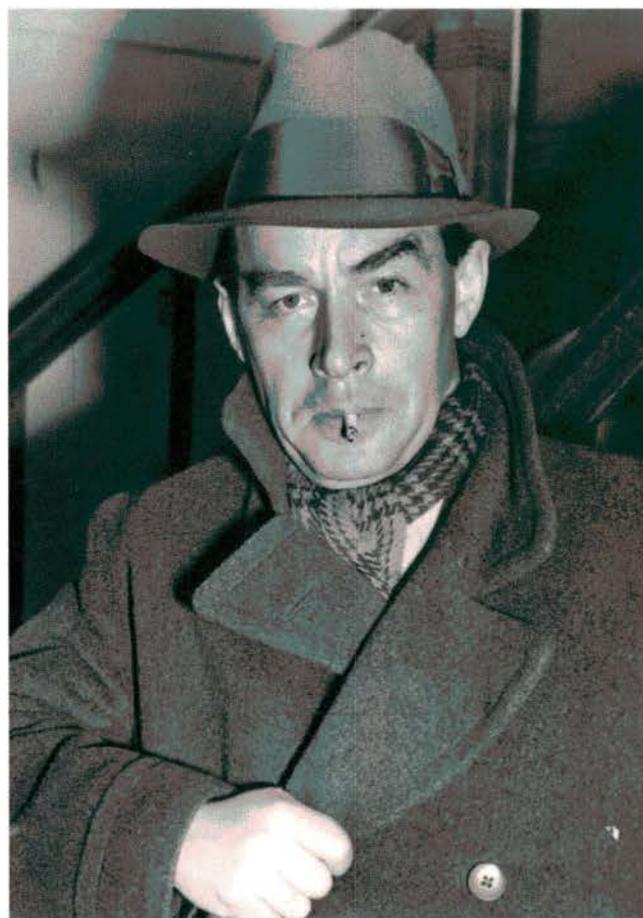


Parmi les nombreux adversaires « chahutés » par le chef de la propagande du NSDAP, Erich Maria Remarque occupe une place de choix. Ancien combattant de la Grande Guerre, il tire de son expérience du front le film devenu célèbre, symbole du pacifisme : *Im Western nichts Neues* (*A l'Ouest, rien de nouveau*, 1929).

## Goebbels défie le pouvoir

Différents événements vont se charger d'apporter de l'eau au moulin de Goebbels. Hitler divise le *Gau* Berlin-Brandenburg en deux parties, l'une revenant à un partisan de Strasser, l'autre, le *Gau Gross Berlin*, à Goebbels qui perd du territoire mais se débarrasse ainsi des partisans de Strasser. Le 1<sup>er</sup> mai 1929, des heurts violents opposent manifestants communistes à la police. Il y a 33 tués et 245 blessés. La démonstration est faite : ce sont les marxistes et non les nationaux-socialistes qui ont le monopole de la violence !

Le 30 juin 1930, le gouvernement prussien décrète que le port de l'uniforme est interdit aux membres du NSDAP. Pour un mouvement « militarisé » qui tient au prestige de l'uniforme, c'est un revers. Mais pas pour Goebbels qui, d'ailleurs, ne porte pas d'uniforme à cette époque et préfère une tenue bourgeoise et un manteau de cuir qui le fait ressembler à un aviateur de la Première Guerre. Il déchaîne son ironie. « *Est-ce qu'un ministre s'imaginerait sérieusement qu'il obtiendra quelque chose avec une telle interdiction ?* » Les militants nationaux-socialistes la tournent en dérision. Ils échangent leurs chemises brunes contre des blanches ou se promènent torse-nu, leurs décorations collées sur la poitrine avec du sparadrap. Un policier ayant interpellé un militant qui porte un pantalon brun, celui-ci l'enlève et poursuit son chemin en caleçon ! En l'occurrence, les rieurs sont du côté des nationaux-socialistes.



## Premiers pas dans la Propagande

Goebbels, entretemps nommé responsable de la propagande, va entièrement se consacrer à la préparation des élections de septembre 1930 pour le Reichstag. « *Nous allons mener une campagne électorale comme les partis parlementaires des bonzes n'en ont jamais vu* », promet-il. De gigantesques rassemblements sont organisés. Les murs des maisons, les palissades, les



Otto Strasser (à gauche) lance un journal concurrent pour déstabiliser et décrédibiliser Hitler et ses partisans. L'élimination des frères Strasser devient alors une priorité. Hitler nomme Goebbels responsable de la propagande du NSDAP.

Le fidèle capitaine Ernst Röhm, « camarade des tranchées », est rappelé par Hitler alors qu'il s'était exilé en Bolivie en 1923. Goebbels voit ainsi d'anciens militaires resserrer les rangs autour du Führer et lui ravir une éventuelle place de favori.

troncs des arbres se couvrent des affiches rouges du parti dont les journaux inondent l'Allemagne, et des orateurs déferlent sur le pays. Bien entendu l'*Angriff* est à la tête du combat et Goebbels se surpasse : « Boutez dehors la racaille ! Arrachez les masques de leurs sales gueules ! Saisissez-les à la nuque, envoyez-leur, le 14 septembre, des coups de pied dans leurs gros bides et chassez-les du temple, avec tambours et trompettes. » Mais, pendant cette campagne, Goebbels a encore d'autres chats à fouetter et plus exactement deux chats, les frères Gregor et Otto Strasser. Ceux-ci lancent un quotidien qui constitue une nouvelle menace pour l'*Angriff*, qui n'est que bimensuel.

Goebbels se tourne vers Hitler en lui demandant de l'aider financièrement. Ce dernier ne répondant pas, il s'énerve sérieusement. Finalement, il obtient une entrevue avec Hitler qui prend position contre les Strasser et nomme son interlocuteur « Chef de



## Le Stahlhelm

Le *Stahlhelm*, ou *Casque d'acier*, est l'organisation d'anciens combattants la plus connue et de loin de la plus importante d'Allemagne. Au départ, ses membres ne revendiquent aucun rôle politique. Mais face à la montée des communistes dans certains *Länder*, le *Stahlhelm* se rapproche du groupe nationaliste qu'il considère comme le plus capable de servir l'Allemagne : le DNVP ou Parti national du peuple allemand.

Les membres de l'association pensent qu'Hitler est trop fanatique et lui opposent d'ailleurs un candidat aux élections présidentielles de 1932. C'est un échec patent et le groupe laisse ses membres voter pour le NSDAP ou le DNVP. En 1933, le *Casque d'acier* ralliera le gouvernement de coalition NSDAP-DNVP.



**En 1932, Goebbels pousse Hitler à se présenter aux élections présidentielles. Sur tous les fronts, il pense qu'une victoire contre le vieux et très respecté maréchal von Hindenburg est possible.**

la propagande du Reich du NSDAP ». Lors d'une autre entrevue, Hitler se heurte violemment à Otto Strasser qui lui reproche de trahir le socialisme. Quelques semaines plus tard, le Führer, qui s'est laissé le temps, réplique dans un article de journal : « *Aussi longtemps que je dirige le parti national-socialiste, il ne sera pas un club où des intellectuels déracinés et des bolcheviques de salon chaotiques débattent sur des idées. Il demeurera ce qu'il est aujourd'hui : une organisation disciplinée, qui n'est pas faite pour les folies doctrinaires de « Wandervogel » [mouvement de jeunesse romantisant avec un côté boy-scout], mais qui a été créé pour le combat pour l'avenir de l'Allemagne, dans lequel la notion de classe sera détruite.* »

Pendant ce temps, la crise économique s'accélère. Fin 1929, le déficit de la trésorerie se monte à 1,7 milliards de marks et le nombre des chômeurs ne va pas tarder à atteindre près de trois millions, soit presque le double de juillet 1919.

Parallèlement à cette « décomposition sociale » les nationaux-socialistes se renforcent dans les élections municipales ou provinciales. En novembre 1929, en Thuringe, leurs gains sont tels que pour la première fois un national-socialiste accède à un poste ministé-



riel, celui de ministre de l'Intérieur. Désormais, la question de leur participation au gouvernement est posée, d'autant plus que leur montée paraît irrésistible. Dans toute l'Allemagne, ils tiennent jusqu'à cent réunions par jour suivies par 15 millions de personnes.

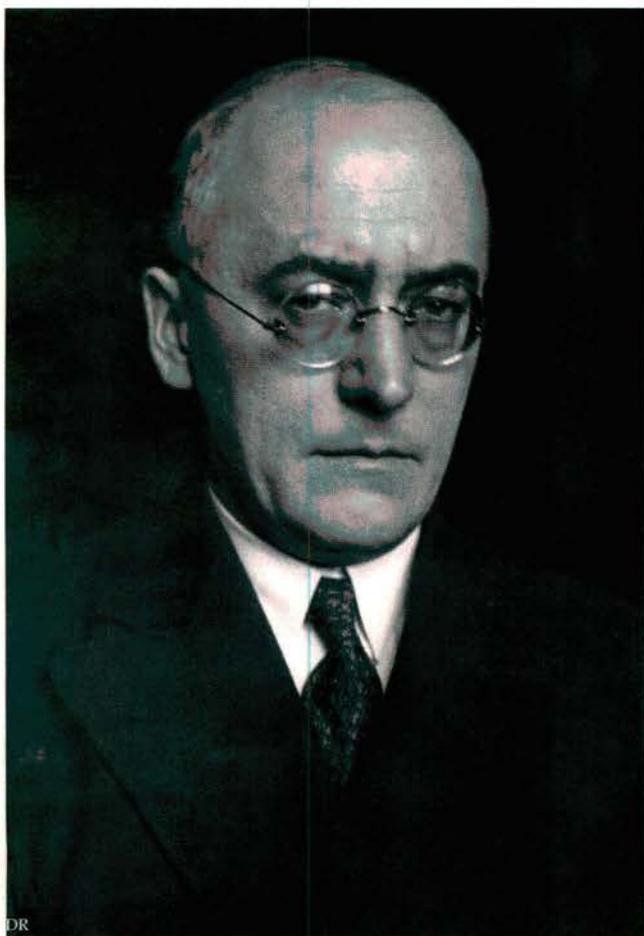
Début mai, le parti compte 380 000 membres. En Saxe, où le *Landtag* avait été dissous, ils triplent leur voix lors des nouvelles élections de juin, non au détriment des marxistes mais bien des partis bourgeois, ce qui démontre qu'ils sont de plus en plus suivis par les classes moyennes.

## Première victoire électorale

Pendant ce temps, les partis représentés au Reichstag sont de plus en plus divisés, entre autres sur la question du budget, contraignant finalement le chancelier Brüning à dissoudre le parlement et à fixer de nouvelles élections pour septembre 1930.

Ces élections du 14 septembre sont un énorme succès pour le parti qui, cette fois, s'impose massivement avec 6,4 millions de voix et passe de 12 à 107 députés.

**Heinrich Brüning, ancien chef du groupe parlementaire du Zentrum, est chancelier en 1930. Il dissout le Reichstag en 1930 pour barrer la route aux socialistes puis aux nazis. Mais les élections sont un énorme succès pour Hitler.**





Le Sportpalast de Berlin devient le symbole de la lutte pour le pouvoir entre von Hindenburg et Hitler. C'est ici que les deux hommes se défont par meetings interposés. Goebbels organise un rassemblement en février 1932 durant lequel la foule au bord de l'hystérie acclame Hitler.

Au parlement, il s'affirme comme la deuxième fraction après le parti socialiste. Extatique, Goebbels relève dans son *Journal* : « Une multiplication par dix. 300 000 voix à Berlin. Je ne m'y serais jamais attendu. Nos gens sont déchaînés. Un enthousiasme comme en 14. » Toutefois, cette victoire électorale va s'avérer beaucoup moins profitable à Goebbels qu'à Goering qui, par le passé, s'était appliqué à nouer des liens avec le monde de la finance, de la politique, de l'aristocratie et de l'industrie, s'attirant ainsi toujours plus les faveurs d'Hitler. C'est donc lui qui accompagnera ce dernier lors des entretiens avec le chancelier du Reich Brüning, début octobre 1930.

A la même époque, Hitler rappelle Ernst Röhm, l'ancien chef des S.A., qui travaille comme instructeur militaire en Bolivie, et le nomme chef d'état-major de la S.A. Lorsque il est informé des bruits qui circulent à propos de l'homosexualité de Röhm, il réplique que « la SA n'est pas « une institution morale » mais « une association de combattants brutaux ». Toutefois, si les nationaux ont gagné un nombre imposant de sièges au Reichstag, les communistes en ont aussi récolté, et ne sont pas écrasés.

Les deux ailes extrêmes du Reichstag regroupent 40% des sièges, le reste étant représenté par une douzaine de partis. Dans ces conditions, le chancelier Brüning doit se rabattre sur un gouvernement minoritaire, qui ne parvient à imposer ses décisions

qu'à travers les décrets d'urgence émis par le président du Reich, le vieux maréchal Hindenburg. Aux yeux des commentateurs, l'Allemagne est devenue une « démocratie sans démocratie ».

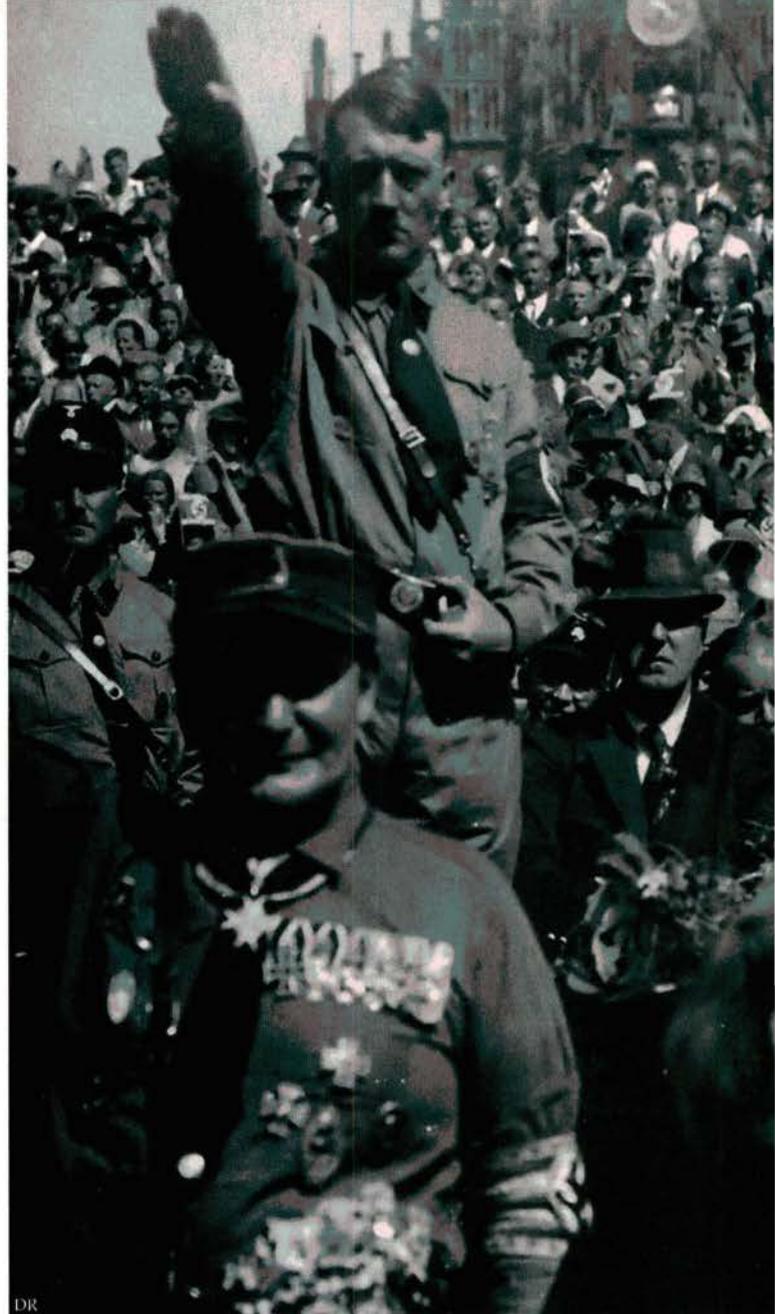
### Face au vieux Maréchal

A la veille de l'hiver 1930-1931, il y a 3 300 000 chômeurs en Allemagne. Pendant que le gouvernement Brüning louvoie entre les différents partis modérés pour faire approuver ses projets, les nationaux-socialistes ne cessent de se renforcer aux élections municipales de Bade, de Meklembourg, de Danzig ou de Brême où, en novembre 1930, ils gagnent 30 sièges au parlement local. Nouvelle victoire en 1931 au *Landtag* de Hesse. Si le parti, certes, se renforce dans les élections locales, rien toutefois de décisif ne se produit. Et même, d'une certaine manière, la situation n'est pas absolument rose. Brüning gouverne par décrets-lois ; Frick, le ministre nazi de Thuringe, démissionne ; le plébiscite organisé en Prusse par le *Stahlhelm*, la puissante organisation des anciens combattants, pour la dissolution du *Landtag*, échoue ; les évêques catholiques de Bavière condamnent le national-socialisme ; l'argent se fait rare dans les caisses du parti qui en dévore de plus en plus au fur et à mesure qu'il s'accroît, etc.

Goering (au premier plan) est le grand vainqueur des élections de 1930. Fidèle d'Hitler depuis le début du mouvement, acteur du putsch de 1923, cet ancien as de la chasse a tissé des liens solides avec la grande industrie, les milieux d'affaires et l'aristocratie. Goebbels dira à son sujet : « Il me dégoûte. Veut être général. Pourquoi pas tout de suite feld-maréchal ! ».

Il faut trouver quelque chose pour sortir de cette impasse. Une idée germe dans la tête de Goebbels. Le mandat de huit ans du vieux maréchal Hindenburg, qui est entouré d'un respect presque universel, arrive à son terme. Il décide de se représenter et personne ne doute de sa réélection, y compris Hitler et ses gens. Au contraire, et c'est là l'idée, Goebbels pense que Hitler devrait se présenter. « *Le parti ne doit négliger aucune chance pour démontrer sa puissance croissante* » note-t-il. Il commence par convaincre les « Munichois » que la victoire sur le vieux maréchal est dans l'ordre du possible. Puis il entreprend Hitler qui, finalement, l'autorise à annoncer sa candidature, le 22 février 1932, lors d'une manifestation monstre au Palais des Sports de Berlin : « *Lorsque après une heure de discours préparatoire, j'annonce officiellement la candidature du Führer, une vague d'enthousiasme se déchaîne pendant près de dix minutes. Des démonstrations passionnées pour le Führer. Les gens se lèvent et poussent des cris. La coupole menace de s'effondrer.* »

Mais en même temps, Goebbels n'est pas rassuré. Comment va se comporter Hitler si son élection se solde par un échec ? Devra-t-il en assumer la responsabilité ? ■



DR



Mars 1932. C'est la dernière ligne droite avant les élections pour la présidence. Von Hindenburg et Hitler multiplient les déclarations radiophoniques pour faire pencher la balance en leur faveur. Face à cette figure mythique, comment Hitler va-t-il se comporter ?

DR



# La prise du pouvoir

« La presse n'est plus notre ennemie mais un collaborateur du gouvernement. La presse et le gouvernement travaillent aujourd'hui aux mêmes objectifs ».

Goebbels, 1933.

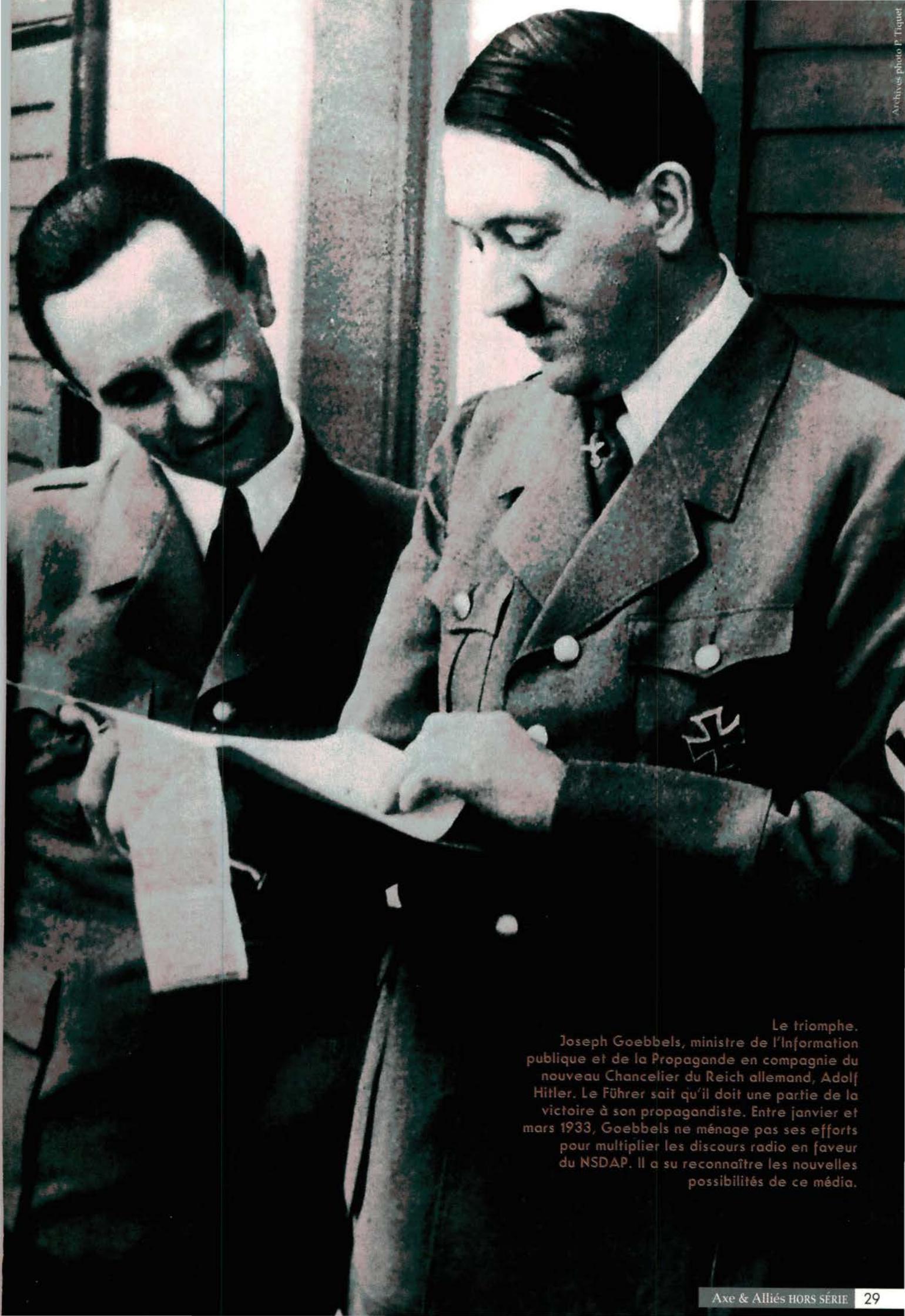


**L**e 25 février 1932, le ministre national-socialiste de l'intérieur du Brunswick nomme Hitler conseiller du gouvernement ce qui lui permet d'acquérir automatiquement la nationalité allemande, car il est encore un Autrichien déchu de sa nationalité. Ce tour de passe-passe lui permet de poser sa candidature à l'élection présidentielle.

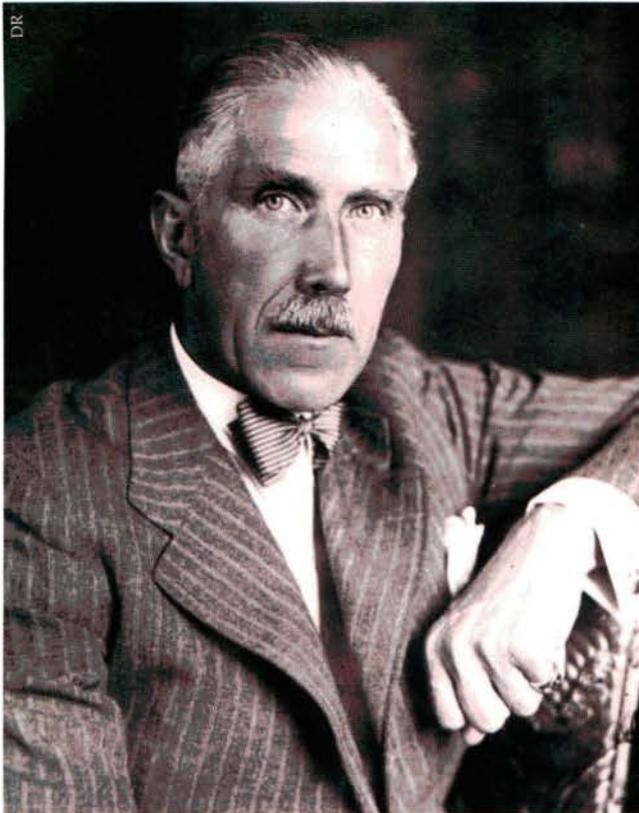
## Goebbels dans la bataille

Goebbels se lance à corps perdu dans la campagne. « La guerre électorale sera essentiellement menée avec des affiches et des discours. Nous n'avons pas de grands moyens financiers », relève-t-il. Des discours, il y en aura ! Grâce à un avion que la Lufthansa met à sa disposition, Hitler parvient à parler dans quatre villes différentes tous les jours et Goebbels tous les soirs trois fois, à trois endroits différents. A la veille de l'élection, le 13 mars, il constate : « Partout règne une ambiance de victoire. Mais je suis un peu sceptique. » Il manque au maréchal 168 000 voix pour être élu au premier tour,

**Wilhelm Groener, ministre de la Reichswehr d'Hindenburg, tente de faire appliquer la loi d'interdiction de la SA. Il se heurte au député nazi Hermann Goering qui ne cesse alors de l'attaquer. Lâché par l'armée qui lui a toujours reproché ses liens avec le social-démocrate Ebert en 1918 et la signature du pacte Ebert-Groener, il démissionne.**



**Le triomphe.**  
Joseph Goebbels, ministre de l'Information publique et de la Propagande en compagnie du nouveau Chancelier du Reich allemand, Adolf Hitler. Le Führer sait qu'il doit une partie de la victoire à son propagandiste. Entre janvier et mars 1933, Goebbels ne ménage pas ses efforts pour multiplier les discours radio en faveur du NSDAP. Il a su reconnaître les nouvelles possibilités de ce média.



Franz von Papen remplace Brüning à la chancellerie en 1932. Von Papen est issu d'une vieille famille noble et catholique. Ce monarchiste et membre du parti catholique du Zentrum forme un gouvernement de « barons ». Sans majorité au Reichstag et dans une atmosphère très instable, Hindenburg le remplace par von Schleicher à la chancellerie.

Wilhelm Groener, responsable de cette mesure, essaye de défendre sa position contre un Goering qui l'attaque violemment. Le tumulte est indescriptible. Groener, qui n'est plus soutenu par l'armée, démissionne. A nouveau, cette interdiction va permettre à Goebbels de se manifester. A tout prix, il cherche à provoquer l'incident. « *Le soir je me rends avec 40 à 50 chefs S.A. en uniforme, malgré l'interdiction, dans un grand café de la Potsdamer Platz, afin de provoquer. Nous souhaitons ardemment que la police nous arrête. Malheureusement elle, qui nous a si souvent rendu service, ne nous fait pas ce plaisir. Les agents nous regardent étonnés et, honteux, détournent le regard.* »

### La chute de Brüning

soit 0,45% des voix. Un deuxième tour est nécessaire, le 10 avril. Cette fois Hindenburg obtient 52,93 des suffrages, Hitler 36,68% et le communiste Thaelman un peu plus de 10%. Le fait que Hitler ait obtenu 13 417 000 voix, contre 11 338 000 au premier tour, rassure Goebbels. Ce n'est pas la victoire certes, mais la confirmation de la popularité du chef du parti.

L'agitation n'en continue pas moins. Aussitôt après sa réélection Hindenburg, non sans avoir beaucoup hésité, interdit la S.A. qui compte alors 400 000 membres. Au Reichstag, le ministre de la *Reichswehr*

Le 30 mai 1932, Brüning, harcelé de toutes parts, démissionne avec son gouvernement. C'est le riche industriel Franz von Papen qui lui succède. Il se situe à l'extrême-droite et constitue ce qu'on a nommé le « cabinet des barons » car huit ministres sur onze sont nobles. Le 16 juin, l'interdiction de la S.A. est levée. Infatigable, Goering a travaillé les membres du gouvernement et leur éminence grise, le général von Schleicher, pour arriver à ce résultat. Aussitôt, les violences reprennent. En un mois, dans des affrontements de rue, il y a 99 tués et 1125 blessés.

## La ville natale de Goebbels entre réprobation, adoration et expiation

Joseph Goebbels a souvent souligné, entre autres en parlant de sa mère, combien sa ville natale de Rheydt, située aujourd'hui dans le Land de Nordrhein-Westphalen et constituant un quartier de Mönchen-Gladbach, s'était montrée scandalisée par sa carrière politique à ses débuts, avant la prise de pouvoir, et par sa vie dissolue. Mais avec l'accession de Hitler à la Chancellerie et la désignation de Goebbels au poste de tout puissant ministre de la propagande, l'attitude de ses concitoyens se modifiera radicalement. Le 23 avril 1933, ils lui feront un accueil triomphal, d'autant plus qu'il annoncera la dissolution de l'union, impopulaire, avec la ville de Mönchen-Gladbach. Le 1<sup>er</sup> août, il recevra la bourgeoisie d'honneur et la Dahlemer Strasse, où est située la maison familiale, deviendra la « Joseph-Goebbels Strasse ».

Le 1<sup>er</sup> mars 1945, la 115<sup>e</sup> division d'infanterie américaine occupe la ville sans combattre. Dans son *Journal*, Goebbels laisse libre cours à son indignation, d'autant plus qu'un drapeau blanc a été arboré à une des fenêtres de la maison paternelle, qui de nos jours existe toujours. Quatre jours plus tard la « Joseph-Goebbels Strasse » redevient la Dahlemer Strasse. De même, le « Adolf Hitler-Platz » ou la « Horst Wessell Strasse » retrouvent leurs anciens noms. La bourgeoisie d'honneur est bien entendu retirée au défunt Goebbels et, dans un ouvrage récent, consacré aux célébrités de Rheydt-Mönchengladbach, le nom de Goebbels n'est même pas mentionné. *Sic transit gloria mundi !*



**Le dernier Chancelier de la république de Weimar : le général von Schleicher. Dans sa volonté de contrôler le NSDAP, Schleicher choisit de soutenir les frères Strasser et d'attirer le soutien de leurs fidèles. C'est un échec. Hitler sort vainqueur du duel qui l'oppose aux frères Strasser. Schleicher donne sa démission en décembre 1932.**

Le 24 avril 1932, lors du renouvellement du Landtag de Prusse, les nationaux-socialistes récoltent 8 millions de voix, 37% des suffrages et le nombre de leurs députés passe de 9 à 162 mais ils manquent la majorité absolue de 9 voix, ce qui provoque à nouveau une grave crise. Partout ailleurs, ils ont également remporté des succès : en Bavière, au Wurtemberg, à

**C'est Hermann Goering qui parvient à faire lever l'interdiction des SA au prix d'un énorme travail de sape mené grâce à l'appui du général von Schleicher. En août 1932 il devient président du Reichstag. Bénéficiant de nombreux appuis dans les plus hautes sphères de la société allemande, Goering parvient à pousser Hindenburg à nommer Hitler à la chancellerie suite à la démission de von Schleicher.**



Anhalt, à Hambourg et, un peu plus tard, en Hesse et à Oldenburg. Le 4 juin 1932, le Reichstag est à nouveau dissous et Goebbels, qui doit remettre en marche l'énorme machine de la propagande se retrouve une nouvelle fois en première ligne. Le 1<sup>er</sup> juillet, il note : « On doit liquider le travail debout, en marchant, dans une voiture, dans un avion. On mène les entretiens les plus importants dans les escaliers, dans les allées, devant les portes, dans la voiture qui mène à la gare. On a tout juste le temps de se ressaisir. Des trains, des autos, des avions nous transportent à travers toute l'Allemagne. Une demi heure avant le début de la manifestation, on arrive dans une ville, et même parfois plus tard, puis on monte à la tribune et on parle ».

**Goering, Goebbels et Hitler entourés de SA lors d'une manifestation publique, en fait, une démonstration de force du NSDAP. Si Goering parvient à autoriser de nouveau les SA, c'est Goebbels qui s'occupe de la mise en scène, des défilés et de la propagande.**



Lors de la victoire du 30 janvier 1933, Goebbels a ces mots : « ce que nous ressentons est indescriptible. On ne sait pas s'il faut rire ou pleurer ». En réalité, Goebbels est déçu car il n'obtient aucun portefeuille ministériel. Une nouvelle bataille électorale est donc nécessaire.

Comme ces jeunes SA photographiés pour les besoins de la propagande, Goebbels est fasciné par Hitler. Il devient son conseiller privilégié. Goebbels, qui se sent à l'écart au sein du parti, peut compter sur le soutien indéfectible du Führer.



Le métier n'est d'ailleurs pas sans risque car les nationaux-socialistes ne sont pas considérés par tous comme des messies et des rédempteurs. Un soir, Goebbels arrive à Rheydt, sa ville natale, dans une ambiance oppressante. « La populace occupe la rue. Mais il fait déjà sombre et c'est pourquoi nous arrivons à passer. La commune a placardé des tracts illégaux, qui proclament que nous nous n'en sortirons pas vivants. »

Le jour suivant, la situation est tout aussi menaçante : « Devant l'hôtel, la populace hurle. La police refuse d'intervenir. Ce n'est pas sa tâche d'offrir une protection à des politiciens de l'opposition [...] Je dois quitter mon logement comme un grand criminel. Poursuivi par des insultes, par des lazzis, par des injures, recevant des pierres et couvert de crachats. » Toutefois, inébranlable et courageux — il faut le reconnaître — il poursuit sa tâche et attire de plus en plus les masses : le 27 juillet, 180 000 personnes viennent l'écouter dans un stade. Le résultat de ces élections couronne ses efforts. Les nationaux-socialistes doublent le nombre de leurs voix au Reichstag et obtiennent 230 sièges, suivis des socialistes avec 133 députés et 89 pour les communistes à la troisième place. Les petits partis sont balayés. Goebbels proclame quelques jours plus tard que l'heure de gouverner est venue pour les nationaux-socialistes. Jamais un parti n'avait connu un tel succès. Seuls les communistes pourraient faire pencher la balance, mais personne n'en veut.

## La roue du pouvoir tourne

Le 5 août 1932, le *Völkischer Beobachter* réclame pour le parti national-socialiste le gouvernement du Reich. Von Papen essaye de manœuvrer en proposant à Hitler la vice-chancellerie et Hindenburg reçoit Hitler, Goering et Goebbels. Il repousse l'exigence de Hitler concernant la formation d'un gouvernement et le met en garde contre une tentative violente de prise de pouvoir : « Monsieur Hitler, dans ce cas je tire ». Le désarroi est grand parmi les nationaux-socialistes mais Goebbels ne se laisse pas décourager et proclame sa foi dans le Führer : « Sans Hitler, l'Allemagne aurait sombré depuis longtemps dans le maelstrom de l'anarchie ! » Pourtant, il faut se soumettre aux règles du parlementarisme, bien qu'agonisant. Le 30 août 1932, Goering est élu président du Reichstag. Le

## L'incendie du Reichstag

Le 27 février, Goebbels écrit dans son Journal :  
« A 9 heures du soir, le Führer arrive pour le dîner. Nous faisons de la musique et discutons. Brusquement un coup de téléphone : Le Reichstag brûle ! Je tiens la nouvelle pour une folle histoire et je refuse de la communiquer au Führer. Je m'informe de tous les côtés et j'obtiens la terrible confirmation : C'est exact. De hautes flammes s'échappent de la grande coupole. On a mis le feu ! J'informe aussitôt le Führer et nous dévalons à 100 à l'heure [...] vers le Reichstag. Tout le bâtiment est en flammes. En route, nous tombons sur Goering, von Papen est aussi présent. Sans aucun doute la Commune entreprend ici une ultime tentative de semer le désordre par l'incendie et par la terreur afin de s'emparer du pouvoir dans la panique générale. »

La réaction est rapide et brutale. Goering qui exerce comme ministre de l'Intérieur par intérim, alarme la S.A., fait arrêter les fonctionnaires du parti communiste et des milliers d'autres opposants. Goebbels se rend avec Hitler à la rédaction du *Völkischer Beobachter* où ils rédigent leurs éditoriaux. Goebbels saisit immédiatement l'occasion pour mobiliser les électeurs dans un article de l'*Angriff* : « Ou bien l'Allemagne se noie dans un flot de larmes et de sang ou bien la nation permet à Hitler de mettre fin, rapidement mais brutalement, au cauchemar rouge. Hitler veut agir. Donnez-lui en la possibilité. Défoncez les portes le 5 mars pour que les porte-drapeaux de la nation puissent faire flotter nos bannières dans le nouveau Reich. »

loup dans la bergerie ne tarde pas à dissoudre le Reichstag. Apparemment un mauvais calcul : aux nouvelles élections, les nationaux-socialistes perdent deux millions de voix, soit 34 députés, mais n'en demeurent pas moins le premier parti du pays et du Reichstag. Toutefois, des observateurs étrangers, qui prennent leurs désirs pour des réalités, s'emballent. Un Britannique écrit : « Il n'est pas invraisemblable que Hitler finisse sa carrière comme vieillard dans un village bavarois qui, le soir, devant une bière, racontera à ses proches comment, une fois, il aurait presque renversé le Reich. » Mais la roue du pouvoir continue de tourner. Le général von Schleicher, qui ne manque pas d'intelligence, doublée d'une bonne dose de perfidie et d'un sens remarquable de l'intrigue, parvient à convaincre certaines fractions qu'il est l'homme de la situation. Etant parvenu à discréditer von Papen aux yeux de Hindenburg, il va devenir, le 2 décembre 1932, le dernier chancelier de la république de Weimar. « Je ne lui donne pas deux mois » prophétise Goebbels. Le général pense pouvoir profiter d'une scission du NSDAP et rallier derrière lui les partisans des frères Strasser. Gregor rompt avec Hitler qui, à son tour, le démet de toutes ses fonctions. Les grands du parti se rangent derrière leur Führer. Strasser est isolé et Schleicher, voyant que sa manœuvre a

échoué, offre sa démission. Dans un premier temps, Hindenburg, auquel on propose de s'adresser à Hitler pour former le nouveau gouvernement, ne se montre guère enchanté de voir « ce caporal autrichien devenir chancelier du Reich ». Mais Goering s'agite beaucoup dans les coulisses pour le faire changer d'avis.

Le 30 janvier dans la matinée — l'Allemagne compte à ce moment-là 6 millions de chômeurs — Hitler et von Papen, qui assumera les fonctions de vice-chancelier, prêtent serment et présentent à Hindenburg leur gouvernement. Il ne comporte que deux nationaux-socialistes, Wilhelm Frick comme ministre de l'intérieur et Goering, ministre sans portefeuille, le reste étant des conservateurs. Quant à Goebbels, on lui a promis un poste après les prochaines élections. Trois jours après l'assermentation de Hitler, il note dans son *Journal* : « Le parti a remporté une grande victoire. Mais elle ne suffit pas ! Nous avons un gouvernement, nous avons un programme, nous

**La passation de pouvoir et la mort de Weimar : le vieux maréchal von Hindenburg dans son uniforme, félicite le nouveau Chancelier Hitler. Pour autant, la partie n'est pas encore totalement gagnée par les nazis qui ne disposent pas de la majorité absolue au Reichstag.**





Archives photos P. Tiquet

**Hitler, Goebbels et von Blomberg en discussion. A propos de la victoire des nazis, Goebbels écrira quelques temps plus tard : « Nous entrerons dans l'Histoire comme les plus grands hommes d'État de tous les temps. Ou comme les plus grands criminels ».**

*avons la volonté de reconstruire, mais ce qui nous manque encore, c'est la toute grande, l'écrasante confiance, du peuple allemand.* » Effectivement, le parti de Hitler ne dispose pas de la majorité au Reichstag. Il faut par conséquent la conquérir avec de nouvelles élections, fixées au 5 mars et, au préalable, à nouveau dissoudre le Reichstag.

## Le pouvoir absolu

Le responsable de la propagande du NSDAP déploie toutes son énergie, plus que jamais. Tous les soirs la radio retransmet un discours d'Hitler. Le 5 mars ce dernier obtient 44% des voix, le meilleur score jamais obtenu. Avec le *Deutsch Nationale Volkspartei*, le parti conservateur, le NSDAP obtient 52% des mandats. Oubliant que son parti n'a pas toujours obtenu la majorité absolue, Goebbels exulte toutefois : « *Victoire sur victoire, fantastique et incroyable, Mais que signifient encore*

**Janvier 1933, les vainqueurs se rassemblent : von Papen, vice-Chancelier, le général von Blomberg chargé de la protection d'Hitler et qui sera obligé de démissionner en 1938 suite à une « affaire de mœurs », Adolf Hitler et Joseph Goebbels.**

*les nombres ? Nous sommes les maîtres dans le Reich et en Prusse, tous les autres sont battus, écroulés sur le sol.* »

Hitler tient sa promesse et Goebbels va avoir son ministère. Il aurait voulu qu'il prenne le nom de Ministère du Reich pour la Culture et l'instruction populaire mais Hindenburg, puis Hitler, s'y opposent car le vieux maréchal, qui éprouve une véritable aversion à l'égard de Goebbels, ne veut pas que ce dernier ait la haute main dans les affaires scolaires et religieuses, ce qui entrerait dans ses attributions. Il devient donc le Ministère du Reich pour la Propagande et l'instruction populaire et s'installe dans un des plus beaux palais de la ville. Goebbels, bien entendu, ne va pas manquer l'occasion d'organiser des fêtes grandioses pour célébrer l'accession de son maître à la chancellerie.

Le 21 mars 1933, le nouveau Reichstag se constitue dans l'église de la garnison de Potsdam, où le grand Frédéric est enterré. C'est une manière comme une autre de montrer que le national-socialisme s'inscrit dans la tradition prussienne, en oubliant que son chef est né dans cette Autriche qui a précisément combattu avec acharnement, dans les siècles passés, la monarchie des Hohenzollern. Goebbels fait imprimer des cartes postales sur lesquelles on voit, côte à côte, Frédéric le Grand, Bismarck, Hindenburg et Hitler, avec l'inscription : « *Ce que le roi a conquis, ce que le*



Archives photos P. Tiquet

Mai 1933, le Chancelier Hitler parade avec le maréchal-président von Hindenburg. A cette date le parti nazi est tout puissant. Hitler vient en effet de gagner les élections de mars qui lui donnent une majorité au Reichstag. Surtout, il a réussi à s'arroger les pleins pouvoirs.



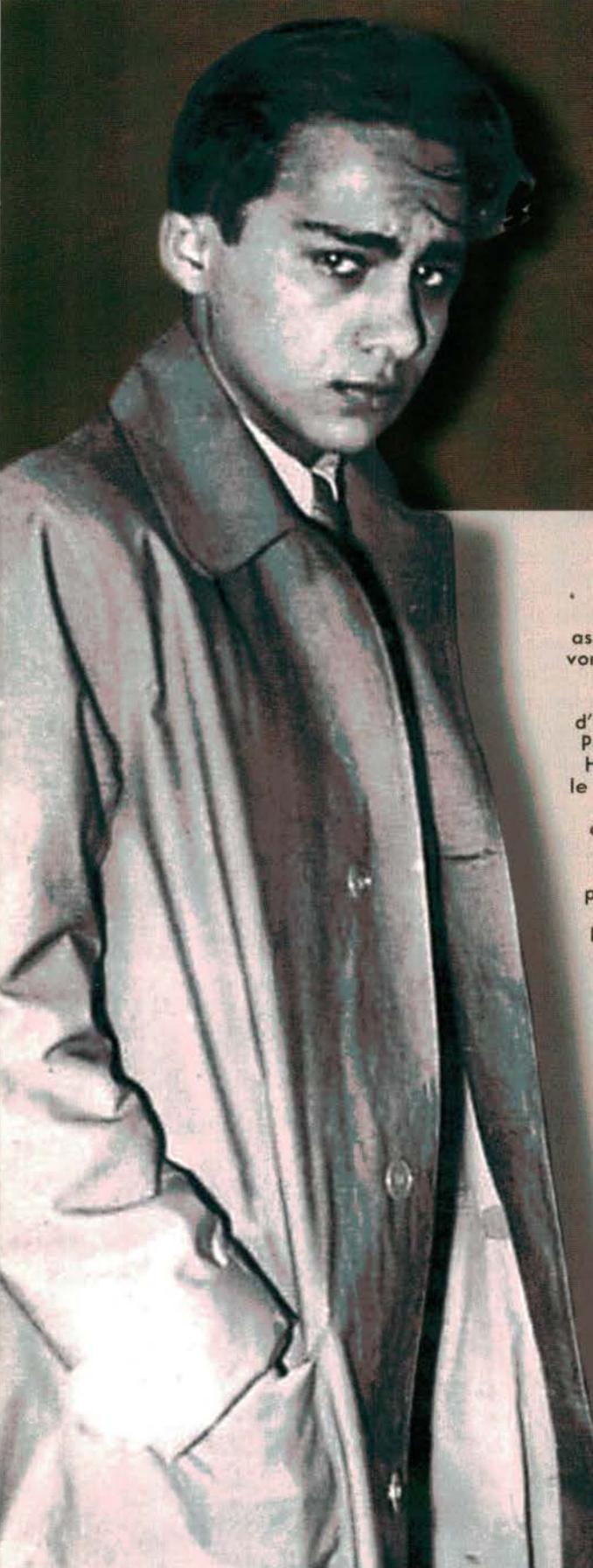
prince a formé, ce que le feld-maréchal a défendu, c'est le soldat qui l'a uni et sauvé ». Le 20 avril, Hitler fête son 44<sup>e</sup> anniversaire, événement que Goebbels va transformer en véritable fête nationale. Trois jours plus tard le Chancelier et son ministre de la propagande s'envolent pour Cologne et de là gagnent en voiture Rheydt, la ville natale de Goebbels, qui est couvert d'honneur. Goebbels les accepte mais, comme il dit pour sa mère : « Pendant des années elle a été diffamée dans cette petite ville, accablée sous les ragots et poursuivie et elle en a souffert infiniment. C'est une torture pour une vieille femme d'avoir durant des années subi l'apitoiement et l'indignation en raison du fils qui a mal tourné, qui est sur un pied de guerre avec l'Eglise, l'Etat et la société. C'est pour cette raison que je suis venu à Rheydt, pour lui montrer que tout ce qu'elle a vécu durant d'innombrables jours à cause de moi et à cause de notre combat n'aura pas été vain. »

Le 21 mars 1933 Goering ouvre la séance plénière du Reichstag à l'opéra Kroll, choisi pour remplacer le bâtiment incendié. Deux jours plus tard, Hitler s'arroge les pleins pouvoirs qui lui permettent de décréter des lois sans l'appui du parlement. Seuls les socialistes s'y opposent. Le *Völkischer Beobachter* annonce triomphalement : « Le Reichstag donne le pouvoir à Adolf Hitler. » Et Goebbels de commenter : « Nous ne prenons pas plus que ce que nous pouvons digérer. Mais ce que nous pouvons digérer, nous le prenons morceau par morceau et ainsi, dans quelques mois, nous aurons ingurgité la totalité du Reich. » ■

Séance du Reichstag à l'opéra Kroll : les nazis saluent leur Führer. Les pleins pouvoirs acquis, plus rien ne semble pouvoir arrêter Hitler. Goebbels, véritable « incendiaire » a largement contribué à la victoire des nazis.



# Goebbels



*« Notre but est d'anéantir les juifs. Que nous gagnions la guerre ou que nous la perdions, c'est là l'objectif que nous remplirons. Si l'armée allemande était contrainte de reculer, alors elle éliminerait jusqu'au dernier juif survivant sur son chemin ».*

Goebbels, 1943.

• Herschel Grynszpan assassine Ernst vom Rath, alors secrétaire à l'ambassade d'Allemagne à Paris en 1938. Hitler élèvera le titre de vom Rath à celui de conseiller pour donner un caractère plus politique à l'attentat. D'après Otto Abetz, vom Rath n'était pas un national-socialiste.

**L**e 7 novembre 1938 à Paris, un juif de 17 ans d'origine polonaise, Herschel Grynszpan, tire sur le secrétaire de légation Ernst vom Rath et le blesse grièvement.

## La Nuit de cristal

Deux jours plus tard, à Munich, devant une assemblée nombreuse qui commémore le putsch de novembre 1923, Goebbels monte à la tribune et annonce que le diplomate vient de succomber à ses blessures.

« L'Allemand vom Rath était le représentant du peuple allemand, le juif Grynszpan était le représentant des juifs. Les juifs, par conséquent, ont tiré à Paris sur le peuple allemand [...] Où se trouvait Grynszpan ces trois derniers mois ? Qui l'a entretenu ? Qui lui a fourni un faux passeport ? Qui lui a appris à tirer au pistolet ? Il ne subsiste aucun doute qu'il a été caché par une organisation juive et qu'il a été systématiquement préparé à son acte. » Mais la colère populaire, ajoute-t-il, est en train d'éclater. Les responsables présents comprennent et quittent aussitôt la salle pour organiser et diriger cette « colère populaire ». Un gigantesque pogrom va s'abattre sur l'Allemagne et l'Ostmark, la défunte Autriche annexée depuis mars 1938. 197 synagogues sont incendiées, des dizaines endommagées, des milliers de commerces pillés, 91 juifs tués, des centaines arrêtés.

DR

# et l'antisémitisme

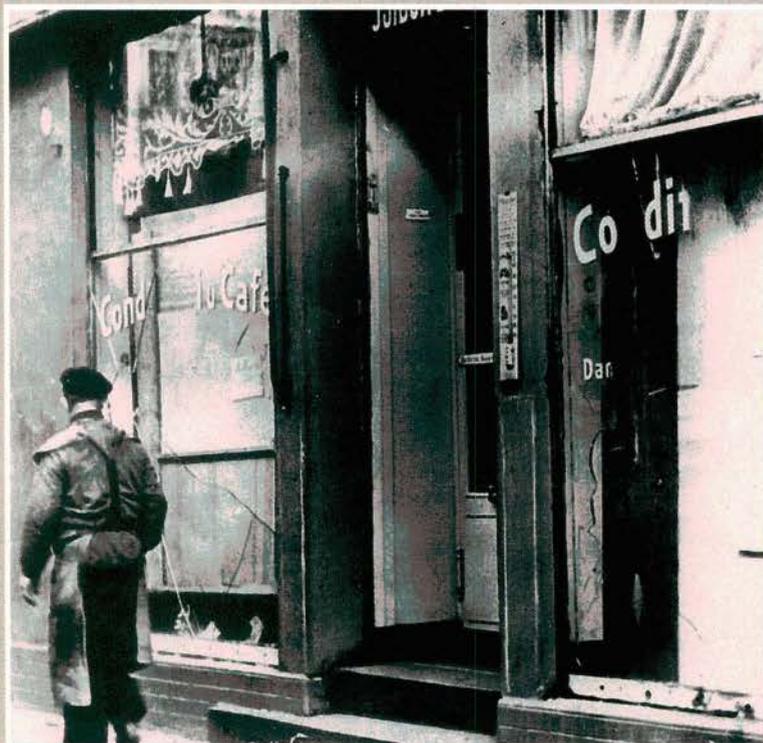


Un SA monte la garde devant un magasin marqué de l'étoile de David. Déjà latent dans les années trente, l'antisémitisme adopte son caractère politique avec les lois raciales de Nuremberg de 1935 qui ostracisent complètement les juifs de la société allemande.

*dans une colère noire. Ces maudits imbéciles. Ils me demandent de réaliser un plan quadriennal. Je dois rassembler chaque vieux seau et chaque vieux journal allemands et puis une bande de voyous arrive et détruit en une nuit des valeurs pour des millions. »* Comme pour se faire pardonner par ses collègues, Goebbels en rajoute encore en ce qui concerne son antisémitisme. Dans une discussion à propos des juifs, le 12 novembre, il propose de fermer les synagogues, de les détruire et de les remplacer par des parkings, de dissoudre les communautés juives, d'interdire aux juifs la fréquentation des théâtres et des cinémas, de leur défendre de se promener dans la « forêt allemande ». L'idée qu'un juif et un aryen puissent partager le même wagon couchette lui est proprement insupportable. Mais il va plus loin encore : il exige que sa femme Magda rende un service de table qu'elle vient d'acheter lorsqu'il apprend que la maison qui l'a fabriquée et pour 1/14<sup>e</sup> en mains juives ! Et lorsque cette dernière lui demande ce qu'il ferait si une de ses filles épousait un juif, il répond : « Elle ne serait plus ma fille ».

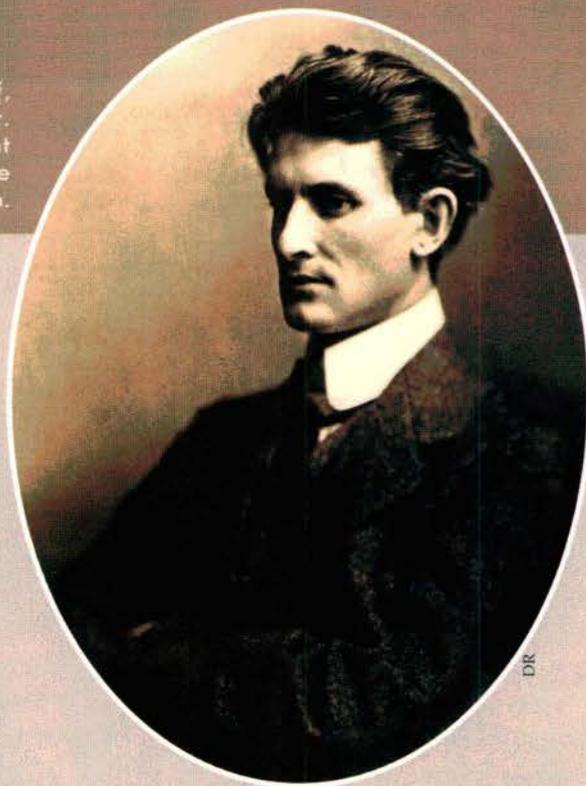
## Qui a donné l'ordre ?

Goebbels maintient la thèse de la colère spontanée et nie avoir organisé les pogroms. S'il l'avait fait, dit-il, ce n'est pas quelques milliers d'incendiaires et de pilleurs qui seraient descendus dans les rues mais des centaines de milliers. Mais des témoignages accablent le ministre de la propagande. Des responsables, pourtant peu susceptibles de philo-Semitismisme, condamnent ce qu'ils considèrent comme un acte économiquement imbécile. Himmler : « L'ordre est venu de la direction du ministère de la propagande et je suppose que c'est Goebbels, avec sa soif de pouvoir et sa tête creuse, qui a organisé cette action [...] Les petites gens de Berlin ont pu se rééquiper correctement. Vous auriez dû voir comment ils en ont profité. Des fourrures de dames, des tapis, des étoffes précieuses, tout était gratuit. Les gens étaient enthousiasmés. » Quant à Goering, il écume : « Cela m'a mis



L'assassinat du conseiller vom Rath à Paris est un prétexte pour les nazis qui déclenchent un déchaînement de violence contre les juifs. Les magasins sont saccagés dans la nuit du 9 au 10 novembre 1938. Cet épisode est connu sous le nom de Nuit de cristal ou Nuit des verres brisés.

Le poète et historien de la littérature Friedrich Gundolf, de son vrai nom Friedrich Leopold Gundelfinger. Goebbels suit ses cours à l'université d'Heidelberg durant les années vingt. Goebbels devient antisémite à partir de 1925, date à laquelle il devient Gauleiter de Berlin.



DR

## La duplicité de Goebbels

On ne naît pas antisémite, on le devient, comme dans le cas de Hitler, Himmler ou Goering. Il en est allé de même pour Goebbels. Ce catholique fervent, qui s'est progressivement détaché de sa religion, (pour la première fois en 1919 il ne va plus à la messe de minuit) aborde initialement le problème du judaïsme sous l'angle philosophique. Il considère que les juifs sont les porteurs du matérialisme et qu'à ce titre ils menacent l'héritage spirituel de la civilisation occidentale. Toutefois, il déclare qu'il faut se défier d'un « antisémitisme exagéré » « *Ce n'est pas par l'insulte, par la polémique ou même par les pogroms qu'on se débarrassera des juifs. Et même si on pouvait le faire de cette manière, cela manquerait de noblesse et cela serait indigne d'un humain.* » D'ailleurs, à peu près à cette époque lorsque son amie Elisabeth Janke lui révèle qu'elle a du sang juif, il n'y attache aucune importance. A Heidelberg, il suit les cours de Friedrich Gundolf, le célèbre historien juif de la littérature allemande et son directeur de thèse, le baron Max von Waldberg, est également juif.

C'est lorsqu'il est à la tête du *Gau* de Berlin — il a alors lu *Mein Kampf* et est devenu proche de Hitler — que son antisémitisme va, si on peut dire, « prendre forme ». Mais à cette époque c'est la lutte contre les « rouges », la lutte pour imposer le parti national-socialiste qui, de loin, occupe la première place. Parfois, dans les rassemblements qu'il organise, le thème du juif apparaît. Ainsi pour une manifestation du 4 mai 1927 on peut lire sur les affiches rouge sang : « *Peuple en détresse, qui va nous sauver ? Jakob Goldschmidt ?* », Jakob Goldschmidt étant un des plus grands banquiers juifs de l'Allemagne d'alors. Ou bien, dans un numéro du *Völkischer Beobachter*, le

journal du parti, il raconte, en parlant de lui à la 3<sup>e</sup> personne, comment, pris d'une inspiration soudaine, il a demandé à son « camarade chauffeur » d'arrêter la voiture. Il s'aperçoit alors que quatre boulons sur cinq de la roue gauche arrière ont été enlevés. Commentaire : « *C'est ainsi que combattent les juifs et leurs valets !* » Il va également s'en prendre violemment au vice-chef de la police berlinoise, Bernhard Weiss. Il l'affuble du prénom « Isidore » et l'accable de ses sarcasmes et le fait caricaturer : « *L'occasion était trop belle pour la laisser échapper. Imaginez : un juif, petit, avec un gros nez dans une telle position. Nos caricaturistes n'en finissaient plus de s'occuper de lui.* »

## « Qui est juif, c'est moi qui le décide » (Goebbels)

Désormais, la machine est lancée et ne va plus s'arrêter. La violence antisémite des articles ne cesse de croître : « *Les jeunes filles allemandes sont contraintes à s'engager sur la voie du vice et le juif s'empare en souriant de cette marchandise à bas prix.* » (28 novembre 1927) ou « *Le juif est le*



© Lite

Himmler (de dos), Goebbels et Hitler lors d'une journée du sport en 1938. Qui a donné l'ordre de la Nuit de cristal ? Tous les regards se portent vers Goebbels et son ministère de la Propagande. Himmler reproche à Goebbels d'avoir agi de sa propre initiative, sans recevoir d'ordre ; Goering pour sa part, trouve cette acte « imbécile » eu égard aux énormes pertes financières qu'il a engendrées.



L'inspecteur de la Luftwaffe Erhard Milch (au centre) est accusé par de nombreux nazis d'avoir du sang juif (fait qui n'est pas avéré). Mais le régime s'arrange avec l'antisémitisme. Goebbels donnera 320 autorisations de travail à des artistes juifs. La Wehrmacht également « aryanisera » des soldats juifs.

démon incarné de la chute. Dès qu'il renifle l'ordure et la pourriture, il sort de son repaire et se lance dans son abattage rituel criminel contre les peuples. » Après l'occupation de la Pologne par la Wehrmacht, Goebbels se rend dans le *Generalgouvernement* pour contempler ce « morceau raté d'Asie ». Il inspecte les quartiers juifs de Varsovie et de Lodz, pour lui les choses sont définitivement claires : « Ce ne sont plus des êtres humains, mais des bêtes. Par conséquent ce n'est plus une tâche humanitaire, mais chirurgicale. Il faut entreprendre ici des coupes, et des coupes radicales. Sinon l'Europe va périr de la maladie juive. » Et ainsi de suite, fortissimo, jusqu'à ces notations du *Journal* du 27 mai 1942 : « On utilise un procédé barbare qu'on ne peut décrire plus en détail et il ne reste plus grand'chose des juifs [...] On inflige aux juifs un châtement qu'ils ont pleinement mérité [...] Dans ce domaine on ne peut se laisser emporter par le sentimentalisme [...] Dieu merci, nous avons maintenant, dans la guerre, toute une série de possibilités qui nous seraient refusées en temps de paix. Nous devons les utiliser. » Quelques semaines auparavant, il avait plaidé pour une accélération de l'extermination des juifs avec « une froide brutalité » afin de rendre un inestimable service à l'humanité qu'ils tourmentent depuis des millénaires. « Cette racaille doit être éradiquée. Sans cela, il est impossible de rendre la paix au monde. » D'ailleurs lui-même n'hésite pas à intervenir directement. Après l'attentat contre le S.S. Heydrich à Prague, il ordonne l'arrestation de toute un groupe de juifs berlinois. « Je n'ai pas envie de prendre dans le ventre une balle tirée par un juif oriental de 22 ans : Je préfère

dix juifs dans un camp de concentration ou sous terre qu'un seul en liberté. » Lorsqu'il apprend qu'Heydrich n'a pas survécu à ses blessures, il donne l'ordre d'exécuter 152 juifs berlinois sur les 500 arrêtés. Mais rien n'atteste mieux du caractère tortueux et complexe de Goebbels que le fait que, sous son « règne », il a accordé 320 autorisations spéciales de travail à des artistes juifs. Une anecdote, d'ailleurs, explique cette attitude : à un membre zélé du parti qui lui signale que Erhard Milch, feld-maréchal de la Luftwaffe et inspecteur de cette arme, a du sang juif, il aurait répondu : « Qui est juif dans le Reich, c'est moi qui le décide. »

On constate la même animosité verbale à l'égard de l'Eglise catholique, dont il s'était détaché durant ses années d'études. Dès 1935 il l'attaque avec une violence inouïe, en utilisant d'ailleurs tous les clichés de l'anticléricalisme classique. Prêtres homosexuels, moines lubriques, orgies dans les couvents, etc. Le 28 mai, à Berlin, dans l'immense *Deutschlandshalle*, il s'adresse au public « en père de famille dont les innocents enfants » ont tout à craindre de « la peste sexuelle en soutane ». Mais ce genre de campagne s'avéra contre-productive et coûta de nombreux sympathisants potentiels au parti dans les régions catholiques, comme la Rhénanie natale de Goebbels ou la Bavière.

Lors de ses discours, Goebbels déverse des flots de propos haineux contre les juifs. Mais très vite, le maître de la propagande va se déchaîner contre les Églises, et notamment l'Église catholique qu'il accusera de tous les maux, de tous les vices.





# L'orateur et l'homme des médias

**A**ussitôt installé dans son palais historique de la Wilhelmplatz, Goebbels décide d'en modifier complètement l'architecture d'intérieur. « Il faut d'abord envoyer des maçons et des déménageurs dans ces pièces ; il faut qu'ils enlèvent le stuc des murs, qu'ils arrachent les lourds rideaux poussiéreux en pluche afin que le soleil puisse à nouveau pénétrer par les fenêtres. » Lorsque les vieux fonctionnaires qui se trouvent encore là protestent et refusent d'exécuter le travail, il fait appel à des S.A. Quant à ceux que continuent de protester, il les renvoie. A l'un d'eux qui lui déclare qu'il pourrait aller en prison en raison de son comportement, il répond : « Bouge-toi, mon bon vieux ! Et si la nouvelle ne t'est pas encore parvenue, je t'annonce solennellement que l'Allemagne est en train de faire la Révolution. »

## Orateur aux multiples talents

Si Goebbels est arrivé à ce zénith de sa carrière, il le doit, entre autres, à diverses qualités (ou défauts, au choix) comme la ténacité, la rapidité de ses réactions, son intelligence, sa duplicité, son courage physique, son cynisme, son amoralité, sa brutalité, etc. Mais s'il est parvenu à entraîner les foules et à se faire connaître de l'Allemagne entière, et même de l'Europe, c'est d'abord en raison de ses talents d'orateur.

Les films d'actualité dont les images ont été généralement soigneusement sélectionnées, avant et pendant la guerre, pour les besoins de la propagande

**Avec Hitler, Goebbels est l'un des meilleurs orateurs du NSDAP. Ses talents de tribun le font connaître dans toute l'Allemagne et même au-delà, dans toute l'Europe. Durant ses discours, il joue sur toute une palette de sentiments, de comportements. Il peut ainsi se faire dompteur de foule ou ensorceleur des masses, comme lors de son célèbre discours sur la guerre totale au Sportpalast de Berlin en 1943.**



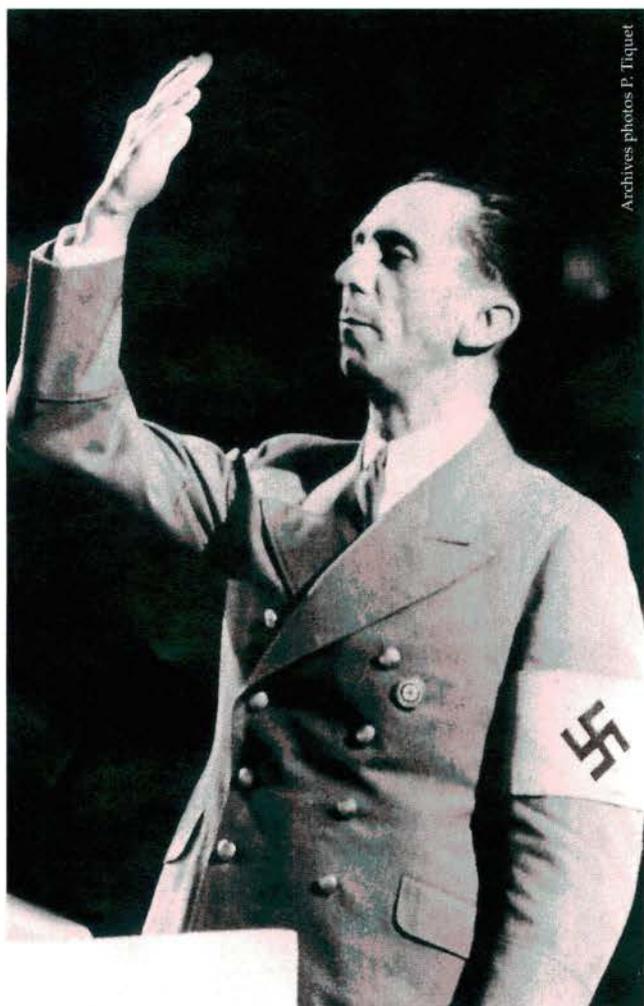
# La nazification de la culture

*« Là se trouve le secret de la propagande : il faut imprégner des idées de la propagande celui qu'on veut influencer sans même qu'il s'en rende compte. Bien entendu nous poursuivons un dessein mais ceux qui le réalisent n'en ont absolument pas conscience ».*

Goebbels, discours devant les responsables de la radio, 1933.



Deux images, deux périodes, mais le même propagandiste, le même orateur. On a longtemps cru que les interventions de Goebbels étaient largement dominées par l'improvisation. Il n'en est rien. Goebbels note toutes les phases de ses discours, les élévations de la voix, les moments plus calmes et les violentes diatribes. Il en est de même pour ses gestes. Tout comme Hitler, il s'exerce devant un miroir pour évaluer l'impact du geste et de la parole.



Archives photos P. Tiquet



des démocraties occidentales, nous le montrent en général écumant et hurlant sur une tribune, brandissant une main menaçante, sorte de nabot imprécateur. Or, si l'on contemple ces films dans leur totalité, et on en a pour des heures, on s'aperçoit que la réalité est infiniment plus complexe car Goebbels dispose de nombreux registres qu'il s'entend à mettre en œuvre avec un à-propos et un art consommés.

Comme un grand compositeur, il passe du majeur au mineur, du pianissimo à l'allegro puis au fortissimo. Il peut se faire insinuant, convainquant, dialecticien, enjôleur avant de se déchaîner puis de retrouver une tonalité apaisée. Parfois, il cherche à convaincre et développe des arguments, parfois il a recours à l'ironie cinglante pour ridiculiser un adversaire, parfois il évoque des faits, parfois il esquisse, parfois il menace.

Le 8-9 de la Wilhelmplatz à Berlin, siège du ministère de la Propagande. C'est au cœur de ce palais, remanié pour plus de fonctionnalité, que Goebbels s'entoure de jeunes diplômés du parti nazi, qu'il répartit en départements avec comme mot d'ordre : « Il nous faut travailler les masses au corps jusqu'à ce qu'elles soient nos esclaves ».

Archives photos P. Tiquet



*« En général le public n'a aucune idée du labeur déjà fourni par l'orateur durant la journée, avant de prononcer son discours le soir. Il se montre injuste à son égard s'il manifeste des signes de fatigue ou s'il n'est pas tout à fait en forme. Il déplore que ses mots d'esprit ou la force de ses expressions n'atteignent pas des sommets. Pendant ce temps, l'orateur lutte avec la chaleur, avec la parole, avec la logique de la pensée, avec une voix de plus en plus rauque, avec les pièges d'une mauvaise acoustique, avec l'air vicié émanant de dizaines de milliers de personnes pressées les unes contre les autres. Et le lendemain un journaliste pédant constate que, malheureusement, l'orateur n'avait pas la fraîcheur habituelle. Et quand le discours est terminé, on se trouve dans l'état de celui qui sort d'un bain complètement habillé ».*

Joseph Goebbels.

Rien ne serait plus faux que de croire que ses discours sont des improvisations. Les notes qu'il a laissées nous montrent qu'il les a soigneusement préparés, sachant parfaitement quand il faut hausser le ton, le baisser, faire une pause. Il a également à sa disposition toute une série de gestes — soigneusement étudiés devant le miroir — qui selon les besoins, soulignent et amplifient ses propos. Goebbels, comparant ses talents oratoires avec ceux d'Hitler, parle pour ce dernier d'un discours du sentiment et de la spontanéité, alors que lui-même se considère comme un orateur obéissant à la réflexion et à la rationalité.

Ses discours, en gros, peuvent se diviser en deux catégories : ceux qu'il prononce avant la prise du pouvoir, généralement devant des publics hostiles composés de communistes, de socialistes, de pacifistes qui veulent lui faire la peau et qu'il convient de mater, mater par la violence physique, certes, mais aussi mater par la parole qui chez lui est une forme de violence verbale. C'est là le Goebbels dompteur. Il est d'ailleurs tellement sûr de triompher qu'une interpellation comme celle du pasteur alcoolique, mentionnée plus haut, le désarçonne complètement, mais, en règle générale, la haine ou la contradiction lui permettent de se transcender. Mais il existe une seconde catégorie, celle du Goebbels ensorceleur, qui célèbre une grand-messe devant des milliers de croyants convaincus qui n'attendent qu'une confirmation de leur foi dans le Führer et dans le Reich.

### L'homme de la radio

Lorsque le père de Goebbels acheta en 1925 une radio, ce dernier n'apprécia guère le geste : *« Radio ! Radio ! Radio à la maison. Grâce à la radio l'Allemand oublie son métier et sa patrie. Le nouveau moyen d'embourgeoisement. »* Mais il ne va pas tarder à comprendre qu'elle est aussi un incomparable moyen de propagande qui atteint toutes les couches de la population, même dans les endroits les plus reculés. Ce sont des millions qui vont pouvoir entendre les paroles du Führer et, accessoirement, les siennes. A cet effet d'ailleurs, il utilise dans ses campagnes électorales le disque, avec ses discours gravés, qu'il fait parvenir gratuitement aux Berlinoises possesseurs d'un phonographe.

Le 25 mars 1933, Goebbels réunit tous les directeurs des radios nationalisées l'année précédente, à la



Maison de la Radio de Berlin. *« Nous ne nous dissimulons pas, leur déclare-t-il, que la radio nous appartient, et à personne d'autre ! Et cette radio, nous allons la mettre au service de nos idées et aucune autre idée ne pourra s'exprimer. »* Toutefois, si l'on veut diffuser une massive propagande, il faut qu'il y ait, de l'autre côté, réception. Goebbels va donc charger l'ingénieur Otto Griessing, de la maison Seibt de développer un appareil bon marché, le *Volksempfänger*, le « récepteur populaire », qui, pour la route, a comme pendant la voiture Volkswagen.

Le premier exemplaire de ce V.E. 301, comme le nomment les techniciens, sera présenté à la foire internationale de la radio à Berlin, le 18 août 1933. La version qui se branche sur secteur coûtait 75 RM, celle avec piles 65 RM. Un « petit récepteur allemand » fut également développé que l'on pouvait acquérir pour 35 DM et qui était ainsi l'appareil de radio le meilleur marché du monde. Initialement, les 28 entreprises qui développèrent ces modèles extrêmement simple et qui réduisirent au maximum leur marge bénéficiaire, craignirent un effondrement des ventes



La radio est véritablement l'outil de conquête des nazis. C'est Goebbels qui le premier pense à utiliser ce formidable outil pour toucher les Allemands au cœur de leurs foyers.

## La voix de la nouvelle Allemagne

Dès le début de la guerre, les communiqués de l'Oberkommando de la Wehrmacht viennent s'ajouter aux programmes.

des appareils « classiques ». Mais il n'en fut rien, les ventes stagnant tout au plus. Toutefois, certaines entreprises productrices firent faillite en raison de marges bénéficiaires trop étroites. En 1943, 16 millions d'exemplaires avaient été vendus, ce qui n'était pas une mauvaise affaire pour les finances du Reich car la taxe se montait à 2 RM par mois.

Tout allemand peut désormais devenir possesseur, à bas prix, de cet appareil, « le tabernacle de la culture de masse », comme l'a nommé un historien ou « la huitième grande puissance » selon Goebbels. Il ne va pas tarder à envahir les ménages allemands avec le slogan « Toute l'Allemagne écoute le Führer avec le 'Volksempfänger' » et à y diffuser « la bonne parole ». Mais pas seulement la « bonne parole », car Goebbels n'a pas tardé à comprendre que trop d'idéologie et trop de propagande finiraient par lasser les auditeurs qui risquaient de ne plus écouter les émissions.

Il truffe donc les programmes de concerts classiques, des chansons à la mode, de la musique de danse, de « concert de l'auditeur », d'opérettes, établissant de nouvelles directives.

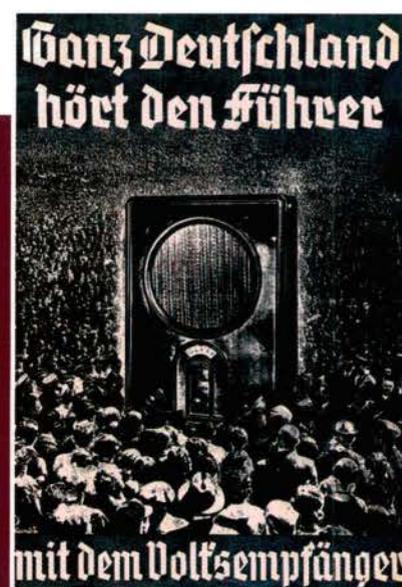
Bien entendu, ceux qui écoutent un poste étranger, la radio suisse ou la BBC par exemple, risquent de graves sanctions, pouvant aller jusqu'à la peine de mort. Durant le cours de la guerre, les émissions « distrayantes » ne cessèrent de se multiplier, car il faut détourner l'attention des auditeurs de ce qui se passe sur les différents fronts.

A partir de 1941, la radio s'engage dans l'Action Frohsinn (Action Gaîté) qui se propose de faire des programmes une « affirmation de vie ». Le 15 juin, Goebbels déclare : « Nous avons besoin, pour faire la guerre, d'un peuple qui conserve sa bonne humeur. » Si des esprits chagrins, si les ennemis de la vraie musique, se plaignent des « braillements qui s'échappent de tous les haut parleurs du pays », ils peuvent aussi entendre « les milliers de bravos qui proviennent du front et des travailleurs. » Goebbels surveille de très près les programmes et communique ses indications à ses collaborateurs, du genre : pas trop de compositeurs « bohémiens » du genre Smetana ou Dvorak, plus de

## Les nouvelles directives

« Le programme de la radio doit être conçu de telle manière qu'il captive encore le goût le plus blasé tout en étant encore compréhensible pour le moins exigeant. Il doit offrir un mélange intelligent et psychologiquement habile de didactisme et de motifs. Mais l'accent doit être mis surtout sur la détente et la distraction, car la grande majorité des auditeurs connaissent une existence dure et impitoyable, dans un combat quotidien qui use les nerfs et épuise les forces et qui, par conséquent, ont le droit de trouver une véritable détente, une véritable distraction, durant les quelques heures de repos et de loisir dont ils jouissent. Il en résulte que ceux qui se nourrissent exclusivement de Kant et de Hegel ne font pas le poids ».

Joseph Goebbels.



Octobre 1938. Le parti nazi distribue gratuitement des centaines de Volksempfänger ou « récepteur du peuple ». De petits modèles sont vendus 35 RM seulement. En 1943, 16 millions d'exemplaires sont vendus.



speakers féminins, moins de ces chants viennois avinés dès dix heures du matin, etc. Si la radio dispose d'une certaine liberté — très relative d'ailleurs — c'est parce que Goebbels considère que les paroles diffusées sur les ondes s'envolent sans laisser de traces.

Le ministre de la propagande manifeste tôt le désir de porter, à l'aide des ondes, la voix de la nouvelle Allemagne loin au-delà des frontières du Reich. Il décide que le globe doit être divisé en six zones (Amérique du Nord, Amérique du Sud, Afrique, Asie orientale, Asie méridionale et Australie). En 1933, le temps des émissions se montait à deux heures, en 1939 il atteint 58 heures hebdomadaires. 26 émetteurs, qui passèrent à 279, diffusent leurs émissions en 53 langues, y compris l'allemand pour la Suisse.

## La presse : une arme de choix

Avec la presse, il en va tout différemment. D'abord parce que les écrits demeurent, ensuite parce que la presse possède une vieille tradition, avec des journalistes remarquables, tradition qui fait complètement défaut à la jeune institution radiophonique.

Durant la lutte pour la prise du pouvoir, la presse nationale-socialiste, si elle s'est distinguée par sa virulence, ne s'est pas signalée par sa qualité, la méthode du « gros bâton idéologique » étant systématiquement utilisée. Une fois au pouvoir, Goebbels comprend qu'il n'est pas possible de détruire d'un coup la presse démocratique, car il ne serait plus rien resté. Il ne veut pas non plus, de but en blanc, indisposer les magnats conservateurs du journalisme qui ne se sont pas montrés défavorables à Hitler. Le changement se fera progressivement, par la modification des rédactions, certains de leurs membres ayant été arrêtés, un grand nombre d'entre eux ayant émigré, certains ayant démissionné mais la majorité s'étant « adaptée ».

Par ailleurs, 1600 journaux et revues « privés » disparaissent entre 1932 et 1934 avec parallèlement une forte baisse des ventes. En 1944, il n'y en a plus que 625. Pour contrôler et influencer ces journaux, Goebbels a plusieurs moyens à sa disposition. Les deux grandes agences de presse allemandes — *Wolff* et la *Telegraphen Union* — fusionnent en un seul organisme, le *Deutscher Nationalbüro* (DNB), qui contrôle et met en forme toutes les informations qui lui parviennent avant de les communiquer aux journaux.

La presse écrite est un autre grand média que sait parfaitement utiliser Goebbels. Les images, soigneusement sélectionnées, relayent les textes qui glorifient le Grand Reich. A partir de 1941 et de l'invasion de l'URSS, les thèmes militaires se multiplient.



Archives photos P. Tiquet

Goebbels surveille avec grand soin le contenu de la moindre dépêche ; chaque article est soigneusement contrôlé par ses services. Le ministre de la Propagande institue une liste d'éléments indésirables qui ne devront plus être publiés, liste qui ne cessera de s'agrandir.



Archives photos P. Tiquet

Le *Schriftleitgesetz* (Loi directrice sur la rédaction) d'octobre 1933 rend le rédacteur en chef, ou l'éditeur dans le cas des livres, directement responsable du contenu de ses publications. Il ne peut donc plus écrire que ce qui est considéré comme « convenable » par le parti. S'il enfreint la règle, il peut être renvoyé, ce qui équivaut à devenir chômeur ou à changer de métier, puisque aucun autre journal n'osera engager ce pestiféré. Il peut être également radié de la liste des journalistes ou recevoir un avertissement qui pourra le conduire dans un camp de concentration s'il passe outre.

## Contrôler les journalistes

De telles institutions rendent la pré-censure comme la censure inutiles. Mais les journalistes et les rédacteurs sont perpétuellement sur la corde raide, à se demander ce qu'ils oseront, ou pas, écrire.

Une feuille viennoise ayant parlé dans sa chronique sportive, une ou deux années après l'*Anschluss* de 1938, d'un match de football ayant opposé « Allemands » et « Viennois », alors qu'il aurait dû parler d'Allemands jouant contre des Allemands, puisqu'il n'existait plus qu'un Reich, Goebbels fit aussitôt renvoyer le journaliste, le rédacteur en chef recevant un sévère avertissement avec une suspension de salaire de dix mois !

Parfois, n'étant pas au courant des changements intimes de la haute politique du Reich, le journaliste commettait, sans le vouloir, la bévue fatale. Le chroniqueur à Moscou du *Deutsche Arbeiter Zeitung*, par exemple, ayant publié une chronique flatteuse sur l'art du ballet soviétique, Goebbels lui fit immédiatement savoir qu'il devait insérer dans les huit jours, dans un journal soviétique, une chronique tout aussi flatteuse, et de même longueur, sur le théâtre allemand. Ce que le journaliste ignorait, c'est que les relations idylliques entre le Reich et l'Union soviétique venaient brusquement de se refroidir. Afin de parer à de tels inconvénients, Goebbels va instituer des conférences de presse qui se tiendront deux fois par jour, à 12 et 18 heures, au ministère de la propagande. Ainsi, l'orthodoxie sera parfaitement définie. Au cours des années, la liste des choses qui ne peuvent plus être écrites ne cesse de s'allonger : mentionner l'auteur des textes des *Lieder* de Schubert

En 1933, Hitler qui envoie son « bouillant » ministre légitimer la politique menée par les nazis devant la Société des Nations à Genève. Goebbels adapte son discours à son auditoire et prend une posture et un ton plus « maîtrisés ».





Le docteur Otto Dietrich devient le concurrent direct de Goebbels. Proche d'Hitler, il est en effet nommé chef du service de presse. Suite à un différent avec le Führer, Dietrich est destitué de son titre. Étrangement, il n'est pas cité à comparaître au procès de Nuremberg. Il sera jugé pour son appartenance à la SS et condamné à sept ans de prison.

Pour parer à tout problème et lever toute ambiguïté, Goebbels lance des conférences de presse qui doivent imposer la ligne du régime pour les différentes rédactions. Ces conférences ont lieu généralement au ministère de la Propagande, mais il arrive que Goebbels les tienne à la chancellerie, comme sur cette photo qui date de 1938.



et Schumann, le « juif Heine », ou la grand'mère juive de Johann Strauss, ou l'appartenance à la maçonnerie de Goethe ou la jeunesse du Führer, sans parler des graves accidents ou catastrophes, ou même les plaisanteries écossaises « inventées par les juifs pour discréditer ce peuple purement aryen ».

La partie culturelle des journaux, les hebdomadaires ou les mensuels étant touchés de la même manière, n'échappent pas non plus à cette mise au pas et finalement, c'est l'officine de Goebbels qui fournit les contributions. Même la publicité ou les petites annonces ne sont pas épargnées. « Couple sans enfants cherche bonne à tout faire » était interdit car allant à l'encontre de la politique nataliste du Reich. « Décédé à la suite d'une opération » ne pouvait figurer dans un avis mortuaire, car diffamatoire à l'égard de la médecine allemande. Inutile de dire que la presse allemande, qui n'osait plus rien dire et se contentait de reproduire les déclarations officielles, suintait un ennui mortel.

Toutefois, le pouvoir de Goebbels n'est pas absolu, comme il doit bientôt le constater. En janvier 1938, contre la volonté de Goebbels, Otto Dietrich est nommé chef de presse du gouvernement du Reich et secrétaire d'Etat au ministère de la propagande. Les deux hommes se livrent une guerre ouverte et c'est Dietrich qui l'emporte. A partir de l'été 1942, Goebbels n'a plus le droit de s'occuper des affaires de presse. Il deva passer par son secrétaire d'Etat lorsqu'il veut obtenir quelque chose. Toutefois, il continuera à posséder,

à partir de 1940, sa propre revue *Das Reich*, dont les éditoriaux, beaucoup plus soignés que ceux de l'ancien *Angriff*, continuent à influencer une partie de l'opinion publique, s'adressant surtout aux intellectuels.

Il est paradoxal de constater que la revue nationale-socialiste qui connut à l'étranger la plus grande diffusion et la plus grande popularité, avec un tirage de 2,5 millions d'exemplaires en 1943, ne doit absolument rien à Goebbels. En effet le périodique *Signal*, publié à Berlin par le *Deutscher Verlag*, dépendait de la Wehrmacht et était également encouragé par le ministère des Affaires étrangères. Diffusé dans tous les pays occupés par le Reich et dans les pays « amis », y compris les Etats-Unis jusqu'à la déclaration de guerre, et rédigé dans les langues locales, dont l'allemand pour la Suisse, il n'était toutefois pas vendu en Allemagne. Goebbels aurait d'ailleurs pu s'inspirer de la qualité de sa mise en page comme des photographies en couleurs et de la « modernité » de sa présentation. ■

# Le cinéma et les arts mis au pas

*« Va-t-en, infernal chef propagandiste à la grande gueule, toi, Goebbels, estropié physiquement et spirituellement, dont l'inhumaine infamie vise à faire du mensonge un Dieu tout puissant ! »*

Thomas Mann, 1933.

**S**i la Radio a fasciné Goebbels, il l'a encore plus été par le cinéma qui va véritablement devenir « sa chose » et pas seulement pour des raisons purement cinématographiques, comme nous le verrons.

## Un passionné de cinéma

Lorsque, pour la première fois, il réunit le 28 mars 1933 les responsables du film dans un hôtel de Berlin, il leur annonce qu'il est « un *amant passionné de l'art cinématographique* » et qu'il sait « *quels sommets le film allemand peut atteindre grâce à la force du génie de l'esprit allemand.* »

En proclamant sa passion pour le film, Goebbels, en l'occurrence, ne ment pas. En outre, il s'avère un véritable connaisseur, un authentique cinéphile. Mais il convient d'introduire une différence entre l'amateur averti et le producteur de films destinés au Reich. Il admire *Autant en emporte le vent* aussi bien que le *Cuirassé Potemkine*. Il apprécie les films du juif Fritz Lang et ceux dans lesquels apparaît Marlène Dietrich, traître à sa patrie, qui revêtira durant la guerre l'uniforme américain ! Il ira même jusqu'à dire que *L'Ange Bleu* est un film qui surpasse tous les autres. Au fond, l'éclectisme d'un homme cultivé ! Mais il en

ira tout autrement lorsqu'il s'agira du film allemand, destiné au peuple allemand. « *L'art allemand de la prochaine décennie, proclame-t-il en 1933, sera héroïque, d'un romantisme d'acier, objectif et dépourvu de sentimentalisme, il sera national avec beaucoup de pathétique et en même temps contraignant, sinon il ne sera pas.* »

Goebbels laissera une certaine liberté aux acteurs, surtout s'ils sont connus au-delà des frontières, car il veut éviter que ceux-ci n'émigrent, à l'instar de leurs collègues juifs, ce qui serait catastrophique pour l'image du Reich à l'étranger. En même temps, la réorganisation de l'industrie du film allemand constitue un énorme défi pour lui car, au moment de la prise de pouvoir, 70% des maisons de production allemandes étaient juives et mettaient sur le marché 86% des films allemands, une bonne partie des scénaristes ou des compositeurs de musique de films étant également juifs. Et la proportion est souvent également importante dans les autres domaines de la culture.

## Réorganisation de l'industrie du film

Le vide créé par le départ des juifs incite Goebbels à mettre en œuvre une autre politique que celle pratiquée à l'égard de la presse. Il se déclare profondément

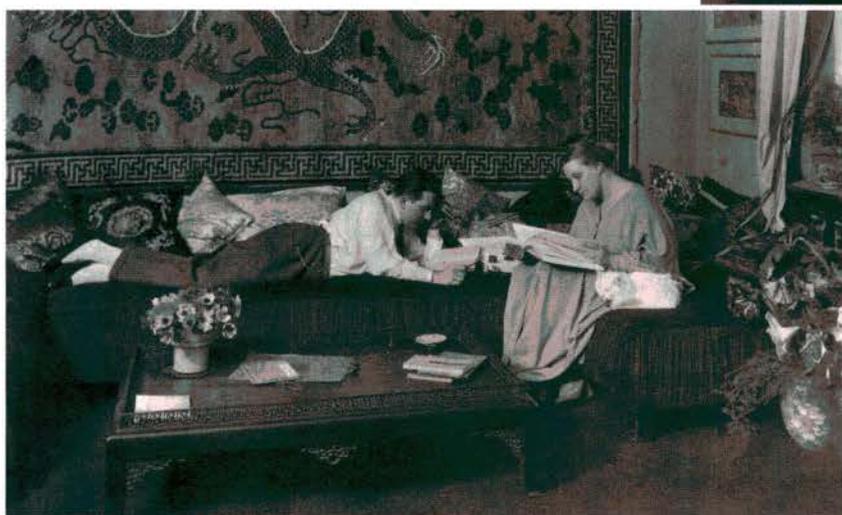


Joseph Goebbels se rend à un concert de musique classique accompagné de Hauts dignitaires. Si le ministre de la Propagande écoute volontiers Wagner, surtout pour plaire à Hitler, son auteur préféré reste Edvard Grieg, pianiste et compositeur romantique norvégien dont il apprécie particulièrement l'inspiration « nationale ».

Marlène Dietrich ici à ses débuts en 1929, arborant un frac d'homme et un haut de forme et, chose rare, fumant une cigarette. L'actrice casse les codes alors en vigueur notamment en Allemagne. Goebbels apprécie son interprétation dans le grand classique *L'Ange Bleu*. En désaccord avec le nazisme, Marlene Dietrich part pour les États-Unis dont elle devient citoyenne en 1937.



Le cinéaste allemand Fritz Lang avec son épouse Théa von Harbou en 1924. Goebbels apprécie les films de ce réalisateur audacieux, bien qu'il soit juif. *Métropolis* tient une place particulière. Goebbels propose à Lang le poste de chef du département cinéma du ministère. Fritz Lang refuse et quitte l'Allemagne pour les États-Unis.



film de guerre et un film historique, 33 étant des films légers, des comédies et des opérettes, 12 des films d'amour ou des histoires de couples, le reste se composant de films policiers, d'histoires mettant en scène des

affecté par les critiques de l'étranger qui affirment que le national-socialisme signifie entre autres une chute dans la barbarie culturelle. Or jamais, dit-il, il n'a exigé d'introduire l'idéologie à la scène et à l'écran car la place du S.A. n'est pas là, mais dans la rue.

Toutefois, même s'il était moins visible que dans la presse, le contrôle existait bel et bien. Son ministère surveillait la production du film, du scénario à la projection. Le *Reichsfilmkammer* (la chambre du film allemand) regroupait tous les représentants de l'industrie cinématographique, et on ne pouvait tourner si on n'en faisait pas partie. A cela s'ajoutaient encore la *Filmkreditbank* qui n'avancait de l'argent que pour des projets jugés « valables », le *Reichsfilmdramaturg* qui surveillait si le niveau de la production était suffisant « du point de vue artistique et intellectuel ». Enfin Goebbels avait repris une institution de la république de Weimar, car elle l'arrangeait, la *Filmprüfstelle* (le service d'examen du film) qui, le film produit, lui discernait une appréciation, la meilleure étant « De haute valeur du point de vue politique et artistique », à laquelle viendra s'ajouter plus tard une nouvelle appréciation maximum : « Le film de la nation ».

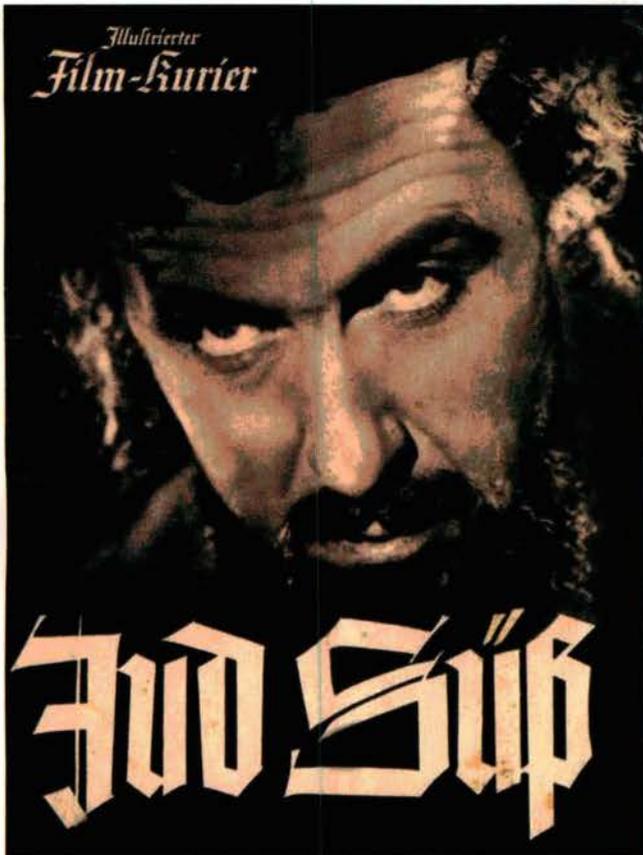
## Pour la gloire de l'Allemagne

Les sujets étaient très variés. Si nous prenons les 60 films de l'année 1942/43 (1939 fut l'année la plus productive avec 111 films) nous ne trouvons qu'un

paysans, des alpinistes ou des médecins. Goebbels encourage bien sûr la production de films qui, s'ils ne sont pas directement politiques, n'en revêtent pas moins une fonction politique.

Dans cette catégorie figure le film anti-Anglais *Krüger* ou, à contrario, le pro-Irlandais *Renard de Glenarvon*. On trouve des films célébrant le courage et la grandeur prussiens comme *Le Grand Roi*, mais aussi des films antisémites comme *Les Rotschilts*, et surtout *Le Juif Süß*, qui connaîtra une grande carrière internationale et dont les acteurs exigeront une déclaration certifiant qu'ils n'ont pas une goutte de sang juif mais qu'ils sont d'excellents acteurs capables de se mettre dans la peau des juifs.

*La défense de Kolberg* connaîtra un destin singulier. Le 1<sup>er</sup> juin 1943, Goebbels adresse les lignes suivantes à Veit Harlan, un des cinéastes chéri du régime, auquel on doit *Le Juif Süß* : « Je vous charge de produire un grand film, *Kolberg*. Sa mission doit être de montrer, à partir de l'exemple de la ville qui lui donne son nom, qu'un peuple uni dans la patrie et sur le front triomphe de tout ennemi. Je vous autorise à demander l'aide de la Wehrmacht, de l'Etat et du Parti, si nécessaire, en invoquant le fait que ce film, dont j'ai ordonné la réalisation, sert notre conduite de la guerre spirituelle. » Le film devait évoquer la résistance de la ville de Kolberg face aux troupes napoléoniennes, en 1807, qu'elles n'arrivèrent pas à faire capituler. Ce film, que l'on a nommé « l'enfant chéri de Goebbels » fut tourné avec des moyens énormes,



Affiche du film de propagande *Le juif Süß* réalisé par Veit Harlan à la demande de Goebbels. Ce film antisémite met en lumière les prétendus perfidie et esprit manipulateur des juifs. C'est un immense succès en Allemagne puis dans les pays occupés ou « amis ». Himmler le trouve tellement bon qu'il oblige ses SS à le visionner.

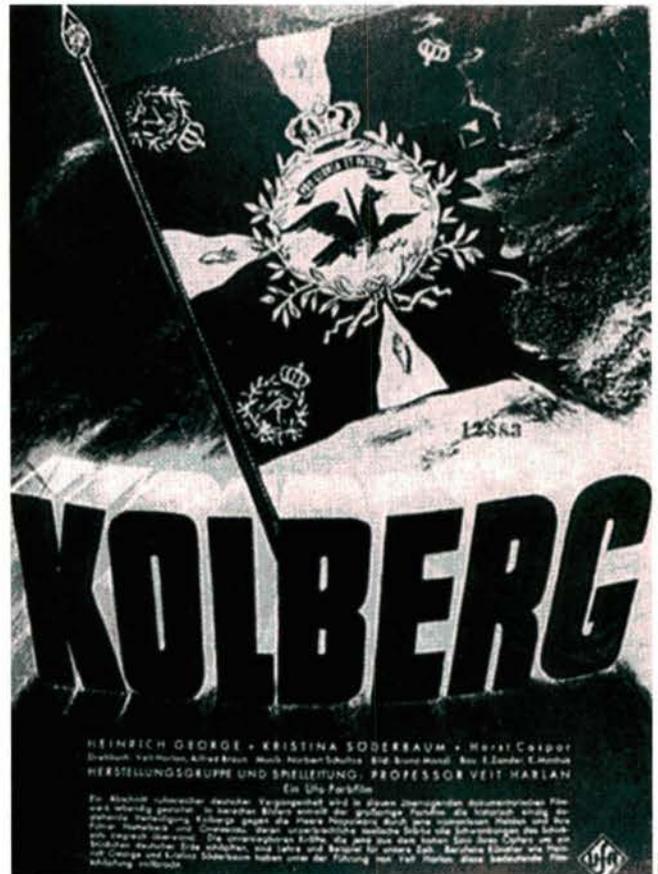
Affiche du film *Kolberg*, tourné à la fin de la guerre par Veit Harlan à la demande de Goebbels pour glorifier l'esprit de résistance allemand face aux armées napoléoniennes, alors que les Soviétiques sont aux frontières du Reich. La célèbre phrase du film est reprise par Goebbels : *Das Volk steht auf, der Sturm bricht los* (le peuple se lève, la tempête se déchaîne).

sans limitation budgétaire, des milliers de figurants prêtés par la Wehrmacht incarnant les troupes françaises et prussiennes. En revanche, l'intervention des Britanniques, qui soutenaient les Prussiens depuis la mer, était, et pour cause, soigneusement passée sous silence. La première du film eut lieu le 30 janvier 1945, dans la capitale du Reich ravagée par les bombes et... à La Rochelle, assiégée par les Alliés, le film ayant été parachuté à la garnison allemande qui, d'ailleurs, comme à Kolberg, ne se rendit qu'au moment de la capitulation de l'Allemagne.

## Passion et force prussiennes

Goebbels s'intéressa aussi de près au théâtre, mais entretint avec lui une autre relation qu'avec le cinéma puisqu'il pouvait puiser à son gré dans le vaste répertoire traditionnel. Il refusa toujours d'interdire les pièces des grands classiques, comme Goethe, Schiller ou Shakespeare, comme l'auraient voulu certains membres du parti, qui condamnaient leur « idéologie petite-bourgeoise » et « contre-révolutionnaire ».

Toutefois, les pièces qui célébraient la liberté et le tyrannicide furent mises à l'écart et le *Guillaume Tell* de Schiller, interdit. L'infâme bailli Gessler, tué par Tell, n'était-il pas Autrichien, comme le Führer ? En revanche Heinrich von Kleist, incarnant la passion nationaliste et la force prussienne, était un auteur privilégié. Les pièces historiques, comme les pièces « paysannes », ainsi que d'insipides comédies furent également en faveur. Goebbels tenta aussi d'acclimater, sans grand succès, le théâtre en plein air, qui devait unir l'art allemand avec la nature allemande. Grâce à



lui, le régime fit de ses acteurs – théâtre et film – des privilégiés. Il les couvrit de titres et leur octroya d'importantes dotations financières. En revanche, il témoignait d'une solide aversion envers les critiques qu'il considérait comme des parasites se nourrissant du talent des artistes. « *Tout critique, déclara-t-il un jour, doit être capable à chaque instant, si on l'appelle, de jouer le rôle qu'il a critiqué* ».

## Art « sain » et art « dégénéré »

En ce qui concerne la peinture et la sculpture, il semble que Goebbels ait eu un goût assez sûr, mais qu'il s'empressa vite de ravalier car il ne correspondait en rien à celui de son Führer. Initialement, il appréciait des peintres comme Nolde ou Munch, était favorable à l'expressionnisme et s'intéressait au futurisme italien. En 1934, il déclarait devant des

## Alfred Rosenberg (1893-1946)

Alfred Ernst Rosenberg, né à Reval (aujourd'hui Tallin), capitale de l'Estonie, et donc sujet russe, s'intéresse très tôt à la philosophie, à la littérature allemande classique et à la préhistoire avant d'entreprendre des études d'ingénieur et d'architecte. Comme en 1915, l'école polytechnique de Reval est repliée sur Saint-Petersbourg en raison de la guerre, Rosenberg assiste à la révolution d'octobre. Dès cette époque, il prend en horreur les marxistes et les juifs (qui se confondent à ses yeux) ainsi que les francs-maçons. En 1918 déjà, il publie son premier essai antisémite. Plus tard, nombreux seront ceux qui affirmeront qu'il était juif lui-même, mais la preuve formelle n'en a jamais été fournie.

Après un passage à Berlin, il se retrouve à Munich, devient membre du NSDAP en 1920, rédacteur au *Völkischer Beobachter* dont il sera le rédacteur en chef à partir de 1923. Il prend part au putsch de Munich aux côtés de Hitler mais n'est pas inquiété. En 1930, il publie une revue nationale socialiste et son grand ouvrage, *Le mythe du XX<sup>e</sup> siècle*, inspiré des théories de Huston Steward Chamberlain et qui développe une « philosophie » violemment antichrétienne et antisémite. Goebbels, qui déteste Rosenberg car il voit en lui un concurrent intellectuel, qualifie l'ouvrage de « *rot idéologique* » et Hitler dénonce sa « *confusion typique pour un esprit balte* ».

D'ailleurs Rosenberg n'est pas en reste. Il voit en Goebbels « *un parvenu prétentieux, un paon vaniteux, un petit bourgeois indécis et faible.* » En 1933, il est nommé directeur de l'Office de la politique étrangère du NSDAP puis responsable pour le Führer de la surveillance de l'ensemble de la formation et de l'éducation intellectuelle et idéologique du NSDAP. Dans cette fonction, il empiète sur les plates-bandes du ministre de la propagande, d'où le conflit.

A partir de 1940, il dirige la confiscation des biens juifs et l'année suivante, il est nommé ministre pour les territoires de l'Est, se rendant coupable de nombreux crimes et exactions. Jugé à Nuremberg, il sera pendu.



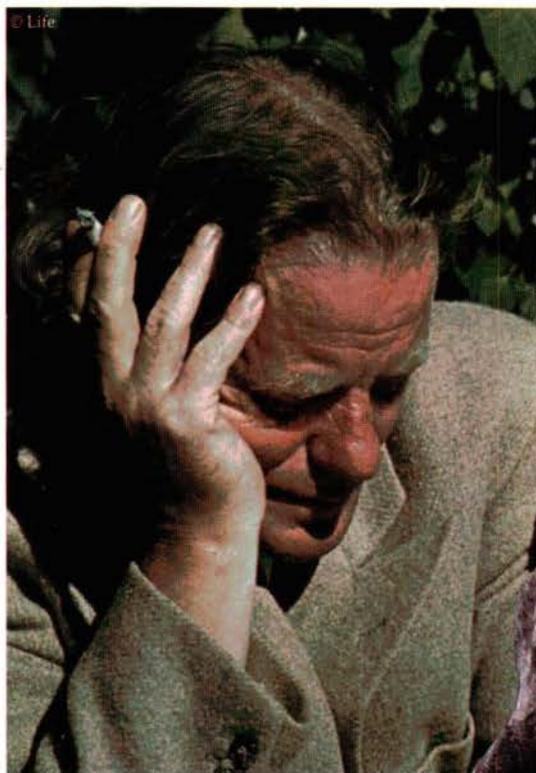
Les œuvres d'Arno Breker sont emblématiques du nazisme avec des thèmes forts comme l'homme européen, la mythologie allemande, les héros allemands... Breker travaillera notamment sur le projet fou de nouvelle capitale du Grand Reich avec Albert Speer : Germania.



artistes : « *Nous, nationaux-socialistes, nous nous considérons comme les porteurs de la modernité la plus avancée, même dans le domaine artistique.* » Mais, bientôt, il se rallie à la conception de l'« art sain » avec sa célébration du travail ou de la paysannerie, de la maternité, des paysages alpestres, des évocations historiques et, par-dessus tout, de l'homme et de la femme allemands, habillés ou nus. Goebbels organisa à Munich l'exposition dite de « l'art dégénéré » qui ouvrit ses portes en juillet 1937. Elle rassemblait 730 œuvres d'artistes célèbres provenant de tous les musées allemands, expressionnistes, abstraites, cubistes, constructivistes, accompagnées de commentaires du genre : « *C'est ainsi que des esprits malades voient la nature* », « *Paysans allemands vus par des juifs* » ; « *Le désir juif du désert se manifeste* », etc. Se conformant à une idée d'Hitler, Goebbels va rassembler toutes les œuvres d'« art dégénéré » trouvées dans les musées allemands, 13000 en tout, 700 étant retenues pour être vendues à l'étranger. En mars 1939, 4829 œuvres — huiles, aquarelles, dessins, gravures — sont brûlées sur ordre du ministre de la propagande.

Goebbels va également montrer un intérêt soutenu pour la musique, mais considérée dans une perspective relativement étroite. « *L'Allemagne est le pays classique de la musique* », proclame-t-il, et il en écoute

Parmi les sculpteurs que Goebbels admire, Josef Thorak tient une place particulière. Ses œuvres, dont certaines sont à la gloire des morts de la Grande Guerre, lui valent de nombreuses commandes notamment pour le stade olympique de Berlin. Ici, *Arbeit*, une statue toujours exposée à Berlin



souvent : Wagner (en l'occurrence pour faire plaisir à Hitler), Grieg, son favori, des opérettes aussi. S'il s'oppose au Jazz, « une musique de nègres hottentots », il n'est pas hostile au tango ou au foxtrott, que certains puristes voudraient interdire, car il ne sait que trop que si ce genre de musique disparaissait des programmes radiophoniques, ceux-ci n'auraient plus aucun attrait !

En dépit des empiètements de Rosenberg, le ministère de Goebbels parviendra à conserver le contrôle sur les écrivains grâce à la *Reichsschrifttumkammer* (Chambre des écrivains du Reich), celui qui n'en faisait pas partie n'étant plus considéré comme un écrivain. Ce n'est d'ailleurs pas Goebbels qui prit l'initiative de brûler les « livres nocifs », et il désapprouva même l'opération comme nuisible pour la propagande. Il avait à sa disposition des moyens plus efficaces mais moins spectaculaires, par exemple des listes des « écrits nocifs et indésirables » qui comportaient 5 500 titres, pour passer à 12 400 titres, ainsi que d'une liste

des ouvrages à ne pas mettre entre les mains de la jeunesse et à ne pas faire figurer dans les bibliothèques (4 000 titres). Bien entendu, la censure surveillait de près tout ce qui s'écrivait et se publiait, aussi bien celle de Goebbels que celle de Rosenberg. ■



Inauguration de la Maison de l'art allemand à Munich en 1937, en présence de Goebbels et Hitler. Les concepteurs de l'exposition opposent dans deux pavillons, l'art authentiquement allemand à l'art « dégénéré ».



# Goebbels

## et les femmes

« Il avait un rayonnement qui mettait toutes les femmes à ses pieds. C'était à peine descriptible ».

Barbara von Kalkreuth, amie de la famille Goebbels.

**L**es femmes occuperont une place très importante, essentielle même, dans la vie de Goebbels. On a parfois prétendu que si ce « nabot infirme » avait eu un tel succès auprès d'elles, c'était essentiellement en raison de sa position éminente. Or, en réalité, il n'en est rien puisque son charme sur le beau sexe s'est exercé dès son adolescence.

### Amours adolescentes

A 17 ans, il envoie des poèmes à la mère d'un de ses élèves (il donne des leçons privées pour améliorer l'ordinaire), et écrit des lettres d'amour à l'amie de son frère aîné. A 18 ans, dans un parc de sa ville natale, il franchit le pas avec une certaine Leni Krage : « Pour la première fois, j'ai embrassé ses seins ». Mais, rentré à la maison, le remord s'empare de celui qui est encore un bon catholique. Il lutte, mais il doit reconnaître que ses pulsions sexuelles sont les plus fortes.

Décembre 1931. Mariage de Joseph Goebbels et de Magda Ritschel à Berlin. A côté du couple, le jeune Harald, fils de Magda issu de son premier mariage avec Günther Quandt. Derrière le couple, les témoins : Adolf Hitler et von Epp.

Lors de son premier semestre à l'université, il se lie à l'une des sœurs d'un collègue étudiant, alors que la seconde sœur se consume pour lui. Peu après, à Fribourg en Brisgau il fait la connaissance d'Anka Stalherm, une étudiante en droit, issue d'une riche famille. Il en tombe amoureux fou, à tel point qu'il « en oublie la guerre ». Bien qu'elle soit l'amie de son meilleur ami, il la courtise et elle finit par céder. Il va la rejoindre à Würzburg, où elle poursuit ses études et où elle le soutient financièrement. Mais elle le trompe aussi, ce que Goebbels ne supporte que difficilement.

Lorsqu'elle part pour Munich, il la suit. Il continue de vivre à ses crochets. Il lui écrit un jour : « Je vois aussi dans quelle relation de dépendance indigne, intel-



Maria Magdalena née Ritschel, fille d'ingénieur, reçoit une bonne éducation dans des établissements scolaires de la haute société. Femme cultivée et polyglotte, elle fréquente de jeunes sionistes avant de rentrer en Allemagne alors que la Grande Guerre vient d'éclater. Elle se marie avec un riche industriel, Günther Quandt, mais divorce quelques années plus tard. Goebbels la rencontre alors qu'elle travaille pour le Gau de Berlin. C'est le coup de foudre.





lectuellement et matériellement, je me trouve à ton égard avec le temps. Il faut que cela prenne fin. Que faire ? Je l'ignore. »

Des disputes de plus en plus fréquentes gâtent les heures idylliques. Goebbels ne supporte pas que la famille d'Anka le tienne à l'écart et le méprise en raison de la différence sociale. Lorsqu'un avocat commence à lui faire la cour, et qu'elle s'éloigne de lui, il la supplie, en termes pathétiques (et il en a toute une réserve) de lui revenir. En vain ! Le 24 novembre 1920, elle lui adresse une lettre de rupture : « Je suis très malheureuse, car je sens que tu es le premier et dernier homme qui m'a aimée comme je le voulais et comme il convient pour devenir heureuse. Mais j'ai dilapidé mon bonheur, brûlé les ponts derrière moi et je pleure... » Quelques mois plus tard, à Rheydt, Goebbels fait la connaissance d'une institutrice, un peu plus jeune que lui, Elisabeth (« Else ») Janke. Elle devient sa

**Magda Goebbels avec Hilde, Harald et Helga. Les Goebbels auront six enfants. Pour le ministre de la Propagande, sa femme remplit parfaitement son devoir d'épouse.**

**Magda Goebbels est une femme de caractère. Lorsque Joseph Goebbels parle de Magda, il alterne les formules positives ou très critiques parlant tour à tour d'une femme « bonne et gentille » ou « dure et cruelle ».**

maîtresse et elle lui révèle qu'elle est à demi juive. Il se contente de hausser les épaules.

C'est là pour Goebbels une des périodes les plus sombres de son existence. Il a perdu son travail à la banque, il n'a plus d'argent, il n'aime pas vraiment Elisabeth. Des disputes ne cessent d'éclater. De sombres pensées le tourmentent. Il songe au suicide. Sa sensualité le torture. Il constate que deux forces mènent le monde, l'érotisme et l'argent. Il écrit : « Chaque femme m'excite jusqu'au sang. J'erre comme un loup affamé. Et pourtant, je suis timide comme un enfant. Parfois, je ne me comprends presque pas moi-même. Je devrais me marier et devenir un petit bourgeois. Et puis me pendre au bout de huit jours. »

Lucide, il considère ses relations féminines comme un échec : « A l'égard des femmes, je suis un incurable égoïste. Je donne ? Non, je prends autant que je peux [...] Souvent, je me fais honte. Pourquoi l'érotisme est-il mon tourment ? Pourquoi n'est-il pas ma force et ma joie ? » Et lorsqu'il déclare que « l'être humain est une canaille », il y inclut bien entendu la femme.

Sa relation rompue avec Else Janke, il se précipite — tandis qu'il est en train d'escalader les marches du pouvoir — dans d'innombrables aventures sexuelles.



De nombreux noms de femmes apparaissent alors dans son *Journal*. A une de ses maîtresses du moment, il déclare : « *J'ai besoin de femmes pour mon équilibre !* » Mais il revoit aussi Anka Stahlherm, y compris avec son mari et leur fils, et il décrète que cette femme aura été son seul véritable amour.

## La rencontre avec Magda

Un soir de novembre 1930, il croise dans l'escalier conduisant à son bureau une splendide créature. « *Nom de chien, dit-il à son secrétaire, qu'est ce que c'est ? Fantastique, cette femme !* » Il s'agit d'une personne qui s'occupe, dans son service, du classement des coupures de presse et qui se nomme Maria Quandt. Une semaine après cette première rencontre, Goebbels confie à son *Journal* : « *Hier après-midi la belle madame Quandt était chez moi et m'a aidé à choisir des photos.* » Cette beauté de 29 ans venait de divorcer d'un riche industriel à qui elle avait donné un fils. Elle l'avait ensuite trompé et il avait demandé la séparation, lui versant une confortable pension et mettant à sa disposition sa belle propriété mecklembourgeoise, tout en lui laissant la garde de son fils. Maria, cultivée, parlant en plus de l'allemand, l'anglais, le français et l'italien, à l'aise dans la haute société, connaissait le monde mais s'ennuyait. C'est pourquoi, afin de remplir ses journées, elle avait offert ses services à l'administration du *Gau* dont Goebbels était le chef. Bientôt, ce fut le grand amour. « *Je vais laisser tomber les histoires de femmes pour me consacrer à une seule* », écrit Goebbels.

Mais les choses ne tardent pas à se compliquer. Magda à également une liaison avec un étudiant qui, fou de jalousie, lui tire dessus et la manque. Tout aussi fou de jalousie, Goebbels fait une scène terrible à sa maîtresse mais, après quelques jours, la réconciliation a lieu.

## Les enfants de Goebbels

Le couple Goebbels avait six enfants : Helga, née en septembre 1932, Hilde née en avril 1934, Helmut, né en octobre 1935, Holde, née en février 1937, Hedda, née en mai 1938 et Heide, née en octobre 1940. Tous ces noms, comme on le voit, commencent par un H et nombreux sont ceux qui ont pensé qu'il s'agissait d'un hommage à Hitler. En fait, les prénoms de tous les enfants que Günther Quandt avait eus avec Magda ou avec son autre épouse commençaient par un H. Quant à Magda, elle aurait expliqué un jour à son infirmière que ce H avait une raison érotique, mais sans révéler laquelle.

La préférée de Goebbels était son aînée Helga, une enfant intelligente et précoce, qui s'intéressait à l'histoire et à la politique et que son père traitait en adulte. Hilde était très différente, avec un caractère doux, aimant les animaux et très jolie, Quant aux trois autres, elles étaient trop jeunes pour avoir déjà un caractère bien affirmé. Le fils, Helmut, n'était pas très intelligent et ne brillait pas à l'école. Goebbels, d'ailleurs, n'avait jamais pardonné à sa femme de ne lui avoir donné que ce fils. Bien entendu, le ministre va utiliser sa famille pour la propagande et pour la politique nataliste du Reich. En 1942, on voit 34 fois ses enfants aux actualités et la famille s'étale largement, et fréquemment, dans tous les magazines.



Archives photo P. Tiquet

Goebbels tombe sous le charme de l'actrice tchèque Lida Baarova qui devient rapidement sa maîtresse. Ils vivent alors un amour passionné qui va faire vaciller le mariage de Joseph Goebbels, alors prêt à quitter sa femme, le ministre de la Propagande et même l'Allemagne !

En octobre 1931, Hitler est présenté à Maria Quandt. Elle fait une très forte impression sur lui. Il déclare à un de ses compagnons : « Cette femme pourrait jouer un grand rôle dans ma vie, même si je n'étais pas marié avec elle. Elle pourrait devenir l'antipode féminin à mes instincts masculins. » Début novembre, Magda et Joseph se fiancent puis se marient le 19 décembre 1931, dans la campagne mecklembourgeoise. Hitler est un des témoins. Goebbels note : « Elle est pour moi le chemin qui conduit au 'grand monde', dont je rêvais déjà pauvre lycéen et étudiant ambitieux, dans le grenier de la maison familiale. »

Toutefois, après s'être installé dans son somptueux appartement de fonction berlinois, de nouvelles tensions déchirent le couple. Magda aimerait diriger un centre de mode, ce que son mari refuse résolument : « La femme a pour tâche d'être belle et de mettre des enfants au monde [...] Dans ce domaine, je suis complètement réactionnaire [...] Aujourd'hui les femmes se mêlent de tout et ne veulent plus avoir d'enfants. On appelle ça l'émancipation. Mais j'ai le courage de m'opposer à la terreur de l'opinion publique. »

Les disputes deviennent plus violentes et Magda refuse d'accompagner son mari au festival de Bayreuth. Lorsqu'Hitler voit apparaître son ministre sans son épouse, il est consterné. Que vont dire les gens ? Il donne l'ordre d'aller chercher Magda à Berlin avec un avion. Elle arrive *in extremis* à la fin du premier acte des *Maîtres chanteurs*. L'apparence, au moins, est sauve !



DR

## L'amour fou pour Lida Baarova

Lorsque Goebbels deviendra le grand maître du film et du théâtre allemands, avec les starlettes et les actrices à ses pieds, sa libido pourra se déchaîner. Son épouse, qui met des enfants au monde, tente d'excuser les aventures de son mari, qui se montre par ailleurs excellent père, en invoquant ses facultés exceptionnelles : « Un homme aussi génial, qui vit trois fois plus intensivement qu'un autre, ne peut pas être mesuré à l'aune habituel de la morale. » Mais,

en dépit de cette apparente philosophie, Magda s'accommode mal de la situation et son mari écume lorsqu'il apprend qu'elle a eu une aventure.

Goebbels comme Hitler est toujours entouré de femmes. De l'avis de tous, les deux hommes sont de grands séducteurs avec toutefois des comportements différents. Goebbels multiplie les conquêtes avant comme après son mariage.

Archives photos P. Tiquet

DR



Garden party dans les jardins de la Chancellerie : Hitler, Magda et Joseph Goebbels, Victoria von Dirksen et Walter Funk (secrétaire d'État à la Propagande). Hitler, furieux de voir son ministre de la Propagande ruiner son couple et l'image idyllique qu'il renvoie incline Goebbels à renvoyer Lida Baarova.

Goebbels, qui a reçu une belle propriété à Schwanenwerder, sur une île du Wannsee près de Berlin, constate que le célèbre acteur Fröhlich est son voisin. Magda, un jour, l'invite à prendre le thé avec son amie, l'actrice tchèque d'une exceptionnelle beauté Lida Baarova, qui s'est fait connaître du grand public avec le film *Barcarole*. Le coup de foudre entre elle et Goebbels est immédiat. Il l'invite au ministère pour discuter soi-disant de questions cinématographiques. Puis il la convie à la journée du parti à Nuremberg, en septembre 1936, alors qu'elle fête ses 22 ans. Ils deviennent amants. L'actrice aime Goebbels pour lui-même et non pour ce qu'il peut lui donner car, star reconnue, elle n'en a pas besoin. Quant à lui, il l'a aussi aimée, à sa manière, et même passionnément.

La liaison reste d'abord secrète. L'actrice continue à vivre avec Fröhlich, qui ne se doute de rien, et lorsque Magda lui, elle, se doute de quelque chose, demande à son mari ce qu'il en est, ce dernier nie énergiquement toute relation. Mais un soir, Fröhlich surprend par hasard les deux amoureux dans la voiture du ministre. Il ouvre la portière et lance à Goebbels : « *Nous savons au moins où nous en sommes, Monsieur le Ministre !* » Peu de temps après, il se sépare de Lida.

Désormais, les amants se cachent de moins en moins et la liaison devient quasiment publique. Bien entendu, les metteurs en scène et les producteurs s'arrachent Baarova, afin de plaire à Goebbels. Mais celle-ci devient gourmande, elle aimerait avoir Joseph pour elle toute seule et lui suggère de demander le divorce.

Toutes les femmes qui entourent Goebbels n'ont pas succombé à ses assiduités. Leni Riefenstahl (à droite d'Hitler), brillante réalisatrice des *Dieux du stade* (1936), intrigue le maître de la propagande. Officiellement, Goebbels soutient ses nombreux projets. Mais il se méfie de cette femme indépendante très proche du Führer.



© Life

Les Goebbels sont présentés comme une famille modèle nationale-socialiste. Magda joue même avec l'une de ses filles dans un film de propagande. Intime d'Hitler, la famille est régulièrement reçue à Berchtesgaden pour la plus grande joie d'Eva Braun.



Archives photos P. Tiquet

## Goebbels prêt à tout quitter

En août 1938, Goebbels franchit le pas : il va trouver Magda avec Baarova et lui avoue son amour pour cette dernière. Il ne lui laisse pas placer un mot : « Bien entendu, tu es la mère de mes enfants et la femme qui m'appartient. Après tant d'années, tu dois comprendre que je dois avoir une amie... Je veux dire une amie permanente et sérieuse. » Comme Magda, estomaquée, ne répond rien, il prend son silence pour une approbation : « Je savais que je pouvais compter sur toi, très chère Magda. Tu es et tu restes ma bonne vieille ! » Quelques jours plus tard, le secrétaire d'Etat Hanke, scandalisé par l'attitude de Goebbels, révèle à Magda, qui deviendra d'ailleurs sa maîtresse, le nom de 36 amies de son mari. Cette fois l'épouse est bien décidée à demander le divorce. Goebbels ne le supporte pas et annonce

qu'il va se tuer. Magda raconte ses malheurs à la femme de Goering, Emmy.

Hitler est informé et il reçoit Magda car il veut à tout prix éviter le scandale qu'entraînerait un tel divorce. Le lendemain, c'est au tour de Goebbels. Il ment effrontément. Il explique que sa femme est hystérique et que ses reproches n'ont aucune consistance. A Magda, il déclare ensuite que Hitler lui a interdit de divorcer. Toutefois, ce dernier le convoque une seconde fois. Goebbels le supplie de lui permettre de divorcer. « J'y ai bien réfléchi, mon Führer. Je sais que dans ces conditions je ne peux plus être ministre de la propagande. Je vous demande de me relever de mon poste. Permettez-moi de divorcer et d'épouser Madame Baarova. Je suis prêt à quitter le pays avec elle. Vous avez récemment mentionné que vous auriez besoin d'un homme de confi-

ance à Tokyo. Pourriez-vous m'y nommer ambassadeur ? »

Cette attitude, qui est celle du roi d'Angleterre Edouard VIII qui vient de renoncer au trône pour épouser une roturière, fait sortir Hitler de ses gonds. Il hurle : « Qui façonne l'histoire ne doit pas avoir de vie privée. » Il ne devra pas voir Baarova pendant une année, ni lui parler. A cette condition, il pourra alors divorcer de Magda. Goebbels donne



Archives photos P. Tiquet

**Goebbels écoute patiemment deux de ses filles. Il se montre père attentionné et Magda lui pardonne en partie ses relations extraconjugales.**

sa parole d'honneur. Le soir même, de retour au ministère, il écrit quelques lignes à son amante pour lui dire que, sur ordre du Führer, il n'a plus le droit de la fréquenter. En apprenant la nouvelle, elle a une crise d'hystérie. Désormais, la Gestapo surveille ses faits et gestes. Goebbels, quelques jours plus tard, a un entretien avec Magda qui se montre — on le serait à moins — froide et distante. Dans son *Journal*, il pleurniche : « Elle est très dure et cruelle avec moi. Mais cela ne peut plus faire de mal. Je vais chez maman, qui est si aimante et si bonne avec moi. C'est là bas que je suis vraiment chez moi. »

## Hitler recolle les morceaux

Quelques jours plus tard, la première du film *Le Joueur*, d'après le roman de Dostoïevski, est présenté dans un grand cinéma berlinois. Baarova apparaît dans une loge parée de ses plus beaux atours. Lors de la scène où le père, qui a perdu tout son argent au jeu, dit à sa fille, jouée par Baarova : « Demande de l'argent à ton docteur ! », dans la salle, des cris fusent et le tumulte s'amplifie : « Dehors, pute de ministre, dehors ». Pâle comme la mort, l'actrice s'éclipse. Pour un temps, c'est la fin de sa carrière. Elle quitte Berlin et retourne à Prague. Le film est retiré du programme dans toute l'Allemagne.

Dans les cercles bien informés et dans les ministères, on considère que Goebbels est un homme fini et on nomme déjà ses éventuels successeurs. Or il n'en est rien. Hitler s'engage personnellement et recolle les pots cassés entre Joseph et Magda. Il demande au couple d'essayer de vivre à nouveau ensemble pour une année : « Quand on a de si merveilleux enfants comme vous, docteur, et comme vous, Madame Magda, on n'a pas le droit de se séparer. » Le couple cède et accepte sans enthousiasme. Comment s'opposer au Führer ? Dans la *Berliner Illustrierte Zeitung* on peut voir Magda et Goebbels à Berchtesgaden, avec des têtes d'enterrement, au milieu d'eux Hitler, souriant, qui vient de jouer le rôle d' « honnête courtier ». Pour ceux qui, dans le Reich, ignoreraient la situation, il suffit de contempler cette image pour comprendre ce qui s'est passé sous le toit des Goebbels qui vont s'efforcer, désormais, de mimer la normalité.

Un témoin écrit : « Pour l'observateur superficiel la maison Goebbels constituait un ménage harmonieux, sain avec des enfants bien élevés, des parents aimant. Mais dans les coulisses, le couple était profondément divisé, l'atmosphère oppressante et, à la longue, insupportable. Tous les jours on avait l'impression qu'une catastrophe allait se produire. » Goebbels reprend ses vieilles habitudes et multiplie ses conquêtes. ■

Malgré le renvoi de Lida Baarova, les Goebbels trompent les apparences. Le couple reste uni pour les besoins de la propagande et parce qu'Hitler l'a décidé.



Archives photos P. Tiquet

# L'homme de tous les combats

L'activité du ministre ne se réduit pas uniquement à des histoires d'alcôve et d'amour. A la fin du mois de septembre 1933, Goebbels accompagne le ministre des affaires étrangères du Reich, Konstantin von Neurath, à la session plénière de la Société des Nations à Genève.

Pour le ministre, qui n'a pratiquement pas voyagé hormis de brèves excursions en Suède, en Tchécoslovaquie et en Italie, et qui ne parle que très mal le français et pas du tout l'anglais, c'est sa première sortie dans le grand monde international. Le 28 septembre 1933, il affronte, dans le luxueux hôtel Carlton, 300 représentants de la presse internationale curieux de voir et d'entendre ce singulier et inquiétant phénomène. Pour dompter les journalistes, il va faire jouer son charme et s'envelopper dans la toge de l'humanisme dans son exposé intitulé « *L'Allemagne nationale-socialiste et sa mission pour la paix* » : « *Tout l'édifice du Reich a été construit sous le signe de la paix* », « *Plus jamais de guerre* », « *Cette jeune Allemagne n'a pas à craindre le jugement du monde, elle est prête de tout cœur à travailler à la paix de l'Europe* », « *Le Reich pratique une sorte de démocratie ennoblie* », etc. Mais il ne dissimule pas, dans son *Journal*, ce qu'il pense de la Société des Nations, que l'Allemagne va d'ailleurs bientôt quitter : « *Déprimant. Une assemblée de cadavres. On me dévisage et on m'examine. Mais nous Allemands nous sommes tellement supérieurs. Le tout est dépourvu de dignité et de style* ».

Berlin, avril-mai 1945, Goebbels félicite un très jeune combattant. Il est alors défenseur de la citadelle Berlin, lui qui n'a jamais porté l'uniforme sinon celui de propagandiste et de ministre du Reich. Il crée le *Volksturm* ou « tempête du peuple », unités organisées pour la défense de Berlin encerclée par l'Armée rouge. C'est le point final et tragique de la guerre totale.



Archives photos P. Tiquet

# Maître de la propagande et héraut de la guerre totale

« L'essence de la propagande est en fait –j'ai envie de dire– un art. Le propagandiste est un artiste dans le plus pur sens du terme, un artiste de la psychologie populaire. Sa première tâche consiste à prendre le pouls du peuple, quotidiennement, heure par heure, de voir comment son cœur bat, et d'adapter son travail à ce battement ».

Goebbels, 1933.





© Lite

A la demande d'Hitler, Goebbels s'envole pour Genève pour représenter l'Allemagne au sein de la Société des Nations. Tout au long de sa conférence de presse, il parlera d'une Allemagne désireuse de paix.

## La liquidation des SA

Hitler et Goering, toujours plus inquiets de l'accroissement de la puissance des S.A. d'Ernst Röhm qui reproche au nouveau Chancelier son embourgeoisement, ses contacts avec le grand capital, et d'avoir trahi la « révolution brune », décident d'agir et de liquider les responsables en s'appuyant sur la S.S. Goebbels n'était pas loin de partager les vues de Röhm en ce qui concerne la nécessaire « deuxième révolution » qui donnerait une nouvelle vitalité au mouvement, éliminerait

les capitalistes abhorrés et remettrait à leur place les généraux appartenant à une caste réactionnaire, sclérosée, qu'il déteste. N'aime-t-il par citer le poème d'Erich Kästner : « Si nous avons gagné la guerre... les anges porteraient des épaulettes et Dieu serait un général prussien. »

Goebbels ne sera informé par Hitler que le 29 juin, à la veille de l'opération, de son intention de liquider Röhm et ses gens. Aussitôt, en dépit des réserves qu'il pourrait nourrir, il se range derrière son Führer et s'embarque avec lui en avion pour Munich puis en voiture, pour Bad Wiesee et la pension dans laquelle se trouve Röhm. Il est aux côtés d'Hitler lorsque ce dernier pénètre dans la chambre du chef de la S.A. et lui hurle qu'il est arrêté. Puis il rentre à Munich avec le Führer et informe par téléphone Goering et Himmler, demeurés à Berlin, du déroulement de l'opération. Toujours en compagnie d'Hitler, il atterrit tard dans la soirée à Berlin, les deux hommes confirmant aussitôt à Goering et à Himmler que Röhm a été exécuté.

Sans retard, Goebbels doit faire travailler à fond sa machine de propagande pour convaincre les Allemands du bien fondé de cette action, qui va entraîner, dans tout le Reich, la liquidation de centaines de personnes. Il s'adresse à la population à la radio et dans la presse, expliquant que l'intervention

Kurt Dalwege,  
chef d'une  
section de la  
SS à Berlin,  
Heinrich Himmler,  
chef de la SS  
et Ernst Röhm,  
chef des SA.  
Face à la montée  
en puissance  
des « chemises  
brunes », Hitler  
décide de faire  
liquider Röhm et  
ses lieutenants.  
Goebbels n'est  
averti que tard  
de la manœuvre  
mais rallie  
aussitôt le plan.



DR

Adolf Hitler accompagné par une délégation du CIO fait son entrée dans le stade olympique de Berlin pour l'ouverture des Jeux le 15 août 1936. Ces jeux sont l'occasion d'une extraordinaire campagne de séduction menée par le ministre Goebbels et ses services de la Propagande et de l'Information.



était indispensable pour défendre les acquis du national-socialisme, pour empêcher la prise du pouvoir par Röhm, en s'appliquant à noircir ce dernier en raison de ses mœurs, de « *sa méprisable et sa répugnante monstruosité sexuelle.* »

## Goebbels sur tous les fronts

La prose et la rhétorique de Goebbels accompagnent tous les grands événements allemands de l'époque. Il mène campagne pour le retour de la Saar, provisoirement administrée par la Société des Nations, dans le giron allemand, 90% de sa population votant, en janvier 1935, pour son rattachement au Reich. Le 16 mars 1935, il convoque à Berlin la presse internationale pour lui annoncer la réintroduction du service militaire obligatoire, prohibé par le traité de Versailles.

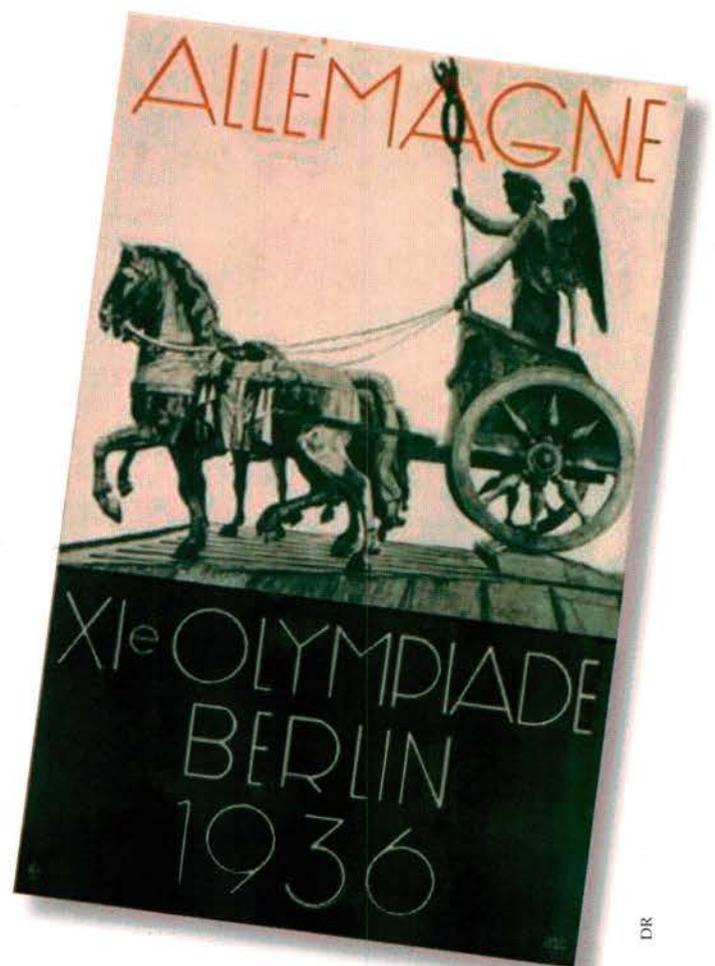
Le 6 mars 1936, il rassemble des représentants de la presse étrangère dans un hôtel de Berlin qui, le lendemain, retrouvent leurs collègues allemands au ministère de la propagande. Ils sont tous embarqués dans un avion et c'est dans les airs qu'ils apprennent la grande nouvelle : ils ont le droit d'assister à l'entrée des troupes allemandes dans la Rhénanie démilitarisée par la volonté de Versailles. Hitler joue au poker et gagne. Les Alliés franco-britanniques n'entreprennent rien alors qu'ils n'ont en face d'eux que des contingents militaires extrêmement faibles. Les démocraties sont en train de perdre la face, et ce n'est qu'un début !

## Les jeux olympiques : les dieux du stade

Le 15 août 1936 revêt une signification toute particulière pour Goebbels. Les Jeux Olympiques d'été ont lieu à Berlin, dans le *Gau* du ministre, (ceux d'hiver

ayant eu lieu six mois auparavant à Garmisch-Partenkirchen) ce qui permet au régime de se présenter sous son aspect le plus brillant.

Les réceptions succèdent aux réceptions. Goebbels en organise une, gigantesque, dans sa propriété insulaire de Schwanenwerder. 2700 hôtes sont conviés, dont les rois de Bulgarie et de Grèce, une brochette



d'acteurs, des diplomates, la crème de l'aristocratie, les grands du parti, des généraux, des hauts fonctionnaires, des représentants de la S.S. Des vapeurs conduisent les invités sur l'île où de vastes tentes ont été dressées. D'abondants buffets proposent de la nourriture, le champagne coule à flot, des orchestres de danse jouent les mélodies à la mode.

Les mauvaises langues ne peuvent s'empêcher de souligner que le ministre a mis les petits plats dans les grands, lui qui est réputé avoir la plus mauvaise table de Berlin, ne buvant que de l'eau ou du café, mais fumant une cinquantaine de cigarettes par jour. Mais pouvait-il faire moins que d'offrir tous ces délices à ses hôtes ? Car le sport est du ressort de son ministère et Goebbels n'a pas été long à comprendre tous les avantages publicitaires qu'il pouvait retirer des ces Jeux, à commencer par la démonstration que le monde entier — 4000 sportifs provenant de 49 pays — accepte Hitler et le national-socialisme.

Il a ordonné que Berlin prenne un visage accueillant. Les inscriptions antisémites sont écartées, le journal *Der Stürmer* qui s'en prend avec une violence inouïe aux juifs, disparaît des kiosques, les rues sont soigneusement nettoyées, les restaurants proposent les plats les plus variés, en abondance. Dans ces conditions, il n'est pas surprenant que de nombreux athlètes, de retour chez eux, encensent le régime. Bien joué, Dr. Goebbels !

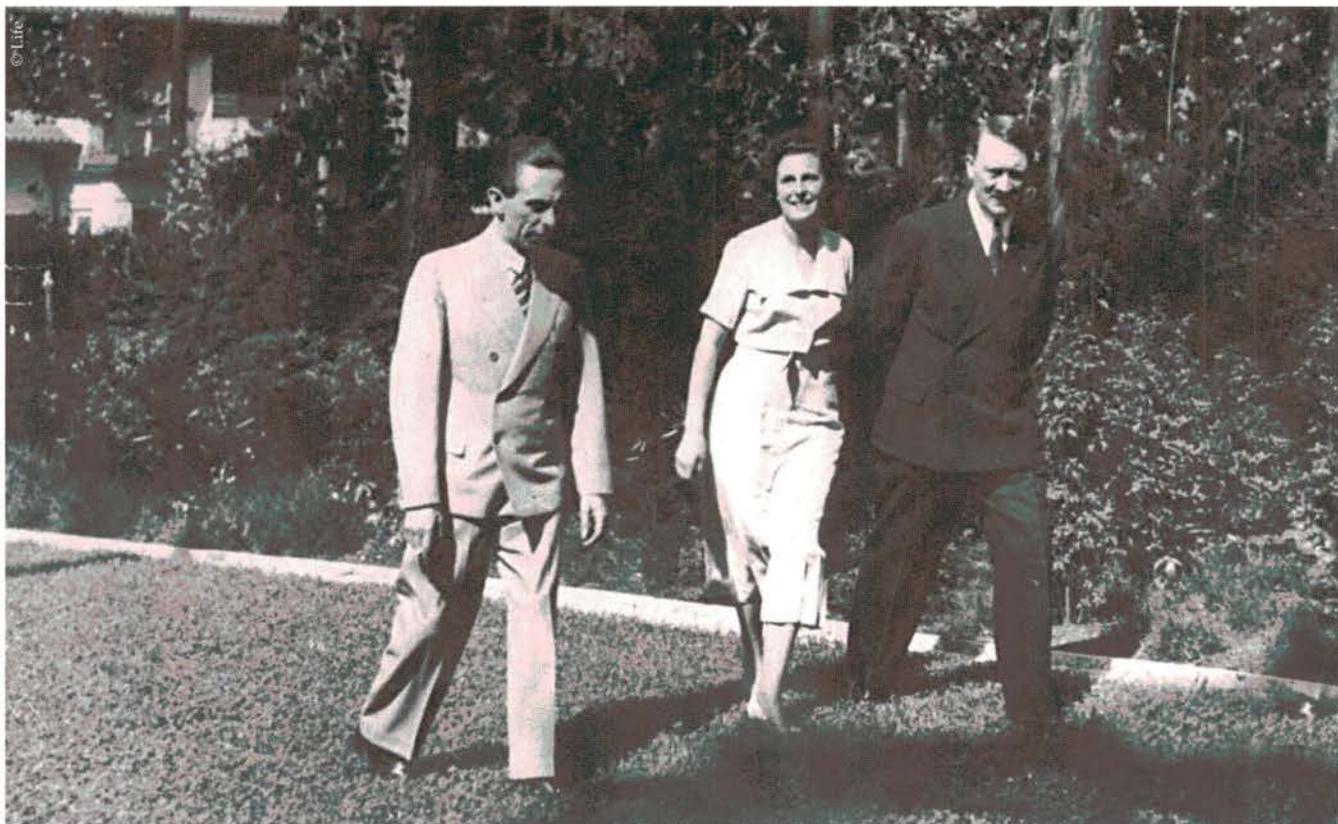
Ces Jeux Olympiques vont être immortalisés et présentés dans le monde entier, grâce au film *Olympia*, film en deux parties tourné par la « cinéaste du régime » Leni Riefenstahl qui avait déjà filmé, avec un incontestable talent, les congrès du parti en 1933 et 1934. On pourrait penser que cette artiste douée, et fort belle femme, entretenait des liens privilégiés, ou au moins amicaux, avec Goebbels. Or il n'était rien, leur relation étant caractérisée par une solide antipathie réciproque, le ministre de la propagande l'ayant baptisée « la chèvre cinématographique » ou « l'hystérique sauvage », bien qu'il admirât par ailleurs son art.

A cela plusieurs raisons : Leni Riefenstahl était fort proche d'Hitler, dans une relation presque amoureuse et, à travers lui, elle pouvait imposer ses idées cinématographiques et ses budgets colossaux à Goebbels dont, par ailleurs, les avances avaient toujours été repoussées. Enfin ce dernier s'accommodait mal de la gloire internationale de la cinéaste et des nombreux prix qu'elle avait récoltés, qui lui faisaient de l'ombre.

Mais, parfois, la machine de la propagande se grippe. En novembre 1937, le comité de l'académie Nobel, à Stockholm, décide d'attribuer, rétroactivement, son prix prestigieux à l'écrivain pacifiste allemand Carl von Ossietzky, radicalement opposé au national-socialisme et qui, occasionnellement, s'était moqué de Goebbels.

Mais, malheureusement, Ossietzky est enfermé dans un camp de concentration où il est maltraité

**Goebbels, Leni Riefenstahl et Hitler en 1937. Goebbels admire le travail de la réalisatrice mais la déteste cordialement. Il l'affuble de nombreux sobriquets dont « chèvre cinématographique » ou « hystérique sauvage ».**





Marlene Dietrich, Anna May-Wong et Leni Riefenstahl durant un Ball à Berlin en 1928. Le cinéma reste un vecteur de diffusion idéologique idéal. Leni Riefenstahl réalisera quelques années plus tard *Le triomphe de la volonté* sur le congrès de Nuremberg (1934) puis *Olympia*.

et humilié. Son sort suscite des protestations venant d'Angleterre, de Suède, de Suisse, des Etats-Unis. Situation pour le moins embarrassante pour le ministre de la propagande. L'homme des Jeux Olympiques transformé en geôlier ! La pression internationale est telle que l'écrivain sera libéré. Mais atteint dans sa santé, il ne tardera pas à mourir. Une affaire embarrassante pour Goebbels qui s'est donné tant de mal pour présenter au monde, au moment des Jeux Olympiques, un Reich radieux.

Un autre événement va, selon des témoins, frapper Goebbels comme la foudre. Le 5 octobre 1937, le président des Etats-Unis Franklin Delano Roosevelt prononce à Chicago un discours connu sous le nom de « discours de la quarantaine ». Un dixième de la planète, dit-il, menace le reste de guerre. Un effondrement de l'ordre international risque de se produire. Or la guerre est comme une épidémie, elle est contagieuse. « Elle peut s'emparer d'Etats et de peuples qui sont fort éloignés du théâtre des opérations. » Goebbels tombe des nues car il n'est pas habitué à un tel langage. Ce n'est pas celui des « démocraties molles » qui, à tout prix, recherchent l'« apaisement » mais celui d'un homme qui nomme la guerre par son nom et qui ose proclamer que l'Allemagne est en train de la préparer. Il va donc tout mettre en œuvre pour contrer le président américain, et développe sa propagande sur le thème : la différence entre Roosevelt et Hitler réside dans le fait que le premier ne parle que de guerre et le second que de paix. ■

## Olympia : deux films pour un succès

Pour réaliser *Olympia*, Leni Riefenstahl dispose de moyens techniques et financiers impressionnants. Elle va utiliser jusqu'à 400 000 mètres de pellicule pour n'en conserver que 6 151. Le film débute dans le temple de Zeus à Olympie où les athlètes nus représentent la Grèce antique et éternelle. Cette scène introductive a deux objectifs : d'abord montrer l'ascendance hellénique de l'Allemagne nazie puis exalter la beauté physique (Riefenstahl a été danseuse avant d'être réalisatrice).

La torche olympique quitte la Grèce antique et arrive dans le stade de Berlin en 1936. Leni Riefenstahl s'attache à décrire les fastueuses cérémonies d'ouverture (*Fest der Völker*), puis avec plus de vingt cameramen, elle filme l'effort des épreuves d'athlétisme (*Fest der Schönheit*).

Le montage du film se termine en 1938 et la première est présentée le 20 avril de la même année, date du 49<sup>e</sup> anniversaire du Führer. Le film connaît un succès international extraordinaire. Leni Riefenstahl reçoit le premier prix du festival de Venise et la médaille d'or du Comité international olympique en 1939.



# Le temps des victoires

« La propagande nous avait enfoncé dans la tête l'idée que les Russes étaient des êtres primitifs, qu'ils étaient sales et dénués de toute culture. Lorsque j'ai été appelé sur le front en 1945, je pensais aux Russes comme des animaux qu'il fallait tuer avant qu'ils ne vous tuent ».

Karl-Heinz Bialdiga.

**L**e ministre de la propagande qui n'aime pas les militaires, on l'a vu, redoute par conséquent la guerre, non pour des raisons morales, mais parce qu'elle risque de donner trop de pouvoirs aux généraux, qui vont l'éclipser auprès de Hitler. Toutefois, lors qu'elle est déclarée au Reich par la France et l'Angleterre, suite à l'attaque allemande contre la Pologne, un nouveau champ immense

d'activité s'ouvre devant Goebbels : il doit noyer les Allemands, comme leurs ennemis, sous des flots de propagande et pratiquer, sur une échelle encore jamais vue, ce que l'on ne nommait pas encore la désinformation mais l'intoxication, l'intox.

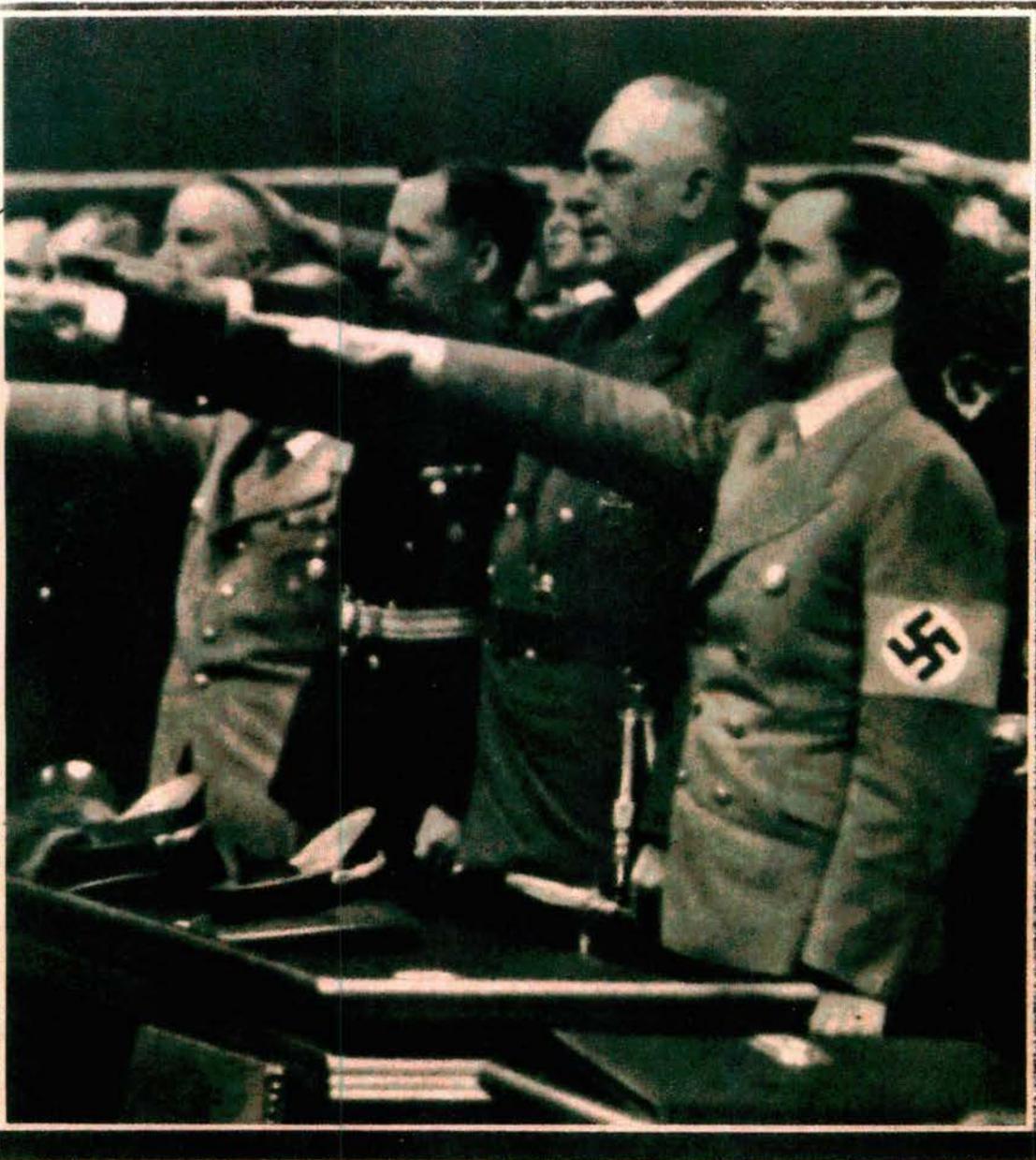
## La propagande de guerre

Une première occasion, grandiose, va se présenter dès le premier jour de la guerre, le 3 septembre 1939. Un sous-marin allemand, l'U 30, torpille le paquebot britannique SS *Athenia*, avec 1 103 passagers à bord. Avant que la nouvelle se soit véritablement répandue, Goebbels réagit avec la vitesse de l'éclair avec la conviction que plus le mensonge est gros, plus il passera : ce sont les Britanniques eux-mêmes qui, sur l'instigation de Churchill, ont torpillé leur propre navire afin de pouvoir accuser les Allemands. Ces derniers ne peuvent être les torpilleurs car aucun sous-marin allemand ne se trouvait dans les parages et, surtout, le Führer a expressément interdit de toucher aux navires civils ennemis. Le *Völkischer Beobachter* accuse Churchill d'être l'assassin des innocents passagers noyés.

L'Allemagne et l'Italie viennent de triompher de la France. L'entente est plus que cordiale entre les deux pays alliés dans le pacte d'Acier comme en témoigne cette photo de Goebbels et de son homologue italien. Pourtant, l'esprit belliqueux d'Hitler a inquiété le ministre de la Propagande... jusqu'aux premiers succès.



Archives photos P. Tiquet



# 19. Juli 1940 in Berlin

Aufnahmen: Hoffmann (2), Schorf

Schluß die Lieder der Nation

*Hamburger Illustrierte* daté de juillet 1940. L'Allemagne a triomphé de la Pologne puis de la France. L'Angleterre reste encore insoumise. Le ministre Goebbels a d'abord orchestré une campagne de propagande visant à déstabiliser les Français, à les démoraliser. A partir de juillet 1940, il se déchaîne contre les Anglais.





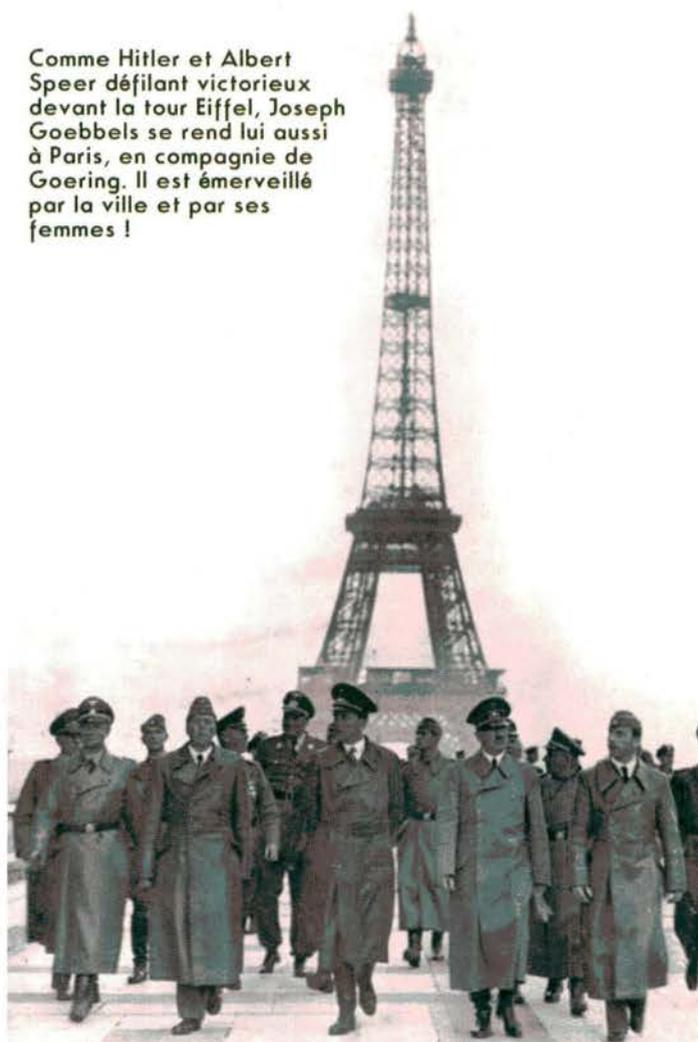
**Sportpalast de Berlin, février 1940. Goebbels dans son exercice favori : ensorceler les foules déjà acquises. Il vient d'être félicité par Hitler pour son travail de sape mené contre la France. Il exulte et voit plus que jamais en Hitler un génie militaire.**

Durant la « Drôle de Guerre », d'octobre 1939 à mai 1940, Goebbels va d'une part essayer de circonvenir les pays neutres, comme le Portugal, la Suisse, la Suède, voire les Etats-Unis en leur servant les plus beaux arguments de la propagande et d'autre part inonder les Français et les Anglais avec des fausses nouvelles et des mensonges. Il se concentre en particulier sur les soldats qui s'ennuient à l'intérieur de la ligne Maginot et derrière elle. Des haut-parleurs diffusent des slogans pacifistes, des tracts, souvent distribués par des communistes (l'Union soviétique est alors l'alliée du Reich) proclament que pendant que le brave « poilu » monte la garde, sa femme le trompe avec un Britannique, confortablement installé à l'arrière. Goebbels ira même jusqu'à diffuser massivement une prétendue prophétie de Nostradamus : « *L'armistice était une tromperie et le grand duc du pays d'Armin (l'Allemagne) conduira dans la Grande Allemagne le Brabant, la Flandres, Gant, Bruges et Boulogne et il occupera Vienne et la Rhénanie par surprise.* »

A partir du 10 mai 1940, le ton change. Ce n'est plus la drôle de guerre, mais la guerre, la vraie, et elle exige de la propagande d'autres moyens. Goebbels écrit dans son *Journal* : « *Maintenant leurs armées, qui ont été élevées dans la croyance qu'elles n'avaient qu'à attendre sur la ligne Maginot pour bientôt pendre leur linge sur la ligne Siegfried, doivent affronter de durs et sanglants combats.* » Lors de la Première Guerre mondiale, les populations belligérantes avaient été informées des succès de leurs armées respectives à l'aide des éditions spéciales des journaux vendues dans la rue à la criée. Goebbels les interdit et, modernité oblige, les remplace par des « annonces

spéciales » qui interrompent les programmes. Une fanfare d'instrument à vent se fait entendre, suivi de l'annonce *Achtung, Achtung, es folgt eine Sondermeldung des drahtlosen Dienstes* (Attention, attention, une information spéciale du service sans fil),

**Comme Hitler et Albert Speer défilant victorieux devant la tour Eiffel, Joseph Goebbels se rend lui aussi à Paris, en compagnie de Goering. Il est émerveillé par la ville et par ses femmes !**



## Le mystère Rudolf Hess

Si parfois la propagande est chargée de célébrer de grands triomphes militaires, comme en Pologne, en France, ou dans la phase initiale de la campagne de Russie, elle va devoir aussi, et cela de plus en plus, retoucher la vérité et dissimuler les faits en les travestissant. Mais parfois la tâche est ardue.

Le 11 mai 1941, Rudolf Hess, qui est le remplaçant du Führer après Goering et, par conséquent, se trouve au sommet de la hiérarchie du Reich, « emprunte » un avion sur l'aérodrome d'Augsbourg et s'envole vers l'Ecosse pour proposer, de son propre chef, la paix aux Britanniques. Hitler écume. Quant à Goebbels, il est anéanti.

Lorsqu'un de ses proches collaborateurs lui demande par téléphone comment présenter la nouvelle, il lui répond qu'il ne se rendra pas au bureau et ajoute : « Dites ce que vous voulez. Je n'en sais rien. Il existe des situations où même le meilleur spécialiste de la propagande est incapable de sauver quoi que ce soit. »

Ce sont donc les subordonnés de Goebbels qui vont traiter l'information. Ils déclareront dans un premier temps que Hess a été abattu en mission de combat puis, Goebbels n'ayant pas accepté cette version, qu'il a succombé à une crise de démence, ce qui précipite le ministre dans une colère noire : comment peut-on dire que le troisième personnage du Reich est fou ?

puis par l'annonce d'une victoire et, à nouveau la fanfare. Goebbels avait très exactement étudié, avec ses subordonnés, des acteurs, et même sa famille, l'organisation de cette mise en scène radiophonique. Combien de temps devait-il s'écouler entre la fanfare d'ouverture et l'information ? Combien de temps une mère allait-elle mettre pour quitter sa cuisine et se planter devant le poste ? Combien de temps faudra-t-il à la mère pour aller chercher ses enfants et son mari ? Pendant combien de temps la fanfare doit-elle retentir ? etc.

## Goebbels attaque Churchill

Après la victoire sur la France, Hitler tient à féliciter personnellement son ministre de la propagande pour l'excellent travail qu'il a réalisé, ce qui le transporte

**Winston Churchill est nommé Premier ministre en juillet 1940. Avec lui, le ton change : l'Angleterre ne pliera jamais. Churchill devient la cible privilégiée de Goebbels qui ne cesse de l'affubler de multiples épithètes : alcoolique, joueur, criminel et même fou.**



© Life

dans une quasi extase. Comme tous les hauts responsables du Reich, Goebbels va s'accorder une petite détente en visitant Paris en compagnie de Goering, le 18 octobre 1940. Il note : « Paris ! La vieille magie de cette merveilleuse ville, dans laquelle la pulsion vitale est revenue. Je flâne dans les rues avec Goering. Enorme sensation ! Puis je fais quelques achats. Le soir au Casino de Paris. Un théâtre de variétés. Pas aussi bien qu'à Berlin mais beaucoup de belles femmes dans une nudité désarmante. ».



© Life



Le calme avant la tempête. Le Reich est victorieux à l'Ouest et prépare secrètement les plans d'invasion de l'URSS. Goebbels assiste à une parade de la Waffen-SS. A cette époque il utilise la presse pour faire croire à une invasion imminente de l'Angleterre et ainsi détourner l'attention.

Mais en même temps il lui arrive, devant des intimes, de s'exprimer favorablement, ce « balancement » étant typique pour lui, comme nous l'avons vu pour les juifs. Goebbels admire sa ténacité, et le fait qu'aux heures les plus noires de l'Angleterre il n'ait promis à son peuple que « de la sueur, des larmes et du sang ». Il aurait déclaré un jour : « Ce Churchill est une des plus remarquables personnalités de l'histoire anglaise. C'est un homme qui possède du courage et, en plus, des tonnes de bon sens. » Bien entendu la BBC de son côté ne se gênera pas et prendra fréquemment Goebbels pour cible.

A peine l'armistice signé avec la France, une nouvelle tâche attend Goebbels, la démolition par le verbe et par l'écrit de l'Angleterre et de son premier ministre Winston Churchill, qu'il surnomme W.C., l'homme et le pays se confondant d'ailleurs à ses yeux. « Le caractère des Anglais présente un mélange de brutalité, de dissimulation, d'hypocrisie dévote [...] Ils sont les juifs des Aryens. » Quant à sa haine à l'égard de Churchill, elle ne connaît pas de bornes et se déverse dans un flot inépuisable d'épithètes : « Alcoolique », « joueur », « criminel politique », « fou déchaîné », « fumiste », « destructeur de whisky qui le soir ne tient plus sur ses jambes ». Des années durant, il ne sera jamais à court d'amabilités : « Son visage est si ridicule qu'il ferait mieux de le mettre dans sa poche », « Cet homme est un véritable animal. Il déborde de fausseté et de vanité. »

## Opération Barbarossa

Pour masquer les intentions agressives d'Hitler à l'égard de l'Union soviétique, Goebbels, qui a été informé des intentions du Führer, va monter une manœuvre subtile. Le 13 juin, il publie dans le *Völkischer Beobachter* un article signé intitulé « La Crète comme exemple », dans lequel il montre que si la Wehrmacht a pu s'emparer de la Crète, elle pourra aussi le faire avec l'Angleterre. « On débat aujourd'hui en Angleterre chaudement et passionnément du cas 'Crète', or il suffit de remplacer 'Angleterre' par 'Crète' et l'on sait déjà de quoi il s'agit... » Les quelques lecteurs de l'article eurent le sentiment que le Dr. Goebbels ne savait pas tenir sa langue. « Quelques lecteurs », car aussitôt après sa parution, le journal est retiré des kiosques. Bien entendu, c'est Goebbels lui-même qui

**Barbarossa, juin 1941.**  
L'attaque des Allemands contre l'URSS prend les Soviétiques de court. C'est véritablement une nouvelle guerre qui commence et Goebbels va pleinement se réaliser en tant que maître de la propagande.



Coup sur coup, Goebbels doit faire face à deux revers retentissants : Stalingrad et la défaite du Renard du désert en Afrique du Nord. Rommel, l'un des officiers les plus choyés par le régime, s'effondre face au rouleau compresseur britannique. Stalingrad est un tournant psychologique à défaut d'être un tournant militaire. Pour Goebbels, la vraie bataille des mots commence.



l'a fait enlever pour donner l'impression qu'il avait révélé un important secret militaire, à savoir l'attaque imminente de l'Angleterre. Mais il s'est arrangé pour que quelques lecteurs puissent en prendre connaissance.

Avec l'attaque de l'URSS le 22 juin à l'aube Goebbels est confronté à une tâche colossale. Il lui faut convaincre le peuple allemand de la nécessité de cette nouvelle guerre, alors que quelques jours auparavant il prisaient encore l'amitié entre le Reich et l'Union soviétique. Jusqu'à l'automne, les « émissions spéciales » se succèdent avec des informations triomphantes. Le 9 octobre, les postes de radio annoncent que seules deux armées soviétiques existent encore et qu'elles sont en voie d'anéantissement. Hitler proclame, pour sa part, que l'ennemi est en passe d'être définitivement anéanti. Mais comme les combats se prolongent, son ministre de la propagande comprend que ces annonces de victoire définitive s'avèrent dangereuses et tente de faire marche arrière. Il prend la parole à la



radio : « Les batailles qui se livrent actuellement dans les secteurs centraux et méridionaux du front décident de la campagne de Russie. Toutefois, il ne faudrait pas les considérer comme la fin de la guerre. »

Lorsque la grande offensive des Soviétiques débute en décembre 1941, il donne des directives réalistes à ses collaborateurs. A nouveau nous avons affaire là à « l'autre Goebbels » : « La chance que possède actuellement la nation allemande est la plus grande de son histoire, mais aussi la dernière. Une guerre gagnée sera une bonne chose pour nous tous, mais une guerre perdue nous anéantira ».

Cependant, des mauvaises nouvelles, il doit en annoncer de plus en plus : les batailles perdues en Afrique du nord, l'Angleterre qui non seulement résiste mais commence début 1942 à bombarder les centres urbains et industriels allemands, les Etats-Unis qui entrent en guerre, l'attentat réussi contre Reinhard Heydrich, le débarquement des Anglo-Américains en Afrique du nord, le bombardement aérien continu auquel est soumis le Reich et bientôt le débarquement allié en Normandie... une série de nouvelles catastrophiques qui atteindront un sommet,

provisoire d'ailleurs, avec Stalingrad, Goebbels ayant encore auparavant insisté sur le fait qu'il ne faut pas sous-estimer les Russes et qui, dans ses déclarations, se montre plus prudent que Hitler. ■



Goebbels assiste à une rencontre entre Hitler et son état-major : Goering (Luftwaffe), Hitler, le Grand amiral Raeder (Kriegsmarine) et von Brauchitsch (armée de Terre). Dès 1938, Goebbels s'inquiète de la place que prennent les officiers supérieurs dont il se méfie : « Bientôt il n'écouterait plus que ses généraux, et les choses deviendraient plus difficiles pour moi ».

# Totaler Krieg !

« Et je vois à nouveau le Führer. Le premier salut que nous échangeons est saisissant [...] J'ai souvent eu le sentiment—mais jamais aussi nettement que cette fois— que le Führer accomplit son œuvre sous la protection de la providence. »

Goebbels lors de sa rencontre avec Hitler à Rastenburg, 22 juillet 1944.

**L**e 22 janvier 1943, un commandant qui est parvenu à quitter Stalingrad fait son rapport au quartier général du Führer. Goebbels note : « Ce qu'il nous raconte de la situation dans la ville est bouleversant. Les troupes n'ont plus rien à manger, plus rien à tirer, plus rien pour faire du feu. Elles sont entassées dans les bunkers, meurent de faim et de froid. » Après la reddition des Allemands et de leur chef Paulus, fait feld-maréchal par Hitler quelques jours auparavant, Goebbels s'exprime dans un article : « La sauvagerie animale d'une race primitive a été lâchée sur nous et l'on n'ose pas songer aux conséquences qu'auraient un

*relâchement de notre force de résistance pour notre pays et pour l'Europe, et plus précisément pour toute l'humanité occidentale ».*

## Héraut de la guerre totale

En ce mois de février 1943, Goebbels réfléchit beaucoup car il veut introduire une nouvelle conception dans l'édifice de sa propagande mais aussi fournir des forces nouvelles au Reich. En lui mûrit l'idée de la « guerre totale », une guerre qui mobilisera, à tous les niveaux, la totalité de la population, la totalité des ressources.

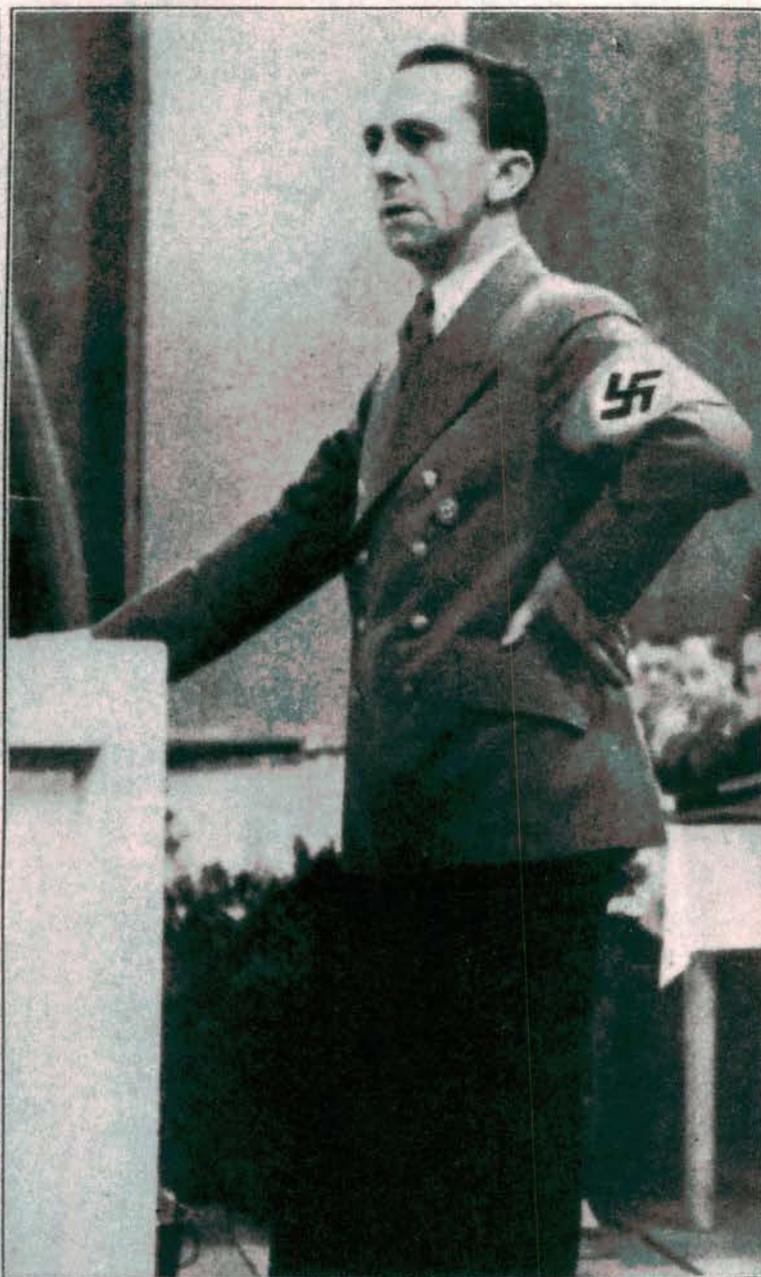
L'idée n'est pas nouvelle, elle avait déjà été propagée par le généralissime Ludendorff après la Première Guerre mondiale dans un ouvrage qui portait précisément le titre de *Totaler Krieg*. « Plus radicale, plus totale sera la guerre, plus vite nous parviendrons à son terme victorieux [...] Les temps sont révolus où une partie du peuple faisait la guerre et l'autre la regardait. »

Goebbels à la rencontre des Allemands. Conscient de la situation catastrophique de l'Allemagne, le ministre de la Propagande n'en reste pas moins optimiste en public. Il galvanise les foules et parle de « victoire finale ».



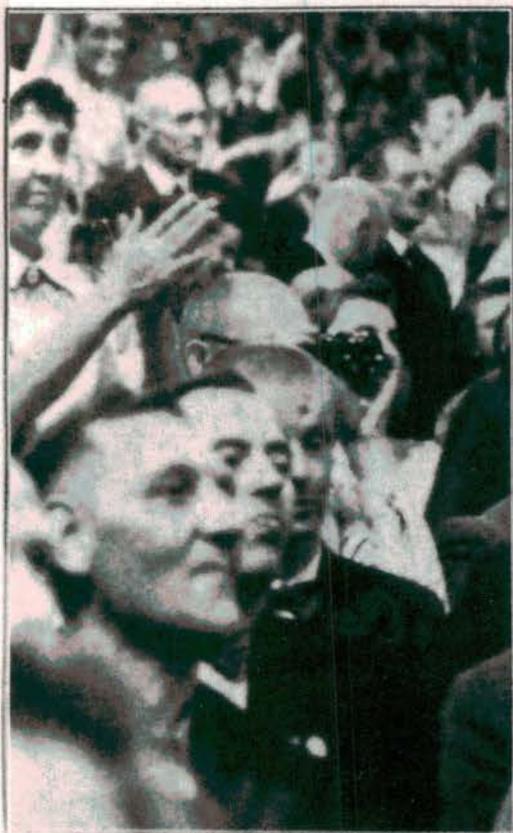


Der Saal ist längst überfüllt, aber alle Hände voll zu tun. Das Einlaß- und läßt einen Schupo glatt „in  
nahmen: Schneider Ressel, W. Wagner



Der Sieg wird unser sein!

Dr. Goebbels während seiner Rede, in der er die Anspannung aller Kräfte für den totalen Krieg forderte. Reichsminister Dr. Goebbels wurde vom Führer zum Reichsbevollmächtigten für den totalen Kriegseinsatz bestellt.



# Kampfkündgebung der 200 000

Dr. Goebbels spricht

Coupage du Berliner Illustrierte Zeitung datée de 1944. Le Reich est aux abois. Les Soviétiques ont percé à l'Est lors de l'opération Bagration, les Alliés ont débarqué en Normandie et la Wehrmacht a tenté de tuer le Führer au mois de juillet. A cette époque, Goebbels écrit dans son Journal : « La situation à l'Est m'inquiète toujours plus. Il doit pourtant être possible de stopper quelque part l'avancée des Russes ». Malgré l'effondrement du Reich et l'inquiétude du ministre de la Propagande, le contrôle de celui-ci sur la presse demeure inflexible.

Le feld-maréchal Paulus commande la 6<sup>e</sup> armée à Stalingrad. La défaite des Allemands aux confins du Caucase met fin au mythe de l'invincibilité de la Wehrmacht. Paulus ne se suicide pas comme l'espère Hitler ; il rallie même le camp soviétique et donnera des discours radiodiffusés de propagande antinazis.



Pour le 18 février 1943, Goebbels met sur pied une gigantesque manifestation au Palais des Sports de Berlin afin d'y prononcer ce qu'il considère à ce moment-là comme le discours le plus important de sa carrière, car il sait qu'il mise tout sur une carte. Six heures avant son arrivée, l'immense halle est pleine à craquer. Magda Goebbels est présente avec deux de ses enfants, ainsi que tous les grands du parti, des acteurs, des écrivains, etc. Un énorme calicot surmonte la tribune : « Guerre totale - Guerre plus courte ».

Goebbels, acclamé, attaque avec le ton grave de l'homme conscient du poids de ce qu'il va dire : « Stalingrad a été et est le grand cri d'alarme adressé par le destin à la nation allemande. La situation est très grave. Mais il faut voir la réalité en face. Désormais, nous ne voulons plus entendre parler de fausses espérances et d'illusions. Les efforts fournis par les Russes, sous l'emprise de la terreur, sont incomparablement plus élevés que ceux

Le célèbre discours de Goebbels au Sportpalast de Berlin en février 1943 sur la guerre totale. Lors de ce discours fleuve, Goebbels utilise tous les registres de l'art oratoire : promesses, menaces, haine, peur, violence... son auditoire est comme hypnotisé.





Les temps sont de plus en plus durs pour les Allemands qui connaissent les privations. Goebbels met en scène des repas sans ostentation pour montrer que le Führer partage les souffrances de son peuple, comme sur cette photo prise pour les besoins de la propagande durant les fêtes de Noël.

Goebbels retrouve Hitler le 22 juillet 1944 en Prusse-Orientale, au « repère du loup », peu après l'attentat manqué. La tentative d'assassinat donne à Goebbels des pouvoirs quasi-illimités pour organiser la guerre totale. Goebbels parlera alors de « dictature de guerre » pour justifier la levée massive de nouvelles recrues et la réquisition de matériels.

des Allemands. Donc, il faut qu'ils consentent à l'effort supplémentaire qu'exige la guerre totale. Nous renonçons à notre niveau de vie pour augmenter le plus vite possible et le plus complètement l'effort de guerre [...] Aujourd'hui, le plus radical est seulement radical, le plus total est seulement total pour obtenir la victoire [...] Nous préférons porter pendant quelques années des vêtements rapiécés que de devoir porter des loques pendant des siècles. »

Sans arrêt, l'orateur est interrompu par des cris d'approbation, par des hurlements extatiques, par des rires lorsqu'il fait une plaisanterie. Maintenant il peut porter le coup d'estoc à la foule, conquise, à ses pieds, suspendue à ses lèvres. Il lui demande si elle est prête aux plus grands sacrifices pour mettre fin à la guerre : « Il est décisif que vous répondiez par oui ou par non, car vous qui êtes assis devant moi vous êtes un échantillon de tout le peuple allemand, au front et dans la patrie. Est-ce vrai ? Oui ou non ? » La foule trépigne et hurle « oui ». Puis vient un catalogue de dix questions : Croyez-vous au Führer et à la victoire ? ; Croyez-vous à la victoire finale ? ; Etes-vous prêts à travailler jusqu'à 16 heures par jour ? Voulez-vous la guerre totale ? A chaque fois la foule se dresse, fait le « salut allemand » et hurle « oui, oui, oui ! » A la fin du discours — il a perdu quatre kilos — Goebbels est porté en triomphe. A ses proches qui l'entourent, et c'est là typiquement lui, il déclare : « L'heure de l'idiotie ! Si je leur avais demandé de sauter depuis le troisième étage, ils l'auraient fait ! »



A partir du mois d'août 1943, le Gauleiter de Berlin Goebbels, dans un premier appel, demande à « sa » population, à ceux dont la présence n'est pas indispensable, d'évacuer la capitale. Dans la nuit du 22 au 23 novembre, le premier bombardement massif a lieu. Goebbels est en train de s'adresser à un public ouvrier dans un faubourg de Berlin lorsqu'un de ses assistants lui glisse un billet : « Grande formation de bombardiers se dirige vers Berlin. » Bientôt, on entend les premières bombes qui tombent. Le public se réfugie dans les caves et le ministre de la propagande saute dans sa voiture afin de rejoindre son ministère. Bientôt, au milieu des lueurs rouges d'apocalypse, il se trouve au



Une des dernières apparitions en public du ministre. Face aux rapports alarmants venant du front, Goebbels tente de remonter le moral de la population. Il parle d'armes-miracles et de la fin toute proche du pacte entre les Alliés ainsi que d'une formidable armée en route pour délivrer Berlin.

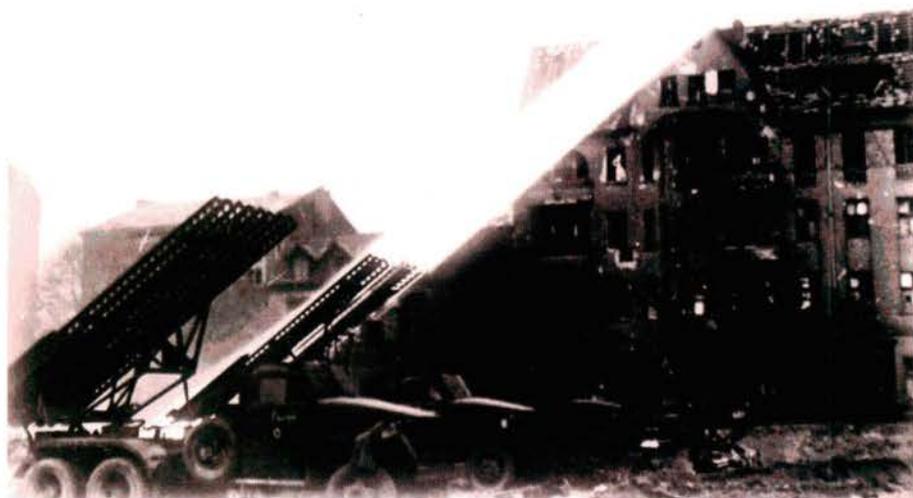
Les Katiouchas soviétiques « crachent » leurs roquettes sur Berlin dans un bruit assourdissant. L'idée que les Russes prennent la capitale du Reich est insupportable pour le ministre de la Propagande qui a mené de rudes combats de rue pour écraser les « Rouges » durant la période fiévreuse de l'entre-deux-guerres.

cœur du bombardement. Son chauffeur parvient de justesse à éviter les cratères et les débris qui jonchent les rues. Arrivé à bon port, il s'exclame : « *Encore deux ou trois attaques de ce genre et Berlin aura cessé d'exister* ». Lors de son discours du

18 février, il a oublié une chose : la guerre totale n'est jamais à sens unique.

## Walkyrie

Vers 17 heures, le 20 juillet 1944, Goebbels reçoit un téléphone depuis la *Wolfschanze*, le quartier général du Führer en Prusse orientale, qui lui annonce qu'un attentat a été commis contre Hitler. Un peu après, on



vient l'informer que le général von Haase, commandant la place de Berlin, a donné l'ordre au bataillon de garde de cerner le quartier des ministères et d'arrêter les ministres. Par la fenêtre, il voit un camion chargé de soldats s'approcher et deux sentinelles prendre position devant la porte de son ministère. Aussitôt, il téléphone à Hitler qui est bien vivant.

Puis un certain commandant Remer, qui pense qu'Hitler est mort, fait son apparition. Il ne lui laisse pas le temps de prononcer un mot et lui annonce que le Führer est vivant puis il lui tend l'écouteur du téléphone. « *Vous reconnaissez ma voix ?* » lui demande Hitler. Puis il lui ordonne de se conformer aux ordres de Goebbels, en attendant l'arrivée d'Himmler. Aussitôt Remer donne l'ordre d'arrêter von Haase puis il accompagne Goebbels dans le jardin du ministère où se trouvent les hommes du bataillon de garde. Il leur déclare que le putsch a échoué et qu'ils peuvent se considérer comme les sauveurs de la patrie. Alors seulement, les soldats comprennent ce qui s'est passé.

Dans la soirée, il s'entretient avec Himmler, qui est arrivé à Berlin. Il se gausse des conjurés : « *S'ils*

## Une reddition honorable

*« Au cours des derniers mois, Goebbels était tout à fait conscient qu'il ne fallait plus compter sur une victoire. Pourtant, Hitler et lui ont continué à penser que les Alliés et l'Union soviétique ne pouvaient persister à collaborer. Certes, tous deux ne croyaient plus à la victoire, mais ils pensaient obtenir une reddition honorable ».*

Wilfried von Oven,  
conseiller personnel de Goebbels.

*n'avaient pas été aussi maladroits ! Ils ont eu une grande chance. Quels atouts ! Quelle gaminerie. Quand je pense comment moi j'aurais agi ! Pourquoi n'ont-ils pas occupé le bâtiment de la radio pour répandre les mensonges les plus fous ? Ils placent des sentinelles devant ma porte mais me laissent tranquillement téléphoner avec le Führer. Quels débutants ! »*

Dès cette époque, les liens entre Hitler et Goebbels vont encore se resserrer. Le dictateur, qui a étendu les pleins pouvoirs de son ministre, lui téléphone pour son anniversaire, vient le voir chez lui, ils ont de longs entretiens. Le ministre de la propagande se remet à espérer au moment de l'offensive des Ardennes puis, l'échec consommé, se résigne. En janvier les Soviétiques lancent à l'est leur grande offensive. A la fin du mois, leurs chars se trouvent sur l'Oder. Dans la nuit du 13 au 14 février 1945, plus de 1000 bombardiers alliés déversent des tonnes de bombes sur Dresde où se trouvent 250 000 réfugiés venus de Silésie. Il y a des dizaines de milliers de morts. La rage s'empare de Goebbels qui propose de tuer tous les prisonniers alliés. Entretemps, il a décrété que Berlin deviendrait une forteresse qui s'opposerait par tous les moyens aux Russes. « Si j'aperçois un seul drapeau blanc dans une rue, je la ferai sauter avec ses habitants. »

## La bataille de Berlin commence

Le 13 mars, une bombe détruit le ministère de la propagande. Goebbels, impuissant, contemple la destruction. C'est comme si on lui avait enfoncé un pieu dans le cœur. « J'aurais préféré perdre ma maison et tous mes biens. » Puis il prophétise : « Quoi qu'il arrive à l'Allemagne, l'homme allemand que nous avons formé viendra à bout de tout. Je suis convaincu que déjà rapidement une vie nouvelle surgira des ruines et des caves des villes allemandes. De nouveaux restaurants s'ouvriront dans les caves de Berlin et les théâtres et les orchestres reprendront leur activité au milieu des murs écroulés. » Ce qui s'est effectivement produit, du moins dans la partie occidentale de l'Allemagne, après 1945.

Dans un de ces moments de lucidité qui lui sont propres, il confie à sa secrétaire : « J'aimerais encore une fois avoir trente ans et tout recommencer depuis le début. Alors je m'y prendrais autrement. » Comment ? demande la secrétaire : « Pas de politique », répond-il.

Le 11 avril, les Américains atteignent l'Elbe près de Magdebourg. Le lendemain, Goebbels reçoit une ultime « bonne nouvelle » : le président Roosevelt est mort. Il s'empresse de la communiquer par téléphone à Hitler : « Mon Führer, je vous félicite. Roosevelt est mort. Il était écrit dans les étoiles que le tournant se



Les murs du ministère de la Propagande témoignent de la violence des combats dans la capitale du Reich en avril-mai 1945. Le palais de Goebbels, symbole de sa puissance, est bombardé au mois de mars. Le ministre décide alors de suivre Hitler dans le bunker situé sous la chancellerie, accompagné de sa femme et de ses enfants.

## Le message ultime de Goebbels, 29 avril 1945

*« Le Führer m'a donné l'ordre dans le cas de l'effondrement de la défense de la capitale du Reich, de quitter Berlin et de participer en tant que membre important du parti à un gouvernement désigné par lui.*

*Pour la première fois de mon existence, je dois refuser catégoriquement d'obéir à un ordre du Führer. Ma femme et mes enfants se joignent à ce refus. Dans le cas contraire – indépendamment du fait que pour des raisons humaines et pour celles de la fidélité personnelle nous ne pourrions jamais abandonner le Führer dans ses heures les plus difficiles – je me considérerais pour le reste de mes jours comme un vil détroqué et comme un misérable gredin qui, en perdant son propre respect, a aussi perdu le respect de son peuple [...]*

*Dans le délire de la trahison, qui environne le Führer dans ces jours critiques, il doit pourtant exister quelques personnes qui lui demeurent fidèles, inconditionnellement et jusqu'à la mort [...] Pour cette raison j'exprime ma décision inamovible de ne pas quitter la capitale du Reich même si elle tombe, et de finir aux côtés du Führer une existence qui, pour moi personnellement, ne possède plus aucune valeur, si je ne peux servir le Führer et si je ne peux combattre à ses côtés ».*

Fait à Berlin,  
le 29 avril 1945, 5 h 30.  
Dr. Goebbels.



*produirait dans la seconde moitié d'avril. Et cela, c'est le tournant ! »* Comme Hitler, il a la naïveté de le croire.

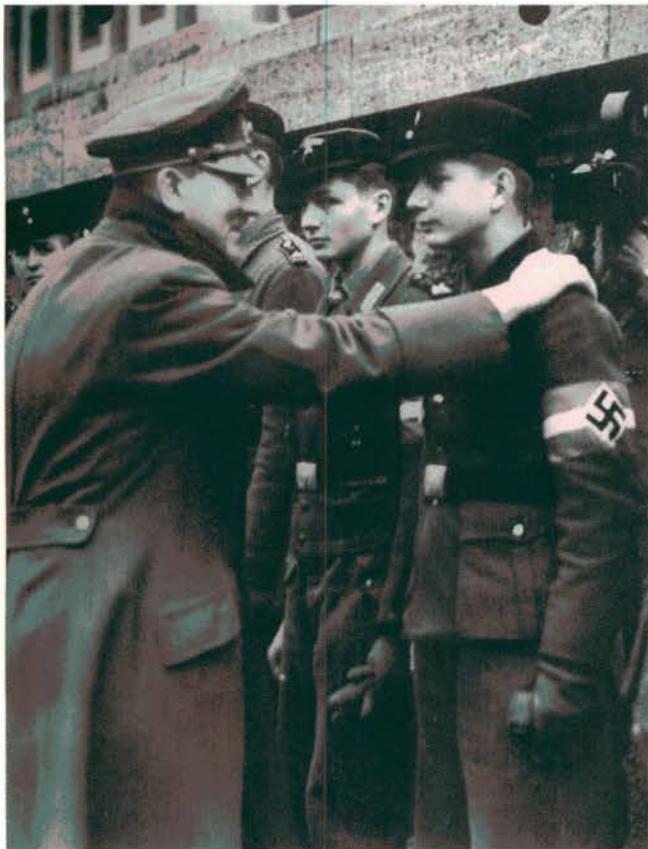
Quelques jours plus tard, la bataille de Berlin commence. Hitler, le 20 avril, fête son 56<sup>e</sup> anniversaire dans son bunker, sous la nouvelle chancellerie du Reich. Goebbels donne sa dernière conférence de presse devant une vingtaine de journalistes puis ordonne de faire transporter ses *Journaux* dans le bunker d'Hitler, où il retrouve sa femme et ses enfants qu'il a fait venir depuis sa propriété de Schwanenwerder. Magda n'est plus la beauté de jadis. Les événements l'ont laminée. C'est une vieille femme au cœur malade, épuisée, qui, dans le bunker, doit s'occuper de ses six enfants. Elle aurait la possibilité de quitter cette ultime prison avec eux. Lorsqu'elle apprend que l'aviatrice Hanna Reitsch, qui est parvenue à rejoindre Berlin avec son appareil quelques jours auparavant, va repartir, elle rédige en toute hâte une lettre destinée à son fils Harald, prisonnier des Britanniques en Afrique du Nord : *« Il y a déjà six jours que nous nous trouvons dans le bunker du Führer, papa, tes six frères et sœurs et moi-même, pour achever de la seule manière digne notre existence nationale-socialiste. Il faut que tu saches que je suis restée auprès de papa contre sa volonté. Dimanche dernier encore, le Führer voulait m'aider à sortir d'ici. Tu connais ta mère, nous sommes du même sang, il n'y avait pas à hésiter pour moi. Notre magnifique idée périt, et avec elle tout ce que j'ai connu de beau, d'admirable, de noble et de bon dans ma vie. Le monde qui viendra après le Führer et le national-socialisme ne vaut plus la peine*

*d'être vécu et c'est pourquoi j'ai pris ici les enfants avec moi. Ils sont trop précieux pour la vie qui viendra et un dieu miséricordieux me comprendra lorsque je leur donnerai moi-même la délivrance ».* Goebbels ajoute un long post-scriptum qu'il termine ainsi : *« Sois toujours fier d'avoir appartenu à une telle famille qui, dans le malheur, est demeurée fidèle jusqu'au bout au Führer et fidèle à sa cause pure et sacrée ».*

### Dans le bunker d'Hitler

Dans la nuit du 28 au 29 avril, Hitler épouse Eva Braun. Il avait été le témoin du mariage de Goebbels, maintenant c'est Goebbels qui est son témoin. Puis Hitler se retire pour rédiger son testament. La secrétaire du Führer racontera plus tard : *« J'étais en train de rédiger le testament d'Hitler lorsque Goebbels est entré. J'étais bouleversée de le voir dans cet état. Il était pâle comme la mort, avec des larmes dans les yeux. Il me dit : 'Madame Junge, le Führer veut que je le quitte, que j'occupe une fonction dans le futur gouvernement. Mais je ne peux pas, je suis Gauleiter de Berlin. Ma place est aux côtés du Führer'. »*

Le 30 avril, Hitler prend congé de ses collaborateurs les plus proches puis se retire avec la nouvelle Madame Hitler dans son appartement. Magda s'effondre en sanglotant, elle veut encore lui parler ! On entend une détonation. Goebbels pénètre dans la



**Dernière apparition publique d'Hitler, le 20 avril 1945. Réunis dans les jardins de la chancellerie, de très jeunes Hitlerjugend reçoivent leurs décorations de la main de leur Führer. Avec la Volkssturm, Goebbels envoie à la mort des milliers d'Allemands qui n'ont aucune chance contre l'Armée rouge.**

s'écroule. Goebbels dit à son aide de camp : « *Tout est consommé. Ma femme et moi nous allons mourir. Vous brûlerez nos cadavres.* » Et Magda ajoute : « *Vous voyez, nous allons mourir décemment. Si vous revoyez Harald, saluez-le de notre part et dites-lui qui nous sommes morts avec décence.* » Vers 22 heures, le couple, vêtu avec soin, quitte le bunker. A peine dehors ils brisent entre leurs dents une ampoule de cyanure. Un officier S.S. leur tire à chacun une balle dans la tête puis l'aide de camp et le chauffeur les arrosent d'essence qu'ils enflamment.

Le lendemain, le commandant de la place de Berlin se rend. Cinq jours plus tard, c'est la capitulation du Reich. ■

pièce avec Bormann et trouve Hitler et Eva morts, cette dernière s'étant empoisonnée.

Vers la fin de l'après midi du 1<sup>er</sup> mai, Magda Goebbels, qui s'est renseignée auprès de médecins sur la manière de procéder, sert à ses enfants du cacao dans lequel elle a fait mettre un somnifère puis elle les couche dans leurs lits superposés. Au bout d'un instant, elle revient avec un médecin qui administre une piqûre de morphine aux enfants à moitié endormis. Seule l'aînée, Helga, qui comprend ce qui se passe, se débat et sa mère doit la tenir. Puis le médecin fait couler quelques gouttes de cyanure dans leurs bouches. Lorsqu'elle sort de la chambre, Magda



**Après tant d'années de guerre totale, voici ce qui reste de l'Allemagne. A Berlin, Goebbels, nommé dernier Chancelier du Reich par Hitler, a du attendre le suicide de son maître avant de rompre son engagement. Le 1<sup>er</sup> mai, il fait tuer ses six enfants avant de se suicider avec sa femme.**



# L'ENSEMBLE DE NOTRE GAMME

## LE BIMESTRIEL

5,95 €

+ frais de port

Tous les deux mois, en plus des articles et rubriques réguliers traitant tous les aspects du conflit, **AXE & ALLIÉS** vous offre un dossier exhaustif sur l'un des moments cruciaux de la seconde guerre, composé par un historien spécialisé, à l'aune des dernières publications.



### A&A n°7

La Nuit des longs couteaux. Les alliés orientaux du Reich. Les Fallschirmjäger. La querelle des « mauvais maîtres ». L'opération Panzerfaust.



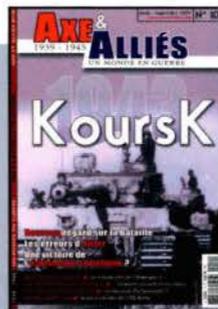
### A&A n°8

La bataille des Ardennes. Bastogne. Opérations Stösser et Greif. La musique du 3<sup>e</sup> Reich. Le Canada en guerre. La diplomatie des alliés. La U-bootwaffe.



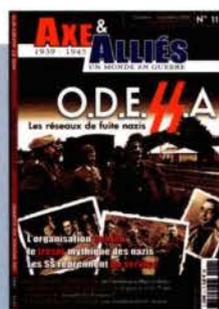
### A&A n°9

Les derniers jours d'Hitler. Von Manstein, brillant Felsmarschall. Offensive aérienne alliée sur la France. Rommel contre Montgomery. Mai-juin 1940 au regard des intellectuels.



### A&A n°10

Nouveau regard sur la bataille de Koursk. L'espionnage soviétique. Patton. La vie mondaine des nazis. Les exactions des GI en Normandie. Les Beaux-Arts en Allemagne.



### A&A n°11

Odessa, les réseaux de fuite nazis. La marine française après l'armistice. Le cinéma face à la guerre. L'AMGOT. Evolution de l'uniforme allemand.



### A&A n°12

Opération Walkyrie, assassiner Hitler. La Légion française des combattants. Pillage des stocks US en Normandie. Bordeaux en Juin 40. «Ike» Eisenhower.



### A&A n°13

Stalingrad, une bataille inutile. Le Royal 22<sup>e</sup> Régiment. Keitel. Les chevaux de la Wehrmacht. La bataille d'Arnhem. La diplomatie hitlérienne.



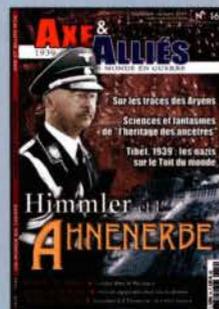
### A&A n°14

Leibstandarte SS Adolf Hitler. L'or des nazis, vols et falsifications. Nouvelle rubrique : avion de légende, le Spitfire.



### A&A n°15

La bataille de Caen. La naissance du parti nazi. Kesselring, meilleur stratège défensif de la Wehrmacht. Avion de légende, le Focke Wulf 190.



### A&A n°16

Himmler et la SS Anhenerbe. La bataille de Tarawa. Les SAS français. Le Kampfgruppe Peiper. Avion de légende, l'Iliouchine Il-2 Sturmovik : la Mort Noire.

Les numéros 1 à 6 sont définitivement épuisés



## LES NUMEROS HORS SÉRIE

Complétez votre collection avec nos **numéros spéciaux** : des ouvrages de fond qui mettent à votre disposition une documentation complète sur un des aspects majeurs du conflit, ou un de ses acteurs principaux.

6,95 €

+ frais de port

### A&A HS n° 1



La division Charlemagne : L'engagement des volontaires français, leur entraînement et leur motivation, les combats, des plaines de Pomeranie aux ruines de Berlin.

### A&A HS n°2



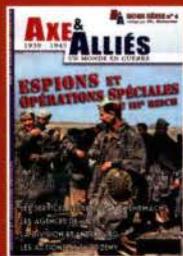
L'infanterie attaque ! L'équipement et l'organisation du fantassin de chaque pays engagé, les tactiques de combat, les casseurs de chars...

### A&A HS n°3



Le nazisme, une religion ? La construction d'une foi germanique, puis nationale-socialiste, son application à partir de 1933, ses codes, rites, son ordre noir.

### A&A HS n°4



Espions et opérations spéciales du III<sup>e</sup> Reich Les services secrets de la Wehrmacht, les agences de la SS, la division Brandebourg, Otto Skorzeny...

## LES DOSSIERS D'A&A

Une série consacrée aux dirigeants du III<sup>e</sup> Reich

### A&A DOS 01



### A&A DOS 02



### A&A HS n°6



### A&A HS n°5



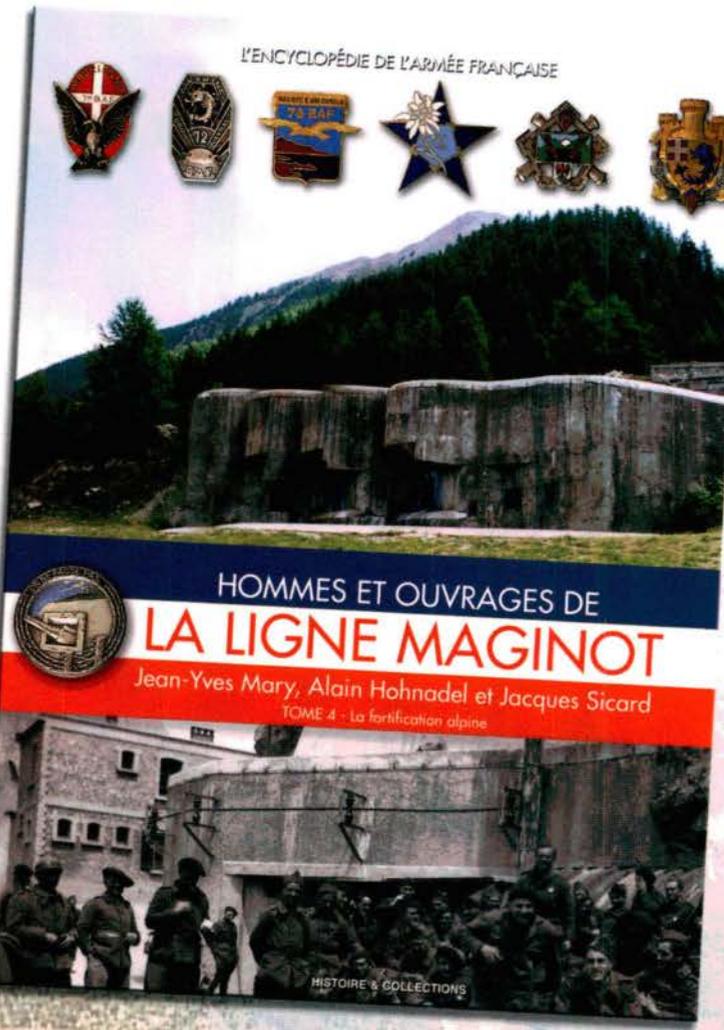
U-Boote Les U-Boote, une arme singulière : la formation des hommes ; la bataille de l'Atlantique ; les chasseurs de U-boat.

Attention nouveau prix 7,50 € + frais de port

# LE TOME 4 BIENTÔT DISPONIBLE !

Dans la première partie de ce très attendu Tome 4, les auteurs étudient dans leurs moindres détails les fortifications établies face à la menace italienne dans les Alpes. Aucun élément n'est laissé dans l'ombre : genèse de la ligne fortifiée du Sud-Est, construction des ouvrages en altitude, moyens techniques et armement spécifiques. La seconde partie passe en revue de manière exhaustive l'infanterie (DBAF et BAF, demi-brigades et bataillons alpins de forteresse, bataillons de mitrailleurs) et l'artillerie spécifique (RAP, régiments d'artillerie de position) qui, de 1935 à 1940, tiendront sans désespérer la barrière fortifiée du Sud-Est. Le traitement donné à l'ensemble est conforme à ceux des volumes précédents, afin que l'oeuvre conserve sa parfaite homogénéité. L'importance du sujet a conduit les auteurs et l'éditeur à créer un Tome 5 — qui paraîtra fin 2009 — afin de compléter la saga sans lui retirer le moindre élément. □

**39,95 €**  
en librairie



**192** pages, 24 x 32 cm  
**350** photographies  
**230** plans et croquis  
**130** insignes et fanions  
parution **Septembre 2009**



## CHAPITRE DEUX PARTICULARITÉS ARCHITECTURALES ET TECHNIQUES DE LA FORTIFICATION DU SUD-EST



**LES ORGANES D'INTERVENIR**

**LES CARACTÉRISTIQUES**

**LES MÉTIERS POUR MAINTENIR LES OUVRAGES DE LA LIGNE**



**75<sup>e</sup> DBAF (D'ALPES)**

**MAURIENNE**

**71<sup>e</sup> Bataillon  
Alpin de  
FORTERESSE**